

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper MÉRIMÉE. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »

NOUVELLES

ARTICLES

CHRONIQUES

Présentations de nouvelles de Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture figurant dans « *Les folies bourgeoises* » de Paul Gilson (éditions du Rocher) et représentant « La tête de l'inventeur ».

6e Année — N° 51 Février 1958

Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : TRI. 16-31 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
Directeur : Maurice RENAULT.
Secrétaire de rédaction : Alain DOREMIEUX.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Fantasy House, Inc. New York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France, 140 *frs ; Belgique,* 20 *frs ; Suisse,* 1 *fr.* 75.
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union française,* 760 *frs.* (*Recom.,* 1.230 *frs.*)
1 an : — — 1.480 *frs.* (*Recom.,* 2.390 *frs.*)

Au sommaire du numéro de Février de



vous pourrez lire entre autres

QUI A BU BOIRA

***par* AGATHA CHRISTIE**

●

SYMBOLE D'AUTORITÉ

***par* HENRY SLESAR**

●

OU SONT LES PERLES ?

***par* MIGNON G. EBERHART**

●

HÉRÉDITÉ CHARGÉE

***par* FRÉDÉRIC DARD**

Grand prix de littérature policière 1957

●

Et, bien entendu, toutes les chroniques habituelles qui font le succès de



Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

Visite à une petite planète

(*Visit to a small planet*)

par GORE VIDAL

A trente ans à peine, Gore Vidal a déjà derrière lui une carrière littéraire incroyablement féconde. Il avait vingt ans lorsque parut son premier livre. Depuis, il a été l'auteur de près d'une dizaine de romans littéraires, de nombreuses pièces pour la télévision, de plusieurs romans policiers sous le pseudonyme d'Edgar Box et d'un roman de science-fiction : « Messiah », *brillante satire d'un monde en proie à une frénésie religieuse. Il est étonnant que les éditeurs français, trop souvent tentés par des œuvres étrangères à la valeur discutable, se soient si peu intéressés jusqu'ici à ce jeune et talentueux écrivain américain. En effet, à notre connaissance, un seul de ses romans a été traduit en français :* « Un garçon près de la rivière » (*éditions des Deux-Rives*).

La pièce pour télévision que nous publions aujourd'hui a passé en 1956 sur les ondes de la T.V. américaine, et son succès a été si grand qu'elle a été par la suite reprise sur scène à Broadway. C'est une comédie aimable et satirique, qui prouve que la science-fiction « pour grand public » peut aussi *être écrite intelligemment... contrairement à ce que nous prouve trop souvent le cinéma hollywoodien.*



PERSONNAGES

KRETON, *premier visiteur extra-terrestre.*
ROGER SPELDING, *chroniqueur à la télévision.*
ELLEN SPELDING, *sa fille.*
MRS. SPELDING, *sa femme.*
JOHN RANDOLPH, *fiancé d'Ellen Spelding.*
LE GÉNÉRAL POWERS.
L'OFFICIER D'ORDONNANCE DU GÉNÉRAL.
PAUL LAURENT, *Secrétaire Général du Conseil Mondial.*
LE DEUXIÈME VISITEUR EXTRA-TERRESTRE.
LE PRÉSIDENT DU PARAGUAY.

ACTE PREMIER

Image fixe du ciel nocturne, étoilé. Un objet lumineux apparaît et approche lentement. Au moment où il arrive presque au premier plan, enchaîner sur le living-room de la maison des Spelding.

En surimpression les mots : QUELQUE PART DANS LE MARYLAND...

EPOQUE : APRÈS-DEMAIN.

Par son ameublement, la pièce se situe dans un juste milieu entre le luxe et l'austérité. Roger Spelding est en train de terminer son commentaire devant les caméras de la télévision. C'est un homme entre deux âges, à la voix onctueuse et sonore. Sa femme, l'air triste et absent, tricote passivement tandis qu'il parle, assis à son bureau. Deux techniciens sont là, faisant fonctionner les appareils.

La fille de Spelding, Ellen, vingt ans, la mine éveillée l'écoute avec une agitation qui trahit son impatience.

SPELDING (*au microphone*)... en somme, selon le Général Powers — et qui serait mieux qualifié pour le savoir? — l'objet volant qui a donné lieu à tant de suppositions fantaisistes n'est rien de plus qu'un météore traversant l'orbite de la Terre. Ce n'est pas, comme beaucoup le croient, une arme secrète de notre pays. Pas plus qu'un vaisseau de l'espace, ainsi que certains esprits irréfléchis l'ont suggéré. Le Général Powers m'a assuré qu'il est infiniment peu probable qu'il existe sur d'autres planètes des formes de vie capables de construire un astronef. « Si les voyages dans l'espace doivent devenir une réalité, c'est nous qui serons les premiers voyageurs. » Telles sont ses paroles exactes... Et c'est sur celles-ci que je terminerai ma revue des événements de la semaine. (*Il traverse la pièce pour prendre la pose entre sa femme et sa fille.*) Ici Roger Spelding, qui souhaite le bonsoir à tous ses compatriotes, depuis sa vieille demeure de Silver Glen, dans le Maryland, près du cœur chaud et palpitant de la nation.

LE TECHNICIEN. — Très bonne émission, ce soir, Mr. Spelding.

SPELDING. — Merci.

LE TECHNICIEN. — Oui, monsieur, le minutage a été parfait.

(*Les techniciens débranchent le microphone. Spelding se lève péniblement, son sourire professionnel et son entrain soudain disparus.*)

MRS. SPELDING. — Tu as été excellent, mon chéri. Excellent.

LE TECHNICIEN. — A la semaine prochaine, Mr. Spelding.

SPELDING. — Merci, mes amis.

(*Les techniciens sortent.*)

SPELDING. — Est-ce que l'émission t'a plu, Ellen?

ELLEN. — Bien sûr, papa.

SPELDING. — Alors qu'est-ce que j'ai dit?

ELLEN. — Oh ! tu me prends en traître, papa.

SPELDING. — Ce n'est pas très flatteur d'avoir une fille qui n'écoute même pas ce qu'on dit, alors que des millions de gens...

ELLEN. — Tu sais bien que j'écoute toujours, papa.

MRS. SPELDING. — Nous aimons beaucoup tes causeries, mon chéri. Je ne sais pas ce qu'on ferait si on ne les avait plus.

SPELDING. — On mourrait de faim, je suppose.

ELLEN. — John n'est pas encore là. Je me demande ce qui l'aura retenu.

SPELDING. — Certainement pas le travail.

ELLEN. — Oh ! je t'en prie, papa ! John travaille dur, tu le sais bien.

MRS. SPELDING. — Oui, c'est un garçon tout ce qu'il y a de charmant, Roger. Il me plaît beaucoup.

SPELDING. — Je sais, je sais. Il a toutes les qualités sauf la plus importante : la volonté d'arriver.

ELLEN (*mordante*). — Il n'a pas besoin d'arriver, parce qu'il est déjà là où il veut être, dans sa propre ferme, c'est-à-dire exactement où je serai moi-même aussi quand nous serons mariés.

SPELDING. — La peine que vous cause un enfant ingrat est plus cruelle que la morsure du serpent.

ELLEN. — Je ne crois pas que ta citation soit exacte. N'est-ce pas « plus mortelle... »?

SPELDING. — Peu importe, ça ne change rien à ce que je pense de lui.

MRS. SPELDING. — Je vous en supplie, ne commencez pas à vous chamailler. Vous savez bien que ça me donne la migraine.

SPELDING. — Je ne me chamaille pas. Je raisonne simplement, à ma façon habituelle, avec mademoiselle Je Sais Tout.

ELLEN. — Oh ! papa ! La prochaine fois tu vas me dire que je devrais me marier pour de l'argent.

SPELDING. — Il n'y a aucun mal à épouser un homme riche. L'horreur qu'on y attache m'a toujours échappé. Seulement, tout ce que je voudrais, c'est que tu épouses un homme travailleur, ambitieux, qui se fasse plus tard une place dans le monde. Pas un garçon qui compte rester dans une ferme toute sa vie à cultiver des cacahuètes.

ELLEN. — Non, des noix.

SPELDING. — Vas-tu cesser de me contredire?

ELLEN. — Mais, papa, John récolte des noix...

(*John entre, hors d'haleine.*)

JOHN. — Venez ! Vite ! Le voilà qui arrive ! Il va atterrir ici-même !

SPELDING. — Qu'est-ce qui va atterrir?

JOHN. — L'astronef. Regardez !

SPELDING. — Je vois que vous n'avez pas écouté ma chronique à la télévision. L'objet volant en question est un météore et non un astronef.

(*John est sorti avec Ellen. Spelding et Mrs. Spelding les suivent.*)

MRS. SPELDING. — Oh ! mon Dieu ! Regardez ! C'est vrai que quel-

que chose tombe ! Roger, tu ne penses pas qu'il va tomber sur la maison, n'est-ce pas?

SPELDING.— Il n'y a pas, en gros, mettons une chance sur dix millions d'être touché par un objet ayant ces dimensions.

JOHN. — Une chance sur dix millions on non, il va atterrir ici et il ne « *tombe* » certainement pas.

SPELDING. — Je suis sûr que c'est un météore.

MRS. SPELDING. — Est-ce qu'il ne serait pas plus prudent de descendre à la cave?

SPELDING. — Si ce n'est pas un météore, c'est une illusion d'optique... de l'hystérie collective.

ELLEN. — Papa, c'est un vrai astronef. J'en suis sûre.

SPELDING. — Ou bien un ballon météorologique. Oui, c'est ça. Le Général Powers disait, pas plus tard qu'hier...

JOHN. — Le voilà qui atterrit !

SPELDING. — Je vais appeler la police... l'armée ! (*Il rentre précipitamment à la maison.*)

ELLEN. — Le voilà... Oh ! regardez comme il brille !

JOHN. — Comme il se pose doucement !

MRS. SPELDING. — En plein dans mes rosiers !

ELLEN. — C'est peut-être un ballon.

JOHN. — Non, c'est un astronef, et juste ici dans votre jardin.

ELLEN. — Pourquoi brille-t-il comme ça?

JOHN. — Je n'en sais rien, mais je vais aller voir. (*Il court vers l'objet lumineux.*)

ELLEN. — Oh ! non, mon chéri ! Ne fais pas ça, John. John, reviens ! (*Spelding reparaît. Il ouvre des yeux exorbités.*)

MRS. SPELDING. — Roger, il a atterri au milieu de mes rosiers.

SPELDING. — J'ai eu le Général Powers. Il arrive. Il dit qu'ils ont observé cette chose. Ils... ils ne savent pas ce que c'est.

ELLEN. — Tu veux dire que ça ne vient pas de chez nous?

SPELDING. — Ils croient que... (*Il avale sa salive avec difficulté*)... que ça vient de l'espace.

ELLEN. — Et John qui est là-bas ! Papa, va chercher un revolver ou quelque chose.

SPELDING. — Nous ferions peut-être mieux de nous éloigner de la maison jusqu'à l'arrivée de l'armée.

ELLEN. — On ne peut pas laisser John.

SPELDING. — Moi, je peux. (*Il écarquilla les yeux.*) Ma foi, il n'est pas beaucoup plus volumineux qu'une voiture. Je suis sûr que c'est un météore.

ELLEN. — Les météores sont des objets portés à l'incandescence.

SPELDING. — Eh bien celui-ci est un météore froid.

ELLEN. — Il s'ouvre... tout le côté s'ouvre! (*Elle crie.*) John! Reviens! Vite!

MRS. SPELDING. — Mon Dieu! Voilà un homme qui en sort! (*Elle soupire.*) Je me sens déjà mieux. Je suis sûre que si nous le lui demandions, il enlèverait cette chose d'où elle est. Roger, demande-le-lui donc.

SPELDING (*lugubre*). — Si c'est vraiment un homme...

ELLEN. — John est en train de lui serrer la main. (*Appelant.*) John, mon chéri, viens ici...

MRS. SPELDING. — Et amenez-nous votre ami.

SPELDING. — Il y a quelque chose de pas naturel dans l'apparence de cette créature... si c'est un homme et non un... monstre.

MRS. SPELDING. — Je le trouve sympathique, à première vue.

(*John et le visiteur apparaissent. Le visiteur est un homme d'une quarantaine d'années, à l'air doux et aimable. Il porte des favoris et est vêtu à la mode de* 1860. *Il s'arrête en voyant les trois personnes figées et silencieuses. Celles-ci le contemplent avec un égal intérêt.*)

LE VISITEUR. — J'ai dû faire une erreur. Je suis vraiment désolé. Il vaut mieux que je retourne et que je recommence tout.

SPELDING. — Mon cher monsieur, prenez au moins le temps d'arriver. Entrez, entrez. Je n'ai pas besoin de vous dire quel plaisir vous nous faites, monsieur... monsieur...?

LE VISITEUR. — Kreton... Ceci n'est pas le costume qui convient, n'est-ce pas?

SPELDING. — Qui convient pour quoi?

KRETON. — Pour le pays et pour l'époque.

SPELDING. — Ma foi, il est un peu démodé.

MRS. SPELDING. — Mais réellement très joli.

KRETON. — Merci, madame.

MRS. SPELDING (*à son mari*). — Demande-lui s'il veut bien enlever cette chose de sur mes rosiers.

(*Spelding les emmène tous dans le living-room.*)

SPELDING. — Entrez et prenez un siège. Vous devez être fatigué après un tel voyage.

KRETON. — Oui, un peu fatigué. (*Il regarde autour de lui, l'air enchanté.*) Oh! c'est mieux que je n'espérais!

SPELDING. — Mieux? Qu'est-ce qui est mieux?

KRETON. — La maison... c'est ainsi que vous l'appelez? Ou est-ce un appartement?

SPELDING. — C'est une maison de l'Etat du Maryland, aux Etats-Unis.

KRETON. — A la fin du vingtième siècle! Quand je pense que je suis

réellement au vingtième siècle ! Il faut que je m'assoie un moment pour rassembler mes esprits. Dire que tout cela est véritable ! (*Il s'assied.*)

ELLEN. — Vous êtes... Américain, n'est-ce pas?

KRETON. — Quelle idée amusante ! Non, je ne suis pas Américain.

JOHN. — A vous entendre, vous paraissez plutôt Anglais.

KRETON. — Vraiment? Mon accent est-il si mauvais?

JOHN. — Non, il est excellent.

SPELDING. — D'où venez-vous, Mr. Kreton?

KRETON (*évasivement*). — D'un autre endroit.

SPELDING. — Sur cette Terre, naturellement.

KRETON. — Non, pas sur cette planète.

ELLEN. — Viendriez-vous de Mars?

KRETON. — Oh ! certainement pas ; pas de Mars. Il n'y a personne sur Mars... en tout cas personne de ma connaissance.

ELLEN. — Je suis sûre que vous nous faites marcher et qu'il s'agit d'une trouvaille publicitaire.

KRETON. — Non, je viens vraiment d'un autre endroit.

SPELDING. — Vous ne consentiriez sans doute pas à ce que je vous interviewe à la télévision?

KRETON. — Je ne crois pas que ça plairait aux autorités de votre pays. Elles sont déjà assez bouleversées comme ça.

SPELDING. — Comment le savez-vous?

KRETON. — Eh bien, je... capte les choses. Par exemple, je sais que dans quelques minutes un certain nombre de membres de votre Armée vont venir ici pour me questionner et que — comme vous — ils sont torturés par le doute.

SPELDING. — C'est extraordinaire !

ELLEN. — Pourquoi êtes-vous venu ici?

KRETON. — Pour faire une simple visite à votre planète. Il y a des années que je l'étudie. En fait, ou pourrait dire que vous êtes ma passion. Surtout à ce stade de votre évolution.

JOHN. — Etes-vous la première personne de votre... votre planète à voyager ainsi dans l'espace?

KRETON. — Oh ! certes non ! Tous ceux qui veulent voyager le peuvent. C'est simplement que personne ne veut venir vous voir. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi, car cela a toujours été mon plus cher désir. Vous seriez surpris de savoir avec quel sérieux j'ai étudié mon sujet. (*Il récite.*) La planète Terre est divisée en cinq continents auxquels il convient d'ajouter un certain nombre de grandes îles. L'eau occupe la plus grande superficie. Il y a une lune. La civilisation en est encore à ses débuts...

SPELDING. — A ses débuts ! Mon cher monsieur, nous avons...

KRETON (*affable*). — Vous n'en êtes encore qu'aux étapes initiales —

les plus captivantes, en ce qui me concerne... J'espère que je n'ai pas l'air protecteur.

ELLEN. — Je dois dire que nous sommes très fiers.

KRETON. — Je le sais et c'est l'un de vos traits les plus primitifs, mais les plus séduisants. Oh ! je ne peux arriver à croire que je suis enfin ici !

(*Le Général Powers, un vigoureux spécimen de la Garde Nationale, entre, accompagné de son officier d'ordonnance.*)

POWERS. — Nous voilà, mes amis. La maison est gardée par un cordon de troupes. Où est le monstre?

KRETON. — Le monstre, mon cher général, c'est moi.

POWERS. — Quel est ce déguisement? Vous allez à un bal costumé?

KRETON. — J'espérais être dans le costume de l'époque présente. Comme vous le voyez, j'ai environ cent ans de retard.

POWERS. — Roger, qui est ce plaisantin?

SPELDING. — Que je vous présente : Mr. Kreton... le Général Powers. Mr. Kreton est arrivé dans cet engin dehors. Il vient d'une autre planète.

POWERS. — A d'autres !

ELLEN. — C'est la vérité. Nous l'avons vu sortir de la soucoupe volante.

POWERS (*à son officier d'ordonnance*). — Capitaine, allez jeter un coup d'œil à cet appareil. Mais soyez prudent. Ne touchez à rien. Et ne laissez personne en approcher. (*L'officier s'éloigne.*) Ainsi, vous êtes un naturel d'une autre planète.

KRETON. — Oui. Dites-moi, vous avez un bien bel uniforme, mais je préfère ceux qui sont en métal, comme vous aviez coutume d'en porter. Vous savez, avec des plumes au sommet.

POWERS. — C'était il y a cinq cents ans.

KRETON. — Il y a si longtemps que ça !

POWERS. — Vous êtes bien sûr que vous n'êtes pas un Terrien?

KRETON. — Sûr et certain.

POWERS. — Eh bien, pas moi. Vous nous devez de sérieuses explications.

KRETON. — Je suis à votre service.

POWERS. — Très bien. Quelle est votre planète?

KRETON. — Aucune de celles dont vous avez pu entendre parler.

POWERS. — Où se trouve-t-elle?

KRETON. — Vous ne seriez pas plus avancé si je vous le disais.

POWERS. — Dans notre système solaire?

KRETON. — Non.

POWERS. — Dans un autre système?

KRETON. — Oui.

POWERS. — Ecoutez, je n'ai pas l'intention de jouer avec vous au

jeu des questions. Je veux simplement savoir d'où vous venez. Je suis légalement en droit de le savoir.

KRETON. — Je pourrais sans doute l'expliquer à un mathématicien, mais je crains de ne pouvoir vous l'expliquer à vous avant qu'il se soit écoulé encore cinq cents ans et d'ici-là, naturellement, vous seriez mort, parce que vous mourez, vous, n'est-ce pas?

POWERS. — Que voulez-vous dire?

KRETON. — Pauvres papillons fragiles, qui ne palpitez qu'un bref instant au soleil... Voyez-vous, nous ne mourons pas, nous.

POWERS. — Vous allez mourir sans aucun doute si vous êtes un espion ou un ennemi de notre pays.

KRETON. — Je suis sûr que vous ne voudriez pas être si cruel. (*L'officier d'ordonnance rentre ; il a l'air troublé.*)

POWERS. — Qu'avez-vous trouvé ?

L'OFFICIER. — Je ne sais pas au juste, mon général.

POWERS (*véhément*). — Alors faites de votre mieux pour décrire l'objet.

L'OFFICIER. — Eh bien, il est elliptique et a un diamètre de quatre mètres. Il est fait d'un métal inconnu et brillant. Et dedans il n'y a rien.

POWERS. — Il n'y a rien ?

L'OFFICIER. — Il n'y a rien à l'intérieur de l'appareil : pas d'instruments, pas de vivres, rien.

POWERS (*à Kreton*). — Qu'avez-vous fait de votre tableau de bord ?

KRETON. — De mon quoi ? Ah ! oui... Je n'en ai pas.

POWERS. — Comment l'engin se déplace-t-il ?

KRETON. — Je l'ignore.

POWERS. — Vous l'ignorez ? Ecoutez-moi, mon petit monsieur. Vous êtes ici en mauvaise posture. Je vous conseille de montrer un peu de bonne volonté. Vous prétendez que vous êtes venu à travers l'espace dans une machine dépourvue d'instruments...

KRETON. — Ma foi, ces véhicules sont assez répandus sur ma planète et je suppose qu'à un certain moment j'ai dû connaître la théorie de leur fonctionnement, mais je l'ai oubliée depuis longtemps. D'ailleurs, mon général, ni vous ni moi ne sommes mécaniciens.

POWERS. — Roger, cela vous dérangerait-il que nous utilisions votre cabinet de travail ?

SPELDING. — Mais pas du tout. Pas du tout, mon général.

POWERS. — Mr Kreton et moi, nous allons bavarder un peu. (*A son officier d'ordonnance.*) Mettez-vous en communication avec le Chef d'Etat-Major.

L'OFFICIER. — A vos ordres, mon général.

(*Spelding se lève et conduit Kreton et Powers dans la pièce voisine,*

un cabinet de travail agréablement meublé. Nombreux livres, globes terrestres, etc.)

SPELDING. — Par ici, messieurs.

(*Kreton s'assied confortablement près du globe terrestre qu'il fait tourner d'un air pensif. A la porte, Spelding parle à voix basse à Powers.*)

SPELDING. — J'espère bien avoir la primeur de son histoire, Tom.

POWERS. — Il n'y aura pas d'histoire. Censure totale. Et à propos, cette maison est sous la loi martiale. J'ai dans l'idée que nous sommes mal partis.

(*Il ferme la porte. Spelding fait demi-tour et rejoint sa famille.*)

ELLEN. — Je le trouve épatant, qu'il soit qui il voudra.

MRS. SPELDING. — Je me demande quels dégâts il a fait dans mes rosiers...

JOHN. — Sûrement qu'on a du mal à croire qu'il vient de l'espace. Pas d'instruments, rien de rien... Mince alors! ils doivent être rudement avancés en science.

MRS. SPELDING. — Est-ce qu'il passe la nuit chez nous, mon chéri?

SPELDING. — Comment ?

MRS. SPELDING. — Est-ce qu'il couche chez nous?

SPELDING. — Oh ! oui, oui, je suppose.

MRS. SPELDING. — Alors, il faut que j'aille préparer la chambre. Il me paraît très correct. J'aime ses favoris. Ils sont si... rassurants. Ils ressemblent à ceux de grand-père Spelding. (*Elle sort.*)

SPELDING (*amèrement*). — Je sens que cette histoire va être ébruitée avant que j'aie pu l'interviewer. Je ne peux pas expliquer pourquoi, mais je le sens.

ELLEN. — Qu'est-ce que cela signifie, nous sommes sous la loi martiale ?

SPELDING. — Cela signifie que nous devons faire ce que le Général Powers nous demandera de faire. (*Il va à la fenêtre. Un soldat passe devant la maison.*) Tu vois ?

JOHN. — Je regrette de n'avoir pas examiné de plus près cet astronef quand j'en avais l'occasion.

ELLEN. — Peut-être qu'il va nous offrir une promenade dedans.

JOHN. — Voyager dans l'espace ! Comme dans ces récits de science-fiction. Tu sais, ces histoires de propulsion inter-galactique.

SPELDING. — A condition que nous n'ayons pas affaire à un imposteur.

ELLEN. — Pour moi, non.

JOHN. — Je crois que je ferais bien d'appeler ma famille pour lui dire que je suis en sûreté. (*Il sort par la porte donnant dans le vestibule, où se trouve le téléphone.*)

L'OFFICIER. — Je regrette, monsieur, mais vous n'êtes pas autorisé à vous servir du téléphone.

SPELDING. — Je vous demande bien pardon, mais ce garçon est ici chez moi...

L'OFFICIER (*comme un automate*). — Cette maison est territoire militaire jusqu'à ce que cette situation critique ait pris fin... ordre du Général Powers. Mille regrets.

JOHN. — Comment faire alors pour que ma famille sache où je suis?

L'OFFICIER. — Seul le Général Powers peut vous le dire. Il vous est également interdit de quitter cette maison sans autorisation.

SPELDING. — Vous n'avez pas le droit de faire cela !

L'OFFICIER. — J'en suis navré, mais ce droit, nous l'avons pris, monsieur.

ELLEN. — Comme c'est passionnant !

Enchaîner sur le cabinet de travail.

POWERS. — Est-ce que vous cherchez à m'embrouiller de propos délibéré?

KRETON. — Pas de propos délibéré, non.

POWERS. — Voilà deux heures que nous discutons sans désemparer et tout ce que vous m'avez dit, c'est que vous êtes un habitant d'une autre planète qui se trouve dans un autre système solaire...

KRETON. — Dans une autre dimension. Je pense que c'est le mot que vous employez.

POWERS. — Dans une autre dimension, soit. Et que vous êtes venu ici en touriste.

KRETON. — Jusqu'à un certain point, oui. Qu'attendiez-vous d'autre?

POWERS. — J'ai pour mission de veiller à la sécurité de ce pays.

KRETON. — Je suis sûr que ce doit être un travail très intéressant.

POWERS. — Jusqu'à preuve du contraire, vous êtes un espion, envoyé ici par une race hostile pour nous étudier, préalablement à une invasion.

KRETON. — Oh ! personne chez nous n'irait songer à vous envahir.

POWERS. — Qu'est-ce qui me le prouve?

KRETON (*doucereux*). — Rien, et c'est pourquoi je vous conseillerais de me croire. Je dois aussi vous avertir : je peux savoir ce qui est caché intérieurement.

POWERS. — Intérieurement?

KRETON. — Dans votre esprit.

POWERS. — Vous lisez dans les cerveaux?

KRETON. — Je n'y lis pas exactement. J'entends.

POWERS. — A quoi suis-je en train de penser?

KRETON. — Que je suis ou bien un fou venu de la Terre, ou bien un espion venu d'un autre monde.

POWERS. — Exact. Mais vous auriez pu le deviner. (*Il fronce les sourcils.*) A quoi est-ce que je pense maintenant?

KRETON. — Une image se forme dans votre cerveau. Trois étoiles

d'argent. Vous les agrafez sur votre épaule, au lieu des deux que vous portez maintenant.

POWERS (*étonné*). — C'est vrai. Je pensais à mon avancement.

KRETON. — Si je puis faire quoi que ce soit pour l'activer, vous n'avez qu'à me le dire.

POWERS. — C'est facile : dites-moi pourquoi vous êtes ici.

KRETON. — Eh bien, sachez que notre peuple ne voyage pas beaucoup. Autrefois, oui, mais depuis que nous voyons tout dans des détecteurs et des recréateurs spéciaux, les voyages ne nous sont plus nécessaires. Cependant, j'ai mes marottes. J'adore vagabonder.

POWERS (*prenant des notes*). — Etes-vous le premier à nous rendre visite?

KRETON. — Oh! non. Nous avons commencé à visiter cette planète longtemps avant qu'elle soit habitée. Toutefois, nous nous faisons rarement remarquer au cours de nos voyages. J'ai le regret de dire que j'ai commis une bévue, pour venir comme je suis venu... mais cette visite avait un caractère impromptu. (*Il rit.*) Je suis un être impulsif, je crains bien. (*L'officier d'ordonnance passe la tête dans l'entrebâillement de la porte.*)

L'OFFICIER. — Le Chef d'Etat-Major au téléphone, mon Général.

POWERS (*prenant le récepteur*). — Allô! oui, mon Général. Powers à l'appareil. Je suis en train de l'interroger. Non, mon Général. Non, mon Général. Non, nous ne parvenons pas à connaître la nature de l'énergie qu'il a utilisée. Il ne veut pas parler. Oui, mon Général. Je vais le garder ici. J'ai placé la maison sous la loi martiale... elle appartient à un de mes amis, Roger Spelding, le commentateur de la télévision. Roger Spelding, le commenta... Comment? Oh! non, je suis sûr qu'il ne révélera rien. Qui... oh! oui, mon Général. Oui, j'en saisis toute l'importance. Oui, c'est entendu. Au revoir, mon Général. (*Il raccroche.*) Le Président des Etats-Unis veut tout connaître sur vous.

KRETON. — Comme c'est aimable de sa part! Et moi qui veux tout connaître sur lui! Mais je voudrais bien que vous me laissiez prendre un peu de repos pour commencer. Votre langue ne m'est pas encore très familière. J'ai dû les aprendre toutes. C'est épuisant.

POWERS. — Vous parlez toutes nos langues?

KRETON. — Oui, toutes. Mais vous savez, c'est plus facile que vous ne l'imaginez, du fait que je peux lire intérieurement.

POWERS. — A propos d'intérieur, nous allons démonter votre vaisseau interplanétaire.

KRETON. — Oh! je vous prie de n'en rien faire.

POWERS. — La sécurité l'exige.

KRETON. — Dans ce cas, ma sécurité à moi exige que vous laissiez mon appareil tranquille.

POWERS. — Vous avez l'intention de vous y opposer?

KRETON. — C'est déjà fait. (*On entend un grondement.*) Ecoutez.

(*Des cris au loin. L'officier entre en coup de vent dans le cabinet de travail.*)

L'OFFICIER. — Quelque chose est arrivé à l'astronef, mon Général. La porte est fermée et il y a comme un mur tout autour, un mur invisible. On ne peut pas en approcher.

KRETON (*à part*). — J'espère qu'il n'y avait personne à l'intérieur.

POWERS (*à Kreton*). — Comment avez-vous fait cela?

KRETON. — Je ne peux pas entamer des explications. Maintenant, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous pourrions rejoindre nos hôtes.

(*Il se lève et gagne le living-room. Powers et son officier d'ordonnance se regardent.*)

POWERS. — Ne le perdez pas de vue.

Enchaîner sur le living-room tandis que Powers prend le téléphone. Kreton est avec John et Ellen.

KRETON. — Ce n'est pas que leur curiosité me dérange, mais je ne peux vraiment pas leur permettre d'endommager mon pauvre engin.

ELLEN. — Que comptez-vous faire, maintenant que vous êtes ici?

KRETON. — Oh ! m'occuper. J'ai un ou deux projets en vue... (*Il soupire.*) Je ne parviens pas à croire que vous êtes réels !

JOHN. — Et nous, nous pouvons vous rendre la pareille.

KRETON. — L'appareil? Oh ! pardon... Je dois vous dire que j'aurais dû venir il y a une éternité, mais je... je n'ai pu prendre le départ qu'hier.

JOHN. — Hier? Il ne vous a fallu qu'un jour pour venir ici?

KRETON. — Un de mes jours, pas des vôtres. Mais vous ne savez encore rien en ce qui concerne le temps.

JOHN. — Oh ! vous voulez parler de la relativité.

KRETON. — Non, c'est beaucoup plus compliqué que cela. Vous ne saurez rien sur le temps avant... voyons, que je me souvienne... non, j'ai oublié, mais cela va chercher dans les deux mille ans.

JOHN. — Que ferons-nous d'ici-là?

KRETON. — Vous n'avez qu'à continuer comme maintenant, à mener votre petite vie primitive et passionnante... vous n'avez pas idée à quel point votre vie est amusante en ce moment.

ELLEN. — J'espère que vous allez habiter chez nous pendant votre séjour sur la Terre.

KRETON. — Merci de votre gentillesse. Peut-être que oui. Bien que je sois sûr que vous vous fatiguerez d'avoir un visiteur dans les jambes en permanence.

ELLEN. — Certainement pas. Et papa va être fou de joie. Il pourra vous interviewer pendant des heures et des heures.

JOHN. — Comment est-ce dans l'espace interplanétaire?

KRETON. — Mortel !

ELLEN. — J'aurais cru que c'était divin !

(*Powers entre.*)

KRETON. — Non, mon Général, c'est peine perdue.

POWERS. — Qu'est-ce qui est peine perdue?

KRETON. — D'essayer de faire sauter mon petit champ de force. Vous n'arriverez qu'à retourner le jardin de Mrs. Spelding.

(*Powers pousse un grognement.*)

ELLEN. — Pouvez-vous nous dire ce que nous pensons *tous ?*

KRETON. — Oui. En vérité, j'en suis un peu étourdi. Vos esprits ne sont en rien comparables aux nôtres. Voyez-vous, nous gouvernons nos pensées, tandis que vous... ah ! c'est extraordinaire, les choses auxquelles vous pensez !

ELLEN. — Mais c'est terrible ! Vous pouvez lire *tout* ce que nous pensons?

KRETON. — Tout. C'est une des raisons de ma présence ici. Je veux m'intoxiquer avec vos esprits primitifs... avec la merveilleuse âpreté de vos émotions ! Vous ne pouvez imaginer comme cela me passionne ! Vous bouillonnez tout simplement d'émotions invraisemblables.

ELLEN. — Je ne me suis jamais sentie si inculte.

JOHN. — Désormais, je vais m'appliquer à penser à l'agriculture.

SPELDING (*entrant*). — Pas possible?

ELLEN. — Papa !

KRETON. — Non, non. Il faut continuer de penser à Ellen. Des pensées d'une couleur *pourpre* si merveilleuse !

SPELDING. — Dites donc, Powers, vous exagérez un peu avec votre loi martiale.

POWERS. — Malheureusement, avant que les autorités de Washington m'aient informé qu'elles prenaient elles-mêmes le problème en main, vous devez obéir à mes ordres : pas de conversations téléphoniques, pas de communication avec l'extérieur.

SPELDING. — C'est insupportable.

KRETON. — Pauvre Mr. Spelding ! Si vous le voulez, je vais m'en aller. Mon départ résoudrait tout, n'est-ce pas?

POWERS. — Vous n'irez nulle part, Mr. Kreton, avant que j'aie reçu mes instructions.

KRETON. — Je doute fort que vous puissiez m'empêcher de partir. Néanmoins, je laisse à Mr. Spelding le soin de décider. Dois-je m'en aller?

SPELDING. — Oui ! (*Powers fait un geste impératif.*) Ou plutôt non, restez. Je veux que vous ayez de nous une bonne impression...

KRETON. — Et bien entendu vous voudrez être le premier journaliste à m'interviewer. D'accord, je vais rester quelque temps.

POWERS. — Merci.

KRETON. — Il n'y a pas de quoi.

SPELDING. — Mon Général, puis-je poser quelques questions à notre invité?

POWERS. — Allez-y, Roger. J'espère que vous obtiendrez de meilleurs résultats que moi.

SPELDING. — Puisque vous pouvez lire dans nos cerveaux, il est probable que vous connaissez déjà nos appréhensions.

KRETON. — Oui, en effet.

SPELDING. — Nous craignons que vous ne soyez l'envoyé d'une race hostile.

KRETON. — J'ai donné l'assurance au Général Powers que mon peuple ne nourrit pas d'hostilité envers le vôtre. Personne chez nous, à part moi, ne s'intéresse à l'état présent d'évolution de cette planète.

SPELDING. — Cela signifie-t-il que vous pourriez vous intéresser à un état ultérieur de son évolution?

KRETON. — Je n'ai pas le droit de discuter de votre avenir. Naturellement, mes amis trouvent que je fais preuve de perversité en m'intéressant à une société archaïque, mais tous les goûts sont dans la nature, n'est-ce pas? Vous êtes mon objet d'étude favori. Vous m'êtes sympathiques, et cela dit, je n'ai rien à ajouter.

POWERS. — En somme, vous êtes ici simplement pour vous documenter... vous mettre dans la peau d'un indigène, en quelque sorte.

KRETON. — Quelle charmante expression! C'est exactement cela. Je veux me mettre dans la peau d'un indigène.

POWERS (*farouche*). — Eh bien, ça ne prend pas! Mon opinion est que vous avez été envoyé ici par une autre civilisation uniquement pour reconnaître le terrain avant une invasion.

KRETON. — Cette opinion ne me surprend pas! L'étonnante manie qu'ont les primitifs de voir dans tous les étrangers des ennemis! Vous êtes presque trop parfaits pour être vrai, mon Général.

POWERS. — Vous niez que votre peuple ait l'intention de nous nuire?

KRETON. — Je le nie.

POWERS. — Alors c'est qu'il désire se mettre en communication avec nous? Pour faire du commerce? Quelque chose de ce genre?

KRETON. — Nous n'avons jamais cessé d'être en communication avec vous. Quant au commerce, eh bien, nous n'en faisons pas... c'est là une chose particulière à votre niveau social. (*Vivement.*) Ce que je ne critique pas! Comme vous le savez, j'approuve tout ce que vous faites.

POWERS. — Décidément, je n'en tirerai rien.

SPELDING. — En tout cas, votre but n'est pas de... de chercher à dominer la Terre?

KRETON. — Oh! mais si! Ne vous l'ai-je pas dit?

POWERS. — Je croyais que vous veniez de finir de dire que vos compatriotes ne s'intéressaient pas à nous.

KRETON. — Eux non, mais moi si.

POWERS. — Vous !

KRETON. — Oui, moi. Voyez-vous, je suis venu ici pour prendre le commandement.

POWERS. — Le commandement des Etats-Unis?

KRETON. — Non, du monde entier. Je suis sûr que vous serez beaucoup plus heureux et ce sera follement amusant pour moi. Vous vous y habituerez en un rien de temps.

POWERS. — C'est ridicule. Comment un seul homme peut-il prendre la direction du monde?

KRETON (*gaiement*). — Attendez seulement !

POWERS (*à son officier d'ordonnance*). — Emparez-vous de lui !

(Powers et l'officier se jettent sur Kreton, mais à un pas de lui, ils s'arrêtent, comme pétrifiés.)

KRETON. — Fi ! que c'est vilain ! Vous voyez? Vous ne pouvez pas me toucher. Cela fait partie de mes pouvoirs aussi. (*Il bâille et s'étire.*) Et maintenant, si vous le voulez bien, je vais monter dans ma chambre pour faire un petit somme.

SPELDING. — Je vais vous montrer le chemin.

KRETON. — Non, merci, je le connais. (*Il porte la main à son front.*) Des pensées aussi féroces ! Ma tête vibre comme un tambour. Je me sens tout étourdi, avec vous là tous autour de moi, en train de penser en même temps. (*Il se dirige vers la table, s'arrête près de Mrs. Spelding.*) Non, ce n'est pas un rêve, chère madame. Je serai ici demain matin à votre réveil. Et maintenant, bonsoir, chers petits polissons.

Il sort. Fondu.

ACTE II

La chambre de Kreton le lendemain matin. Kreton est couché tout habillé, avec un chat sur sa poitrine.

KRETON. — Pauvre chat ! Comment ne sympathiserais-je pas avec toi. Les chiens sont odieux. Comment? Oh ! je veux bien croire qu'ils ont cette habitude : oui, oui, c'est dégoûtant. Ils ne font jamais leur toilette ! Mais toi, tu n'arrêtes pas de la faire. Une si belle fourrure. Non, non, je ne dis pas cela simplement pour te flatter, je le pense vraiment : elle est délicate au toucher. Bien sûr, je n'irais pas jusqu'à dire qu'elle est plus agréable que la peau, mais... Comment? Oh ! non. Ils te poursuivent ! Les chiens te poursuivent sans raison et par pure méchanceté? Pauvre petite bête. Ah ! mais tu te rebiffes ! A la bonne heure ! Ne les rate pas : griffe, mords, taillade ! Ne les laisse pas s'en tirer par la ruse... Non ! Les chiens font vraiment cette chose-là? Mais pas vous, j'en suis sûr. Quoi... oh ! oui, tout à fait d'accord à propos des souris. Un vrai régal ! (Pouah !) Tu sautes dessus, crac ! et voilà un savoureux repas. Non, je ne connais pas encore de souris... elles ne sont pas très amusantes? Mais

pense donc comme tu dois les terrifier, mon petit carnivore si brave, si rusé et si beau ! (*On frappe à la porte.*) Entrez.

ELLEN (*entrant*). — Bonjour. Je vous apporte votre petit déjeuner.

KRETON. — Comme vous êtes gentille ! (*Il examine le bacon.*) Délicieux, mais je crains que mon estomac ne soit pas comme le vôtre, si vous voulez bien m'excuser. Je ne mange pas. (*Il tire une pilule de sa poche et l'avale.*) C'est tout ce dont j'ai besoin pour la journée. (*Montrant le chat.*) Ce n'est pas comme cette bête qui mangerait son propre poids toutes les heures, si on lui en fournissait assez.

ELLEN. — Comment le savez-vous?

KRETON. — Nous avons bavardé.

ELLEN. — Vous pouvez parler aux chats?

KRETON. — Pas exactement, mais nous communiquons. Je le scrute intérieurement et le chat s'y prête volontiers. Des pensées d'un rouge vif, passionnantes au possible, bien que se situant toujours sur le même plan.

ELLEN. — Est-ce que Minet nous aime?

KRETON. — Non, je ne peux pas dire qu'il vous aime, mais il est vrai qu'il a très peu de pensées sans rapport avec la nourriture. N'est-ce pas, mon petit criminel de quadrupède? (*Il careses le chat qui saute du lit.*)

ELLEN. — Vous savez que vous avez vraiment bouleversé tout le monde.

KRETON. — C'est bien ce que j'avais prévu.

ELLEN. — Pouvez-vous vraiment prendre la direction de la planète, sans plus de difficulté que cela?

KRETON. — Mais oui.

ELLEN. — Que comptez-vous faire quand vous l'aurez prise?

KRETON. — Ah ! c'est là mon secret.

ELLEN. — Moi, je pense que vous ferez un Président modèle, si on vous laisse prendre la place, bien entendu.

KRETON. — Quelle adorable fille vous êtes ! Epousez-le sans plus attendre.

ELLEN. — Epouser John?

KRETON. — Oui. je le vois dans votre tête et dans la sienne. Il vous désire passionnément.

ELLEN. — Eh bien, nous envisageons de nous marier l'été prochain, si mon père ne fait pas trop d'histoires.

KRETON. — Mariez-vous donc avant. Je peux arranger tout cela si vous voulez.

ELLEN. — Comment?

KRETON. — Je puis convaincre votre père.

ELLEN. — Vous me faites peur en disant cela ! Je pense qu'il vaut mieux que vous laissiez mon pauvre papa tranquille.

KRETON. — C'est comme vous voudrez. (*Il soupire.*) Oh ! comme je

me plais chez vous. Quand je me suis réveillé ce matin, j'ai dû me pincer pour me prouver que j'étais bien ici.

ELLEN. — Nous aussi, nous avons dû nous pincer. Depuis l'aube, ce n'a été que visiteurs, appels téléphoniques et soldats patrouillant dans le jardin. Personne n'a la moindre idée de ce qu'il faut faire à votre sujet.

KRETON. — Je ne crois pas qu'ils resteront perplexes encore longtemps.

ELLEN. — Comment comptez-vous conquérir le monde?

KRETON. — J'avoue que je ne le sais pas encore de façon certaine. Je suppose qu'il faudra que je fasse quelque démonstration de puissance, que j'exécute quelque tour extraordinaire qui effraie les gens... bien que je préfère de beaucoup prendre le commandement en douceur. C'est pourquoi j'ai mandé le Président.

ELLEN. — Le Président? *Notre* Président?

KRETON. — Oui, il va arriver d'une minute à l'autre.

ELLEN. — Mais le Président ne se promène pas pour rendre visite aux gens.

KRETON. — A moi, si. (*Il rit.*) Ce sera peut-être une surprise pour lui, mais il sera dans cette maison d'ici à quelques minutes. Je pense que nous ferions bien de descendre maintenant. (*Au chat.*) Non, je ne te donnerai pas une souris. A toi de l'attraper. Ne compte que sur toi-même. Petit fauve!

Enchaîner sur le cabinet de travail. Powers lit un livre intitulé « L'Atome et Vous ». *Explosions sourdes à l'arrière-plan.*

L'OFFICIER (*entrant*). — Mon Général, rien ne marche. Avons-nous votre permission d'essayer une bombe nucléaire sur le champ de force?

POWERS. — Non.. non. Mieux vaut abandonner.

L'OFFICIER. — Les homme commencent à chuchoter.

POWERS (*d'une voix tonnante*). — Mais bon Dieu! faites les taire! Excusez-moi, capitaine. J'ai les nerfs à bout. Heureusement que toute l'affaire sera bientôt dans les mains du Conseil Mondial.

L'OFFICIER. — Que va faire le Conseil Mondial.

POWERS. — Voilà ce qui sera intéressant à observer.

L'OFFICIER. — Vous ne pensez pas que ce Kreton puisse réellement prendre possession du monde, n'est-ce pas?

POWERS. — Bien sûr que non. Personne ne le peut.

Enchaîner sur le living-room. Mrs. Spelding et Spelding.

MRS. SPELDING. — Tu n'as pas encore demandé à Mr. Kreton de déplacer son engin, n'est-ce pas?

SPELDING. — Il y a trop de choses importantes à lui demander.

MRS. SPELDING. — Je ne voudrais pas te harceler, mais tu sais le mal que j'ai eu à faire pousser quelque chose dans cette partie du jardin...

JOHN (*entrant*). — Bonjour.

MRS. SPELDING. — Bonjour, John.

JOHN. — Qu'est devenu votre invité?

MRS. SPELDING. — Ellen vient de lui monter son déjeuner.

JOHN. — Les militaires ne paraissent pas avoir beaucoup de chance, vous ne trouvez pas? J'espère que je ne vous embarrasse pas trop, à rester ainsi chez vous.

(*Spelding le regarde de travers.*)

MRS. SPELDING. — Mais non, nous sommes ravis de vous avoir ! Je souhaite seulement que votre famille ne soit pas trop inquiète.

JOHN. — Un des soldats a finalement téléphoné chez moi pour dire que je restais ici jusqu'à lundi matin.

SPELDING. — Jusqu'à ce que nous soyons tous morts, si on ne fait pas bientôt quelque chose.

JOHN. — Cela représente combien de temps, Mr. Spelding?

SPELDING. — Qui peut le dire?

(*Kreton et Ellen entrent.*)

KRETON. — Ah ! qu'il est agréable de vous revoir ! Laissez-moi reprendre souffle... Oh ! vos cerveaux ! Ce n'est pas facile pour moi, vous savez : tant de pensées sauvages flambant comme un incendie ! Oui, Mrs. Spelding, je vais enlever mon astronef de sur vos rosiers.

MRS. SPELDING. — Vous êtes vraiment très gentil.

KRETON. — Mr. Spelding, si je dois accorder des interviews, c'est vous qui aurez la priorité, je vous le promets.

SPELDING. — C'est très aimable à vous et j'en suis flatté, croyez-le bien.

KRETON. — Ainsi, vous pouvez chasser ces pensées qui vous obsédaient. Et maintenant, où est le Président?

SPELDING. — Le Président?

KRETON. — Oui, je l'ai convoqué. Il devrait être ici. (*Il va à la fenêtre de la terrasse.*) Ah ! ce doit être lui.

(*Un homme au teint basané, la poitrine barrée d'un grand cordon, se tient, l'air étonné, sur la terrasse. Kreton ouvre les portes vitrées.*)

KRETON. — Entrez, Excellence, entrez, je vous prie. Je vous remercie d'être venu dans un si court délai.

(*L'homme entre.*)

L'HOMME (*avec un accent espagnol*). — Où suis-je?

KRETON. — Vous êtes bien le Président, n'est-ce pas?

L'HOMME. — Evidemment, je suis le Président. Que fais-je ici? J'inaugurais un pont et je me trouve...

KRETON (*s'apercevant de son erreur*). — Oh ! sacrebleu ! Où était ce pont?

L'HOMME. — Où croyez-vous qu'il était, espèce d'idiot? Au Paraguay, naturellement !

KRETON (*aux autres*). — Je me suis trompé. Ce n'est pas ce

Président-là. (*Il gesticule et l'homme disparaît.*) Il semblait plutôt estomaqué, n'est-ce pas ?

JOHN. — Vous pouvez faire venir les gens et les faire repartir simplement comme ça?

KRETON. — Simplement comme ça.

(*Powers passe la tête dans l'ouverture de la porte.*)

POWERS. — Bonjour, Mr. Kreton. Pourrais-je vous voir un moment?

KRETON. — Mais volontiers. (*Il va dans le cabinet de travail.*)

SPELDING. — Je crois que je suis en train de devenir fou.

Enchaîner sur le cabinet de travail. L'officier d'ordonnance est au garde-à-vous tandis que Powers parle à Kreton.

POWERS. — ... et nous sommes d'avis, le gouvernement des Etats-Unis est d'avis, que ce problème est trop grave pour être résolu par un seul pays. C'est pourquoi nous avons soumis toute l'affaire à Mr. Paul Laurent, Secrétaire Général du Conseil Mondial.

KRETON. — Très sage décision. J'aurais dû m'en aviser moi-même.

POWERS. — Mr. Laurent est en route pour nous rejoindre ici. Et puis-je ajouter, Mr. Kreton, que vous m'avez fait paraître singulièrement ridicule.

KRETON. — Croyez que j'en suis vraiment navré. (*Il s'interrompt.*) Non, vous ne pouvez pas me tuer.

POWERS. — Vous lisiez encore dans mon esprit.

KRETON. — C'est plus fort que moi, je ne peux pas m'en empêcher. Et des pensées si *noires* aujourd'hui, mais intenses, intenses.

POWERS. — Je vous considère comme une menace.

KRETON. — Je le sais et j'estime que c'est très injuste. Je ne vous veux que du bien.

POWERS. — Alors retournez d'où vous venez et laissez-nous en paix.

KRETON. — Non, je regrette, mais je ne peux faire cela pour l'instant...

(*Le téléphone sonne et l'officier d'ordonnance va répondre.*)

L'OFFICIER. — Il est dehors? Bien sûr, laissez-le entrer. (*A Powers.*) Le Secrétaire Général du Conseil Mondial est ici, mon Général.

POWERS (*à Kreton*). — J'espère que vous l'écouterez, lui.

KRETON. — Oh ! vous pouvez en être sûr. J'adore écouter.

(*La porte s'ouvre. Paul Laurent entre. C'est un homme d'âge moyen, à l'expression sereine. Powers et son officier d'ordonnance se tiennent au garde-à-vous. Kreton s'avance pour serrer la main du nouveau venu.*)

LAURENT. — Mr. Kreton?

KRETON. — Lui-même, pour vous servir, Mr. Laurent.

LAURENT. — Je vous souhaite la bienvenue sur cette planète au nom du Conseil Mondial.

KRETON. — Merci, monsieur, merci.

LAURENT. — Pourriez-vous nous laisser seuls un moment, mon Général?

POWERS. — Oui, monsieur.

(*Powers et l'officier sortent, Laurent sourit à Kreton.*)

LAURENT. — Si nous nous asseyions?

KRETON. — Oui. J'aime être assis. Je crains que mes manières ne soient pas encore tout à fait convenables.

(*Ils s'asseoient.*)

LAURENT. — Je suis sûr qu'elles sont plus que convenables. Mais maintenant, Mr. Kreton, en négligeant pour cette fois toutes les règles de la diplomatie, puis-je en venir au fait?

KRETON. — Je vous en prie.

LAURENT. — Pourquoi êtes-vous ici?

KRETON. — La curiosité. Le plaisir.

LAURENT. — En somme, vous êtes un touriste, en cette époque et en ce lieu.

KRETON (*approuvant de la tête*). — Oui. C'est très exactement cela.

LAURENT. — Nous avons appris que vous possédiez des pouvoirs extraordinaires.

KRETON. — D'après ce qui est la norme chez vous, oui, ils doivent vous sembler extraordinaires.

LAURENT. — Nous avons appris en outre que vous avez l'intention de... de prendre la direction de ce monde.

KRETON. — C'est exact... Quel remarquable esprit vous avez ! J'ai du mal à regarder à l'intérieur.

LAURENT (*riant*). — L'habitude. J'ai participé à tant de conférences... Puis-je dire que votre volonté de conquête de notre monde place votre statut de touriste sous un jour assez particulier?

KRETON. — Oh ! je n'ai pas parlé de conquête.

LAURENT. — Alors, comment avez-vous l'intention de gouverner? Les peuples du monde ne vous permettront pas de diriger leur vie sans combattre.

KRETON. — Mais je suis sûr qu'ils me le permettront si je le leur demande.

LAURENT. — Vous croyez que vous pouvez faire tout cela sans... euh... sans violence?

KRETON. — Naturellement. Une ou deux démonstrations et je suis sûr qu'ils feront ce que je leur demanderai. (*Il sourit.*) Tenez, regardez bien.

(*Silence, puis des cris. Powers fait irruption dans la pièce.*)

POWERS. — Que diable venez-vous de faire?

KRETON. — Si Votre Excellence veut bien regarder par la fenêtre.

(*Laurent va à la fenêtre. Un fusil flotte dans l'air à deux mètres du sol, poursuivi par un soldat affolé.*)

KRETON. — Pas mal, n'est-ce pas? J'avoue que j'ai mis au point un certain nombre de tours assez spectaculaires hier soir. A ce propos, sachez que tous les fusils de tous les soldats du monde sont en train de flotter

dans l'air en ce moment précis. (*Il fait un geste.*) Maintenant je viens de les restituer à leurs propriétaires.

POWERS (*à Laurent*). — Vous voyez, monsieur, que je n'avais pas exagéré.

LAURENT (*terrifié*). — Non, non, certainement pas.

KRETON. — Vous étiez pourtant sceptique, n'est-ce pas?

LAURENT. — Naturellement. Mais maintenant... maintenant, je pense que c'est possible.

POWERS. — Que ce... cet homme va tout commander?

LAURENT. — Oui, oui, je le pense. Et ce pourrait être merveilleux.

KRETON. — Vous êtes beaucoup plus fin que les autres. Vous commencez à comprendre que je suis bien intentionné.

LAURENT. — Oui. Mon Général, vous rendez-vous compte de ce que cela signifie? Nous pourrons avoir un gouvernement unique...

KRETON (*à part*). — Avec d'innombrables services, et des intrigues...

LAURENT (*avec animation*). — Et le monde pourrait être incroyablement prospère, surtout si Mr. Kreton voulait bien nous apporter l'appui de ses connaissances supérieures...

KRETON (*enchanté*). — Mais certainement, certainement. Je vous apprendrai à sonder mutuellement vos cerveaux. Vous trouverez cela désespérant, mais combien instructif : tous ces intérêts égoïstes, toutes ces émotions tragiques...

LAURENT. — Plus de pays. Plus de guerres...

KRETON (*avec surprise*). — Comment? Oh ! mais il me plaît qu'il y ait beaucoup de pays. D'ailleurs, à ce stade de votre développement, il est normal que vous ayez beaucoup de pays et beaucoup de guerres... d'innombrables guerres...

LAURENT. — Mais vous pouvez nous aider à changer tout cela.

KRETON. — Changer tout cela ! Mon cher monsieur, je suis votre ami.

LAURENT. — Que voulez-vous dire?

KRETON. — Voyons, votre plaisir suprême, c'est la violence. Comment pouvez-vous le nier? C'est pour vous l'objet essentiel. Et comme je m'intéresse spécialement à vous...

LAURENT. — Mais notre vie entière est consacrée à *contenir* la violence et non à la créer.

KRETON. — Allons, ne me prenez pas pour un imbécile. N'oubliez pas que je peux voir dans vos cerveaux. Je peux éprouver vos émotions comme si elles étaient les miennes propres et vos émotions sont incroyablement violentes. Mon cher ami, ne savez-vous donc pas ce que vous êtes tous?

LAURENT. — Non, que sommes-nous?

KRETON. — Vous êtes des sauvages. Je suis revenu à l'âge des ténèbres d'une planète insignifiante simplement parce que je veux connaître le plaisir enivrant d'être parmi vous et de goûter votre sauva-

gerie ! Il y a du meurtre dans tous vos cœurs et j'adore ça ! Ça m'excite !

LAURENT (*calmement*). — Votre opinion est peu flatteuse.

KRETON. — Je ne voulais pas être impoli, mais c'est vous qui m'avez demandé pourquoi je suis ici et je vous l'ai dit.

LAURENT. — Vous n'avez nulle envie, alors, de nous aider, nous autres, pauvres sauvages ?

KRETON. — Je ne le pourrais pas, même si je le voulais. Vous ne serez pas civilisés avant au moins deux mille ans et vous n'atteindrez pas le niveau de mes semblables avant environ un million d'années.

LAURENT (*tristement*). — Alors vous n'êtes venu ici que pour nous observer ?

KRETON. — Non, je suis venu aussi pour autre chose. J'entends diriger vos distractions. Mais ne vous tourmentez pas : je ne bouleverserai pas trop l'ordre établi. J'ai décidé de ne pas me faire connaître du peuple. Vous continuerez comme par le passé ; vous garderez vos pays, vos frontières, vos querelles, tandis que je dirigerai secrètement les affaires par votre intermédiaire.

LAURENT. — Le Conseil Mondial ne gouverne pas. Il se contente de faire des recommandations.

KRETON. — Eh bien, je vous donnerai des instructions et vous ferez des recommandations aux gouvernements et nous nous amuserons follement.

LAURENT. — Je ne sais que dire. Vous avez manifestement le pouvoir de faire ce qui vous plaît.

KRETON. — Je suis heureux que vous vous en rendiez compte. Ce pauvre Général Powers est en train de se demander si une bombe à hydrogène pourrait me détruire. Mais non, mon général.

POWERS. — Dommage.

KRETON. — Maintenant, Excellence, je vais rester dans cette maison jusqu'à ce que vous ayez jeté les bases sur lesquelles je réaliserai mon premier programme.

LAURENT. — Et peut-on savoir en quoi il consiste ?

KRETON. — En une guerre ! Je veux une de vos guerres qui sont réellement splendides, avec toute la mise en scène, tout le bruit et le feu...

LAURENT. — Une guerre ! Vous plaisantez. Voyons, en ce moment, nous faisons tous nos efforts précisément pour éviter d'en avoir une.

KRETON. — Mais secrètement vous en voulez une. Tout compte fait, c'est la seule chose que votre petite race réussisse parfaitement. Vous ne voudriez tout de même pas que je vous prive de vos simples plaisirs, n'est-ce pas ?

LAURENT. — Je crois que vous devez être fou.

KRETON. — Non pas fou, mais simplement philanthrope. Il est certain que je tirerai moi-même d'une guerre une grande source de plaisir (les vibrations doivent être incroyables), mais ce que j'en fais, c'est surtout

pour vous. C'est pourquoi, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je voudrais que vous provoquiez quelques incidents, de manière qu'une guerre éclate spontanément.

LAURENT. — Je refuse.

KRETON. — Dans ce cas, je vais mettre quelqu'un d'autre à la tête du Conseil Mondial. Quelqu'un qui fera éclater une guerre. Je suppose qu'il ne manque pas ici de gens que l'idée pourrait séduire.

LAURENT. — Comment pouvez-vous nous faire une si horrible chose ? Ne voyez-vous pas que nous ne voulons pas être des sauvages ?

KRETON. — Mais vous n'avez pas le choix. Vous voulez me faire prendre des vessies pour des lanternes, mais je suis sûr que vous désirez une guerre autant que les autres et c'est ce que vous allez avoir : la plus grande guerre que vous ayez jamais connue !

LAURENT (*effondré*). — Le ciel nous vienne en aide !

KRETON (*avec exubérance*). — Le ciel s'en gardera bien. Oh ! ce qu'on va s'amuser ! Je ne me tiens plus !

Fondu tandis qu'il donne de la main un coup joyeux sur le globe terrestre.

ACTE III

Le cabinet de travail, deux semaines plus tard. Kreton est assis à un bureau sur lequel est étalée une carte géographique. On voit un compas à pointes sèches et quelques modèles d'avions à réaction. De temps à autre, Kreton fait le simulacre de bombarder en piqué, imitant l'explosion d'une bombe. Powers entre.

POWERS. — Vous avez besoin de moi, monsieur ?

KRETON. — Oui, je voulais ces chiffres sur la pluie radioactive.

POWERS. — On est en train de les établir, monsieur. Rien d'autre ?

KRETON. — Oh ! mon cher ami, pourquoi me détestez-vous tant?

POWERS. — Je suis votre attaché militaire, monsieur. Je n'ai pas à répondre à cette question. Elle n'a rien à voir avec mes fonctions.

KRETON. — N'êtes-vous pas au moins satisfait de votre promotion ?

POWERS. — Dans les circonstances présentes, non, monsieur.

KRETON. — Je trouve votre attitude déroutante.

POWERS. — Est-ce tout, monsieur ?

KRETON. — Pas une seule fois vous n'avez exprimé votre opinion sur mes plans de guerre. Pas une seule fois je n'ai reçu de vous le moindre mot d'encouragement, le moindre compliment... rien que de noires pensées.

KRETON. — C'est vrai, mais je ne peux m'empêcher de sentir que vous ce que je pense.

KRETON. — C'est vrai, mais je ne peux m'empêcher de sentir que vous êtes tenaillé par la jalousie professionnelle. Vous vous cabrez à l'idée

qu'un étranger est capable de jouer à votre jeu mieux que vous. Allons, avouez-le !

POWERS. — Je ne vous sers d'attaché militaire que sous la contrainte.

KRETON (*tristement*). — Toujours amer... et dire que je vous ai choisi spécialement comme attaché. Pensez à tous les autres généraux qui donneraient je ne sais quoi pour être à votre place.

POWERS. — Heureusement, ils ne savent rien de mon activité.

KRETON. — Oui, je crois qu'il est préférable de ne pas faire connaître ma présence. N'est-ce pas votre avis ?

POWERS. — Je ne vois pas que cela fasse grande différence, puisque vous semblez décidé à détruire notre monde.

KRETON. — Je ne vais pas le détruire. Quelques douzaines de villes seulement, et même pas de belles villes. Pensez au plaisir que vous aurez à en construire de nouvelles quand ce sera fini.

POWERS. — Combien de millions de personnes envisagez-vous de tuer ?

KRETON. — Ma foi, pas mal, mais elles adorent ces jeux. Vous ne pourrez pas me convaincre du contraire. Oh ! je sais ce que dit Laurent. Mais c'est un raté ; il ne marche pas avec son temps. Heureusement, mon nouveau Conseil Mondial est plus raisonnable.

POWERS. — Il est paralysé, vous voulez dire, monsieur.

KRETON. — Vous croyez qu'ils ne m'aiment pas non plus ?

POWERS. — Vous savez bien qu'ils vous détestent, monsieur.

KRETON. — Mais l'amour et la haine sont tellement confondus dans vos esprits sauvages, et leurs vibrations sont si semblables que je ne peux pas toujours faire la distinction. Vous comprenez, nous n'aimons pas et nous ne haïssons pas dans le monde d'où je viens. Nous avons simplement des marottes. (*Il caresse le globe terrestre avec tendresse.*) Mais maintenant au travail. C'est cette nuit la grande nuit : d'abord l'attaque sournoise, et puis, boum ! (*Il tape dans ses mains avec joie.*)

Enchaîner sur le living-room. Gros plan de John et Ellen.

ELLEN. — Je ne me suis jamais sentie si désemparée de ma vie.

JOHN. — Dire que nous sommes tous ici à nous regarder sans rien faire pendant qu'il tire des plans pour pulvériser le monde.

ELLEN. — Si nous nous adressions aux journaux...

JOHN. — Il contrôle la presse. Quand Laurent a donné sa démission, les journaux n'ont même pas publié son discours.

(*Silence pesant.*)

ELLEN. — A quoi penses-tu ?

JOHN. — A mes noix.

(*Ils s'enlacent.*)

ELLEN. — Ne peut-on rien faire ?

JOHN. — Non, je crois que tout est inutile.

ELLEN (*véhémente*). — Oh ! je le tuerais !

(*Kreton et Powers entrent.*)

KRETON. — Oh ! très bien, Ellen, très bien ! Je ne vous ai jamais sentie si violente.

ELLEN. — Vous avez entendu ce que j'ai dit à John ?

KRETON. — Non pas en paroles, mais vous baigniez littéralement dans la malveillance.

POWERS. — Je vais chercher les documents que vous avez demandés, monsieur. (*Il sort.*)

KRETON. — Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'amitié pour moi, mais votre père en a. Ce matin encore, il m'a offert de s'occuper de mes *public relations* et je vais les lui confier. N'était-ce pas aimable de sa part ?

JOHN. — Je crois que je vais aller respirer un peu d'air pur. (*Il sort par la porte de la terrasse.*)

KRETON. — Hélas ! (*Il soupire.*) Ce garçon ne m'aime pas non plus. Seul votre père entre de bon cœur dans le jeu. Il est bien plus « sport » que vous, ma chère enfant.

ELLEN (*explosant*). — Dans le jeu ! C'est bien ça ! Vous pensez que nous sommes là pour vous divertir. Que nous sommes des animaux avec lesquels on joue. Eh bien non ! Nous sommes des humains et nous ne voulons pas être détruits.

KRETON (*avec patience*). — Mais je ne vous détruis pas. C'est vous qui allez vous détruire mutuellement de votre propre gré, comme vous l'avez toujours fait. Je ne suis qu'un... spectateur.

ELLEN. — Non, vous êtes un vampire !

KRETON. — Un vampire ? Vous voulez dire que je bois le sang ? Pouah !

ELLEN. — Non, vous buvez des émotions, nos émotions. Vous nous sacrifierez tous parce que vous voulez avoir vos... vos vibrations !

KRETON. — Mais pourtant, quel mal fais-je au juste ? Il est vrai que j'aime la guerre plus que n'importe qui ; mais c'est votre penchant à détruire qui opérera, et non le mien.

ELLEN. — Vous pourriez l'arrêter.

KRETON. — Vous aussi.

ELLEN. — Moi ?

KRETON. — Ceux de votre race. Ils pourraient cesser, mais ils ne veulent pas. Et je ne peux guère intervenir dans leur évolution naturelle. Le plus que je puisse faire, c'est la favoriser.

ELLEN. — Nous ne sommes pas ce que vous croyez. Nous ne sommes pas si... si primitifs.

KRETON. — Ma chère petite, considérez seulement cette famille : votre mère déteste votre père, mais elle est trop fatiguée pour prendre une initiative quelconque, aussi elle tricote, elle jardine et elle s'efforce de ne pas penser à lui. Votre père, de son côté, en a assez de vous tous. Ne

prenez pas un air offusqué ; il ne vous aime pas plus que vous ne l'aimez...

ELLEN. — Je vous interdis de dire cela !

KRETON. — C'est pourtant la vérité. Votre père veut que vous épousiez quelqu'un d'important ; c'est pourquoi il ne veut pas de John, tandis que vous, ma petite fille...

(*Ellen pousse un cri farouche et saisit un vase pour le lui jeter.*)

ELLEN. — Espèce de démon !

(*Le vase se brise dans sa main.*)

KRETON. — Vous voyez ? Voilà la preuve parfaite de ce que j'avançais. (*Avec douceur.*) Pauvre sauvage, je ne peux rien faire pour vous changer. (*Vivement.*) De toute façon, vous serez bientôt distraite de vos problèmes personnels. C'est cette nuit la grande nuit. Si vous êtes sage, je vous laisserai regarder le bombardement.

Enchaîner sur le cabinet de travail. Onze heures quarante-cinq. L'air sombre, Powers et son officier d'ordonnance attendent la guerre.

L'OFFICIER. — Mon général, n'y a-t-il rien qu'on puisse faire ?

POWERS. — La chose nous échappe complètement.

(*Kreton entre ; il est costumé en hussard, avec le shako.*)

KRETON. — Tout marche selon l'horaire prévu ?

POWERS. — Oui, monsieur. Les avions sont partis pour leur mission de bombardement à vingt-deux heures.

KRETON. — Bien... bien. Je décollerai moi-même peu après minuit pour observer l'attaque de mes propres yeux.

POWERS. — Oui, monsieur.

(*Kreton gagne le living-room où la famille est assemblée, l'air accablé.*)

KRETON (*venant du cabinet de travail*). — Et maintenant, l'heure fatidique aproche ! J'espère que vous êtes aussi émus que moi.

SPELDING. — Vous ne voulez toujours pas nous dire qui attaque qui ?

KRETON — Vous allez le savoir dans exactement... quatorze minutes.

ELLEN (*amèrement*). — Est-ce que nous allons être tués aussi ?

KRETON. — Assurément pas ! Vous êtes tout à fait en sûreté, du moins tant que la guerre en est à son début.

ELLEN. — Merci.

MRS. SPELDING. — Je suppose qe nous allons connaître de nouveau le rationnement.

SPELDING. — Est-ce que... est-ce que nous verrons quelque chose d'ici?

KRETON. — Non, mais vous devriez avoir une bonne projection sur le détecteur dans le cabinet de travail. Powers est en train de le régler.

JOHN (*à la fenêtre*). — Hé ! regardez, là-haut ! Qu'est-ce qui vient par ici ?

(*Ellen le rejoint.*)

ELLEN. — Qu'est-ce que c'est ?

JOHN. — Dieu du ciel... c'en est *un autre* ! Et il va atterrir.

KRETON (*surpris*). — Je suis sûr que vous faites erreur. Personne ne songerait à venir ici. (*Il va à la fenêtre lui aussi.*)

ELLEN. — Il atterrit !

SPELDING. — Est-ce un ami à vous, Mr. Kreton ?

KRETON (*lentement*). — Non, non, pas un ami...

(*Kreton revient dans le bureau ; il laisse tomber par mégarde un mouchoir de dentelle près du sofa.*)

JOHN. — Le voici.

ELLEN (*soudain amère*). — Maintenant ils seront deux.

MRS. SPELDING. — Mes pauvres roses !

(*Le nouveau visiteur entre dans la lumière émise par son astronef. Il porte un costume des plus futuristes. Sans un mot, il passe devant la famille terrifiée et pénètre dans le cabinet de travail. Kreton se blottit derrière le globe terrestre. Powers et son officier d'ordonnance regardent, stupéfaits, le visiteur faire des gestes autoritaires et Kreton enlever à regret son shako et son épée. Ils communiquent au moyen de sons bizarres.*)

Enchaîner sur le living-room tandis que Powers et son officier entrent, venant du cabinet de travail.

POWERS (*à Ellen*). — Qui est-ce ?

ELLEN. — C'en est un autre, un autre visiteur.

POWERS. — Alors, nous sommes fichus.

ELLEN. — J'entre les voir.

MRS. SPELDING. — Ellen, ne faites pas ça !

ELLEN. — Je vais leur parler.

JOHN. — Je vous accompagne.

ELLEN (*farouche*). — Non, j'y vais seule. Je sais ce que j'ai à leur dire.

Enchaîner sur l'intérieur du bureau, avec Kreton et le second visiteur, tandis qu'entre Ellen.

ELLEN. — Ecoutez-moi un peu, tous les deux...

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Vous n'avez pas besoin de parler. Je sais ce que vous allez dire.

ELLEN. — Que vous n'avez pas le droit d'être ici ? Que vous ne devez pas...

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Je suis d'accord. Kreton n'a pas le droit d'être ici. Il sait parfaitement qu'il est interdit d'intervenir dans le passé.

ELLEN. — Le passé ?

LE DEUXIÈME VISITEUR (*avec un signe de tête*). — Vous êtes le passé, l'âge des ténèbres ; nous venons de l'avenir. En fait, nous sommes vos propres descendants, fixés sur une autre planète. Nous venons vous voir de temps en temps, mais nous n'intervenons jamais parce que nous nous

en trouverions changés, *nous*. Heureusement que je suis arrivé à temps.

ELLEN. — Il n'y aura pas de guerre ?

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Il n'y aura pas de guerre. Et il n'y aura aucun souvenir de ce qui vient de se passer. Quand nous vous quitterons, vous nous oublierez, Kreton et moi. Le temps semblera revenir au moment précédant son arrivée.

ELLEN (*à Kreton*). — Pourquoi avez-vous voulu nous faire du mal ?

KRETON (*accablé*). — Oh ! mais ce n'était pas mon intention ! Je voulais simplement... m'amuser un peu, cultiver ma marotte... contre le règlement, bien entendu.

LE DEUXIÈME VISITEUR (*à Ellen*). — Kreton est une exception parmi nous. Mentalement et moralement, c'est un arriéré. C'est un enfant et il considère votre période comme son jouet.

KRETON. — Un enfant, vraiment !

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Il s'est échappé de sa nursery et est revenu en arrière dans le temps...

KRETON. — Et tout a mal tourné, tout ! Je voulais visiter 1860 — voilà ma *vraie* période — mais quelque chose s'est détraqué dans mon véhicule et j'ai atterri ici ; non pas que je ne vous trouve pas presque aussi intéressants, mais...

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Il faut nous en aller, Kreton.

KRETON (*à Ellen*). — Vous avez quand même eu un peu d'affection pour moi, n'est-ce pas?

ELLEN. — Oui, oui, jusqu'à ce que vous ayez laissé votre marotte vous entraîner trop loin. (*Au visiteur.*) A quoi ressemble l'avenir?

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Il est très calme, très différent...

KRETON. — Ne le croyez pas : l'avenir est morne, morne, morne au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer ! On y vogue simplement vers l'éternité ; pas de guerres, pas d'émotions...

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Il est interdit de discuter de ces questions.

KRETON. — Je ne vois pas quelle différence cela fait, puisqu'elle va nous oublier totalement de toute façon.

ELLEN. — Oh ! comme j'aimerais voir l'avenir...

LE DEUXIÈME VISITEUR. — C'est contraire...

KRETON. — Contraire au règlement. Ce que vous pouvez être fatigant ! (*A Ellen.*) Mais hélas, vous ne pourrez jamais nous rendre visite parce que vous n'êtes pas encore née ! Je veux dire que là où nous sommes vous n'êtes pas. Oh ! Ellen, chère enfant, pensez à moi avec bienveillance, jusqu'au moment où vous oublierez.

ELLEN. — Oui.

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Viens. Le temps a fait demi-tour. Il a commencé à s'écouler à reculons.

(*Il se dirige vers la porte. Kreton se tourne vers Ellen avec un air de conspirateur.*)

KRETON. — Ne soyez pas triste, ma petite fille. Je reviendrai par un beau jour, mais un beau jour de 1860. Je raffole de la Guerre de Sécession, elle est si passionnante...

LE DEUXIÈME VISITEUR. — Kreton!

KRETON. — Seulement, la prochaine fois, je pense que ce sera plus amusant si c'est le Sud qui gagne! (*Il sort à la suite de son compagnon.*)

Enchaîner sur la pendule dont les aiguilles tournent à toute vitesse en arrière. Enchaîner sur le living-room, exactement comme lors de la première scène : Spelding, Mrs. Spelding, Ellen.

SPELDING. — Il n'y a aucun mal à épouser un homme riche. L'horreur qu'on y attache m'a toujours échappé. Seulement, tout ce que je voudrais, c'est que tu épouses un homme travailleur, ambitieux, qui se fasse plus tard une place dans le monde. Pas un garçon qui compte rester à se prélasser dans une ferme toute sa vie à récolter des cacahuètes...

ELLEN. — Non, des noix! Et il ne se prélasse pas.

SPELDING. — Vas-tu cesser de me contredire?

ELLEN. — Mais, papa, John récolte des noix.

(*John entre.*)

JOHN. — Bonsoir la compagnie!

MRS. SPELDING. — Bonsoir, John.

ELLEN. — Qu'est-ce qui t'a retardé, mon chéri? Tu as manqué l'émission de papa.

JOHN. — Je l'ai vue avant de quitter la maison. Excellente émission, monsieur.

SPELDING. — Merci, John.

JOHN. — Ce météore dont vous parliez, eh bien, pendant un moment, on aurait presque cru un astronef ou quelque chose de ce genre. On peut à peine le voir, maintenant.

(*Ellen le rejoint à la fenêtre. Ils scrutent le ciel en se tenant par le bras.*)

SPELDING. — Un astronef! Balivernes! Remarquable ce que les gens peuvent croire, ce qu'ils veulent croire. En outre, comme je l'ai dit dans l'émission, si les voyages dans l'espace doivent se réaliser un jour, c'est nous qui serons les premiers, et nous n'en sommes pas encore là...

Il aperçoit le mouchoir de Kreton près du sofa et le ramasse. Ils le regardent tous avec étonnement tandis qu'on enchaîne sur l'image fixe de la nuit étoilée, dans laquelle deux astronefs disparaissent au loin, l'un calme dans sa course, l'autre traçant un parcours fantaisiste.

(*Traduit par Roger Durand.*)



Le bout de la route

(*Journeys end*)

par POUL ANDERSON

Notre « auteur maison » nous donne aujourd'hui, à son tour, une histoire sur la télépathie. Ce faisant, bien que venant après tant d'autres, il réussit à créer une évocation surprenante. Sa nouvelle est tout aussi remarquable, dans un genre similaire, que « L'asile » *de Daniel F. Galouye (« Fiction » n° 44).*



...les honoraires du médecin & les pincements dans la poitrine mais ce ne doit pas être grave peut-être une indigestion & le dîner d'hier soir & Audrey qui me faisait de l'œil & comment diable un homme peut-il savoir & peut-être que je peux essayer de trouver & j'aurai l'air d'un ballot si elle ne...

...d'un fichu idiot & il y a des gens à qui on ne devrait pas donner le permis de conduire & d'accord l'examinateur a été chic avec moi aussi mais je n'ai pas encore eu d'accident grave & bon sang de bon sang avouons-le j'ai la trouille de conduire & les autobus ne valent rien & devant à trois pas un homme à chapeau vert & bon sang j'ai passé le signal au rouge...

En quinze ans, on s'y habituait, plus ou moins. On pouvait marcher dans la rue et garder ses pensées pour soi tandis que la marée de voix informulées ne restait qu'un murmure confus dans un coin du cerveau. Bien sûr, de temps en temps, on ressentait quelque chose de très néfaste, qui se dressait sous votre crâne et hurlait à votre adresse.

Norman Kane, qui était venu ici par amour d'une fille qu'il n'avait jamais vue, arriva au coin des rues de l'Université et de Shattuck au moment même où le signal passa au rouge. Il s'immobilisa, prenant une cigarette entre ses doigts jaunis de nicotine, tandis que la circulation s'écoulait sous ses yeux.

C'était un moment peu favorable, 4 h 30 de l'après-midi, alors que tous les systèmes nerveux ébranlés de fatigue se précipitaient vers la maison, haïssant toutes autres choses montées sur pied ou sur roues. Il eût peut-être mieux fait de rester dans le bar, un peu plus bas dans la rue. Il y faisait frais, dans une pénombre agréable, le barman avait l'esprit engourdi d'une douce somnolence, et Kane aurait pu effacer la conscience qu'il avait de la présence de la femme.

Non, peut-être pas. Une fois que la ville vous avait mis les nerfs à vif, ces derniers ne résistaient guère aux ordures charriées par certains cerveaux.

Bizarre, songeait-il, que les plus raffinés à l'extérieur fussent le plus souvent les plus terriblement pervertis à l'intérieur ! Ils n'auraient jamais la moindre idée de se mal conduire en public, mais juste au-dessous du niveau de la conscience... Mieux de ne pas y penser, mieux de ne pas se rappeler. Berkeley était en tout cas préférable à San Francisco ou Oakland. Plus la ville était grande, plus elle semblait renfermer de mal, dont le foyer était situé à trois centimètres sous l'os frontal. New York était pratiquement inhabitable.

Il y avait un jeune homme qui attendait près de Kane. Une fille arriva sur le trottoir, jolie, avec de longs cheveux jaunes et un corsage bien rempli. Kane l'observa distraitement : oui, elle avait un appartement privé, qu'elle avait soigneusement choisi parce que le concierge était tolérant. La pensée de luxure fit tressauter les nerfs du jeune homme. Il suivit la fille des yeux, et elle passa... comme un simple mouvement harmonieux.

Dommage. Ils auraient pu prendre du plaisir ensemble. Kane gloussa intérieurement. Il n'avait rien contre l'honnête désir, du moins pas dans son esprit conscient et libéré ; il ne pouvait rien contre un certain degré de puritanisme dans son subconscient. Seigneur ! Il était impossible d'être à la fois télépathe et prude. La vie des gens, c'était leur affaire, tant qu'ils ne faisaient pas trop de mal aux autres.

...l'ennui, songea-t-il, *c'est qu'ils me font du mal — mais je ne peux pas le leur dire — ils me mettraient en morceaux et me piétineraient ensuite — le gouvernement (les militaires) ne voudraient pas que vive un homme capable de lire leurs secrets — mais leur colère à base de peur ne serait qu'un caprice d'enfant à côté de la furie aveugle de l'homme du commun (père attentif bon mari honnête travailleur patriote ardent) dont on connaîtrait les péchés secrets — on peut parler à un prêtre ou à un psychiatre parce que ce ne sont que des mots et qu'il ne vit pas vos échecs avec vous...*

Le signal changea et Kane entreprit de traverser. C'était une claire journée d'automne — non que cette région eût des saisons nettement tranchées — mais un jour frais et ensoleillé avec une petite brise qui venait de l'eau. A quelques rues de distance, les terrains de l'Université faisaient une oasis de verdure bien entretenue devant les collines brunies.

...écorché vif & brûlé brûlé brûlé la chair pourrissante décomposée & les os les os blanchis durs propres qui sortent gwtjklfmx...

Kane s'arrêta pile. A travers son vertige, il sentait que sa chemise était inondée de sueur.

Et l'homme qui venait de le croiser avait l'air tellement ordinaire !

— « Hé là, mon gars, réveille-toi ! Tu veux te faire écraser? »

Kane reprit le contrôle de lui-même et acheva de traverser la rue. Il y avait un banc à l'arrêt de l'autobus et il s'y laissa tomber en attendant que ses tremblements cessent.

Il y avait des pensées insupportables.

Il connaissait un moyen de se remettre. Il repensait au Père Schlie-

mann. L'esprit du prêtre avait été comme un puits, un puits profond sous des arbres mouchetés de soleil, dont la surface était égayée de quelques feuilles aux teintes automnales... mais l'eau en avait un goût minéral acide, un parfum de terre vivante. Il avait souvent cherché refuge près du Père Schliemann, en ces jours de sa puberté, quand ses facultés télépathiques avaient commencé à s'éveiller. Depuis lors, il avait trouvé des esprits sains, des esprits heureux, mais aucun qui fût aussi serein, aussi vigoureux sous sa gentillesse.

— « Je ne veux pas que tu tournes autour de ce papiste, fils, tu m'as compris? » C'était son père, l'homme maigre et implacable qui portait toujours une cravate noire. « Avant de t'en apercevoir, tu en seras à adorer des idoles sculptées, tout comme lui. »

— « Mais ce ne sont pas... »

Les oreilles lui sifflaient encore de la gifle qu'il avait reçue.

— « Monte dans ta chambre ! Tu ne redescendras pas avant demain matin. Et d'ici là tu m'auras appris par cœur deux chapitres de plus du Deutéronome. Peut-être que cela t'apprendra ce qu'est la vraie foi chrétienne. »

Kane eut un sourire amer et alluma une nouvelle cigarette au mégot de la précédente. Il savait qu'il fumait trop. Et il buvait... mais pas trop. Ivre, il restait sans défense devant les assauts de pensées atroces.

Il avait dû s'enfuir du foyer paternel à l'âge de quatorze ans. La seule alternative eût été le conflit avec en conclusion l'école de correction. Évidemment, cela l'avait éloigné du même coup du Père Schliemann, mais comment diable un adolescent sensitif eût-il pu cohabiter avec le cerveau de son père? Les psychologues admettaient-ils à présent qu'on pût être à la fois sadique et masochiste? Kane *savait* que ce double type existait.

Dieu merci la portée télépathique extrême n'était que de quelques centaines de mètres. Et un gamin qui lisait dans les pensées n'était pas tout à fait sans ressources ; il pouvait éviter les autorités aussi bien que les pires horreurs de la pègre. Il pouvait trouver un couple convenable, d'âge moyen, à l'autre bout du continent, et se faire adopter.

Kane se secoua et se releva. Il jeta sa cigarette à terre et l'écrasa sous son talon. Un millier d'exemples lui disaient l'obscur symbolisme sexuel que comportait cet acte, mais bon sang... c'était également une méthode pratique. Les armes à feu aussi sont phalliques, mais il y a des moments où l'on en a besoin.

Les armes : il ne put s'empêcher de faire la grimace en se rappelant qu'il avait fui la conscription en 1949. Il avait assez voyagé pour savoir que son pays valait la peine d'être défendu. Mais il n'avait pas eu de difficulté à circonvenir le psychiatre et à se faire noter comme un psychonévrosé incurable... ce qu'il serait immanquablement devenu après deux ans passés parmi les hommes aux désirs réfrénés. Il n'avait pas eu le choix, mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de dégradation.

...ne péchons-nous pas tous (absolument tous) y a-t-il une seule créature humaine qui n'ait pas son fardeau de honte ?...

Un homme sortait du drug-store, près de lui. Kane lui fouilla l'esprit, par oisiveté. On pouvait pénétrer profondément dans le moi d'un autre quand on le voulait ; d'ailleurs, on ne pouvait se retenir. Il était impossible de capter seulement des pensées formulées : l'organisme est trop étroitement intégré. La mémoire n'est pas un simple classeur, mais bien un processus continu au-dessous du niveau de la conscience ; en quelque sorte, on revit sans cesse tout son passé. Et plus le souvenir renferme de charge émotive, plus il irradie puissamment.

L'étranger s'appelait... peu importe. Sa personnalité était comme une signature inimitable, au même titre que ses empreintes digitales. Kane avait pris l'habitude de considérer les gens comme un symbole topographique multi-dimensionnel ; leur nom n'était que jargon arbitraire.

L'homme était professeur adjoint d'anglais à l'université. Agé de 42 ans, marié, trois enfants, faisant des versements sur le prix d'une maison à Albany. Un type sobre et régulier, mais sociable, aimé de ses collègues, prêt à venir en aide à ses amis. Il pensait à ses cours du lendemain, avec des idées sous-jacentes relatives à un film qu'il désirait voir et un courant profond de peur d'avoir bien un cancer, en dépit de ce que disait le médecin.

Enfouie plus profondément, la liste de ses crimes secrets. Dans l'enfance : il avait tourmenté un chat, il avait eu des appétits œdipiens bien dissimulés, il s'était masturbé, il avait commis de petits larcins... comme tout le monde. Plus tard : il avait triché à plusieurs examens, il y avait eu un ridicule essai avec une fille, sans résultat parce qu'il était trop nerveux, une fois il avait pris place dans une queue à une cafeteria et s'était fait expédier au bout avec une observation sèche (et Dieu soit loué que Jim qui en avait été témoin habitât maintenant Chicago)... Encore plus tard : des souvenirs pénibles de borborygmes stomacaux incontrôlables à un dîner officiel, une femme dans une chambre d'hôtel un soir de congrès, une lâcheté, il avait laissé renvoyer le vieux Carver parce qu'il n'avait pas eu le courage de protester devant le doyen... Et pour le présent : le petit dernier était méchant, géignard, morveux, mais on ne peut pas montrer ce qu'on pense réellement, seul dans son bureau il lisait Rosamond Marshall, il tripotait de jeunes seins sous des pull-overs serrés, il y avait les rivalités académiques mesquines, il avait donné une bonne note imméritée au jeune Simonson parce que ce garçon était si beau, il était pris de panique honteuse et de sueurs la nuit quand il pensait à la mort qui supprimerait sa conscience...

Et après? C'était un brave homme, ce professeur adjoint, bon et honnête, et ses conflits eussent dû rester entre lui et l'Ange de Justice. Peu de ses pensées s'étaient traduites en actes, et peu le deviendraient. Qu'il s'en charge tout seul. Kane cessa de se concentrer sur lui.

Le télépathe était devenu indulgent. Il attendait peu de chose de chacun ; personne n'était conforme à son masque, sauf peut-être le Père

Schliemann et quelques rares autres... et c'étaient encore des humains, avec les faiblesses humaines, la seule différence étant qu'ils avaient trouvé la paix. C'était la teneur émotive sous-jacente de culpabilité qui effarouchait Kane. Dieu savait qu'il ne valait pas mieux, lui-même. Il était pire, peut-être, seulement c'était sa vie qui l'y avait poussé. Si l'on éprouvait un instinct sexuel normal, par exemple, mais qu'on ne puisse pas partager au sens propre du mot les pensées d'une femme, la vie devenait une succession de brèves rencontres ; il n'y avait pas d'autre recours, même si la formation austère de l'enfance continuait à protester.

— « Excusez-moi, auriez-vous du feu? »

...lynn est morte je n'arrive pas encore à comprendre que je ne la verrai plus jamais & finalement on vit à la petite semaine mais ce qu'on fait entre temps comment on passe les soirées solitaires...

— « Certainement. » *...peut-être que c'est le pis : partager les peines sans pouvoir les soulager et ne pouvoir que lui donner du feu pour sa cigarette...*

Kane remit les allumettes dans sa poche et se dirigea vers l'université, faisant de nouveau halte à Oxford Street. Deux vastes bâtiments se dressaient à gauche ; d'autres se distinguaient devant et à droite, à travers un écran d'eucalyptus. Le soleil et l'ombre se partageaient la pelouse. Dans l'esprit d'un étudiant qui passait il lut où se trouvait la bibliothèque. Une grande bibliothèque... peut-être renfermait-elle une indication, enfouie dans les classeurs de périodiques. Il avait déjà pris ses dispositions pour obtenir la permission d'y fureter : une jeune auteur qui faisait des recherches pour son prochain roman.

En traversant Oxford Street, Kane sourit intérieurement. Ecrire était vraiment la seule occupation possible : il pouvait habiter la campagne et se tenir loin de l'insistance compacte de l'esprit de ses contemporains. Et avec la compréhension de l'âme humaine qu'il avait, cinq minutes passées à un coin de rue lui fournissaient une douzaine d'intrigues et il y gagnait largement sa vie. La seule difficulté était d'éviter la publicité, les convocations chez les éditeurs à New York, les séances d'autographes, les thés littéraires... tout cela lui déplaisait. Mais on pouvait rester anonyme si on le voulait bien.

On prétendait que personne — hormis son agent — ne savait qui était B. Craven. Kane avait eu la folle pensée que Craven était peut-être un autre être comme lui. Il avait entrepris un long voyage pour s'en assurer... Non. Il était seul sur la terre, un mutant particulier et solitaire, excepté que...

Cela frissonna en lui, de nouveau il se trouva assis dans le train. Il y avait trois ans de cela, il était en train de prendre un verre dans le wagon-bar tandis que le train aérodynamique fonçait à l'est dans les ténèbres du Wyoming. Ils avaient croisé un train filant à l'ouest, un train moins élégant. Son verre lui avait échappé des mains et il était resté plongé pendant un bref instant dans une cécité pénible. Un éclair de pensée, lui effleurant l'esprit, s'enflammant une fois reconnu, puis

emporté de nouveau au loin... bon sang, bon sang, il aurait dû tirer le signal d'alarme, et *elle* aussi. Ils auraient dû arrêter les deux trains et marcher dans la cendrée et les buissons pour s'étreindre.

Trop tard. Trois ans ne lui avaient apporté qu'un vide encore grandi. Quelque part dans le pays il y avait, ou il avait eu une jeune femme, et elle était télépathe, et le contact étonné de son cerveau avait été doux. Il n'avait pas eu le temps d'en apprendre davantage. Depuis lors, il avait adandonné tout espoir de la retrouver par l'intermédiaire des détectives privés. (Comment leur dire : « Je cherche une fille qui se trouvait dans tel train la nuit du... »?) Les petites annonces dans tous les grands journaux ne lui avaient rapporté que quelques lettres de cinglés. Probablement ne lisait-elle pas les avis personnels. Lui-même ne l'avait jamais fait avant de commencer ses recherches, on y trouvait trop de détresse quand on comprenait l'humanité comme il la comprenait.

Peut-être que dans la bibliothèque, un article passé inaperçu... Mais si l'on conçoit deux points dans un espace fini et que l'un se déplace de façon à occuper successivement toutes les situations possibles, il rencontrera l'autre dans un temps fini — *à condition* que le second point ne soit pas également en mouvement.

Kane haussa les épaules et longea l'allée jusqu'à la grille. Le chemin montait légèrement. Il y avait un flic à l'air ennuyé sous l'abri, chargé de voir que seules les voitures autorisées étaient parquées sur les terrains. Le paradoxe du progrès : une tonne d'acier qui brûlait du pétrole irremplaçable pour déplacer un ou deux corps humains, et ce travail s'exécutant si bien qu'il devenait universel et étouffait les villes qui lui avaient donné naissance. Une société télépathique aurait été plus rationnelle. Quand on pourrait sentir et guérir la moindre blessures d'une âme d'enfant... quand le lourd fardeau de la culpabilité pourrait être déposé, parce que chacun saurait que tous avaient fait la même chose... quand les hommes ne pourraient pas tuer, parce que le soldat comme l'assassin sentiraient la victime mourir...

...adam et eve? on ne peut pas faire une race saine à partir de deux êtres — mais si nous avions des enfants télépathes (& ce serait inévitable il me semble parce que la mutation est récessive) alors nous pourrions en étudier l'hérédité & le don serait logiquement transmis aux autres courants sanguins & à chaque génération ils seraient plus nombreux de notre espèce jusqu'à ce que nous puissions nous montrer ouvertement & même les sourds de l'esprit pourraient recevoir l'aide de nos psychiatres et de nos prêtres & la terre serait belle et propre et saine...

Il y avait des étudiants assis sur l'herbe ou se promenant devant les bâtiments, s'interpellant, riant, bavardant. Le jour touchait à sa fin. Maintenant, il y aurait le dîner, un rendez-vous, un spectacle, peut-être un demi chez Robbie ou une balade en voiture dans les collines, pour s'embrasser en regardant les lumières de la ville comme autant d'étoiles prises au piège, et les constellations les surmontant... ou peut-être une soirée dans les livres, un monde qui s'ouvrirait soudain. Cela

devait être bon d'être jeune et sourd à l'esprit d'autrui. Un chien arriva en trottant et Kane se décontracta dans le simple plaisir indicible d'être un épagneul admiré et en bonne santé.

...alors peut-être vaut-il mieux être chien qu'homme ? non sûrement pas car si l'homme connaît plus de peines il connaît aussi plus de joies & il en est ainsi des télépathes : plus facilement blessés oui mais (seigneur) penser aux sourds de l'esprit toujours emmurés dans leur solitude & penser au partage non seulement d'un baiser mais d'une âme avec la bienaimée...

La pente était plus raide en approchant de la bibliothèque, mais Kane était en bonne forme et l'effort lui plaisait. Au bas du perron, il s'arrêta pour tirer quelques bouffée avant d'entrer. Un femme qui passait lui lança un coup d'œil et il apprit qu'il pouvait également fumer dans le hall. La lecture de pensées avait ses applications pratiques. Mais il se sentait bien, au soleil. Il s'étira, se tendant physiquement et mentalement.

...voyons à présent l'intégrale de log x dx *eh bien faisons une substitution supposons que nous appelions* y *l'égale de log* x *tiens c'est intéressant je me demande qui a dit qu'Euclide avait contemplé la beauté dans sa nudité...*

Soudain, la cigarette de Kane lui tomba des lèvres.

Il lui semblait que le battement forcené de son cœur allait noyer la double pensée qui se répandait dans son cerveau : la pensée d'un étudiant en physique, d'un jeune homme très ordinaire sauf qu'il était totalement perdu dans la satisfaction primitive de résoudre un problème, et la pensée d'une autre, de celle qui écoutait.

...elle...

Il vacillait, les yeux clos, respirant durement comme s'il escaladait une montagne. *...êtes-Vous là ? êtes-Vous là ?...*

...n'ose pas croire : qu'est-ce que j'éprouve ?...

...j'étais l'homme du train...

...et j'étais la femme...

Un frisson d'union.

— « Hé là ! Monsieur, cela ne va pas?

Kane faillit gronder. Sa pensée à elle était si lointaine, à peine discernable, il n'obtenait que des mots sous-vocalisés, rien d'elle-même, et cet importun... « Non, merci, tout va bien, seulement un peu essoufflé. » *...où êtes-Vous ? Où puis-je Vous trouver, ma chérie ?...*

...Image d'un grand bâtiment blanc : *juste ici je suis assise sur le banc dehors & venez vite je vous en prie soyez ici je n'aurais jamais cru que cela pût être réel...*

Kane prit le pas de course. Pour la première fois depuis quinze ans il ne faisait pas attention aux humains qui l'entouraient. Il y eut des regards étonnés, mais il ne s'en aperçut pas, il courait vers elle, et elle courait aussi.

...je m'appelle norman kane & ce n'est pas mon nom de naissance je l'ai pris à des gens qui m'ont adopté parce que je me suis enfui de chez mon père (affreux comme maman est morte dans les ténèbres & il n'a pas voulu qu'elle ait des calmants malgré son cancer & il disait que les drogues c'était le péché et que la douleur est bonne pour l'âme & il le croyait sincèrement) & quand mon pouvoir m'est apparu au début j'ai fait des erreurs & il m'a battu en disant que c'était de la sorcellerie & j'ai cherché toute ma vie durant depuis & je suis écrivain mais seulement parce qu'il faut vivre mais ce n'était pas la vie jusqu'à maintenant...

...ô mon pauvre bienaimé (j'ai eu plus de chance) en moi le pouvoir a mis plus longtemps à se manifester & j'ai appris à le cacher & et j'ai vingt ans & je viens étudier ici mais que sont les livres maintenant...

Il la voyait, à présent. Elle n'était pas belle selon le terme courant, mais elle n'était pas laide, et il y avait de la bonté dans ses yeux et dans la courbe de ses lèvres.

...comment vous appellerai-je? Pour moi vous serez toujours Vous mais il faut un nom pour les sourds de l'esprit & j'ai une maison à la campagne parmi les vieux arbres & les rares voisins sont de bonnes gens aussi aimables que la vie le leur permet...

...alors laissez-moi y aller avec vous & que je n'en parte plus jamais...

Ils arrivèrent l'un près de l'autre et se tinrent à un pas de distance. Pas besoin de baiser ni même de serrement de mains... pas encore. Ce furent leurs esprits qui bondirent et ne firent plus qu'un.

...A L'AGE DE TROIS ANS JE BUVAIS L'EAU DE LA CUVETTE DES CABINETS CELA AVAIT UNE FASCINATION SPÉCIALE POUR MOI & JE VOLAIS DE LA MONNAIE A MA MÈRE BIEN QU'ELLE EÛT BIEN PEU D'ARGENT AFIN D'ALLER MANGER DE LA GLACE AU DRUGSTORE & J'AI ÉVITÉ LA CONSCRIPTION & IL Y A LES SALETÉS AVEC LES FEMMES...

...QUAND J'ÉTAIS PETITE JE N'AIMAIS PAS GRAND-MÈRE BIEN QU'ELLE ME CHÉRIT & UNE FOIS JE LUI AI JOUÉ CE MÉCHANT TOUR & A L'AGE DE SEIZE ANS J'AI FAIT UNE BÊTISE TERRIBLE DE LA FAÇON SUIVANTE & JE SUIS RESTÉE PHYSIQUEMENT CHASTE SURTOUT PAR PEUR MAIS MES EXPÉRIENCES PAR PERSONNES INTERPOSÉES SE CHIFFRENT PAR MILLIERS...

Des yeux observèrent d'autres yeux avec horreur.

...ce n'est pas que vous ayez péché car je sais que chacun a fait de même ou l'aurait fait avec notre don & je sais aussi que ce n'est rien de grave ni d'anormal & naturellement vous avez de bons instincts & vous avez honte...

...oui mais c'est que vous savez ce que j'ai fait & vous connaissez le moindre désir et la moindre pensée et la moindre saleté enfouie & en haut de ma tête je sais que cela ne signifie rien mais au-dessous il y a tout ce qu'on m'a inculqué quand j'étais enfant & je n'avouerai à PERSONNE *que de telles choses existent en* MOI...

Une voiture passa. Les arbres murmuraient à la brise légère.

Dans l'allée un garçon et une fille passèrent, la main dans la main.

La pensée resta suspendue froidement sous le ciel, une pensée unique en deux esprits.

...allez-vous-en de moi — je vous déteste.

(Traduit par Bruno Martin.)



Partir, c'est mourir un peu moins...

par JACQUES STERNBERG

La sortie de ce numéro de « Fiction » coïncidera avec la parution chez Denoël (Collection « Présence du Futur ») du recueil de nouvelles de Jacques Sternberg, « Entre deux mondes incertains *». Si nous innovons en consacrant dans ce même numéro, pour la première fois, un article à un auteur comme lui très proche de nous, c'est que nous pensons que les frontières de son univers personnel méritent d'être exactement délimitées, car l'édification de cet univers nous semble, d'année en année, se faire plus solide.*



14 *mars.*

DEPUIS un quart d'heure je n'ai pas bougé.

Je pourrais croire que ma chair est devenue une matière nouvelle et que mon corps s'est soudé au mur qui paraît me sucer de sa crasse et de toutes ses cicatrices gangrenées.

Depuis un quart d'heure, mes yeux n'ont pas bougé. Pétrifié dans une seule vision, comme fasciné par son manque absolu d'intérêt, je regarde la grande tache d'humidité qui dévore un des angles de ma cellule. En trois semaines d'incarcération, j'ai vu cette tache changer de forme tous les jours, mais ce matin je n'essaie même pas de savoir quel fantôme d'objet ses contours me suggèrent. Je la regarde simplement. Ressentant peut-être confusément l'harmonie secrète qui lie mes pensées à la couleur trouble de cette tache.

Que dire ? Que penser ? Suis-je bien en train de penser ? Ce que je viens d'apprendre autorise donc une pensée logique, un réseau de pensées? Est-il possible de traduire en déductions la nouvelle que l'on a pourtant réussi à traduire en mots, d'ailleurs très simples ? Peut-on faire entrer une bouteille d'un litre dans un litre d'eau ?

Il y a trois semaines que j'attends l'homme qui est entré ce matin dans ma cellule.

Car, depuis le moment où j'ai été condamné à mort, j'attends avec quelque dégoût l'homme qui doit m'annoncer que l'on m'a accordé le droit de vivre. Il est venu ce matin. Il a prononcé les mots que je prévoyais.

— « Vous avez été gracié. »

— « Vous savez bien que je n'ai pas envie de vivre, » lui ai-je répondu.

— « Vous ne vivrez pas, » m'a-t-il dit.

Il a hésité un instant avant de m'expliquer pourquoi. Il paraissait un peu ivre, comme dépassé par la situation. En fait, il y avait de quoi.

— « Vous ne serez pas exécuté, mais vous ne vivrez pas. Votre exécution devait avoir lieu le 18 avril, à l'aube. Mais à cette date il n'y aura plus personne pour procéder à une exécution. »

Plus personne ?

C'est ainsi. A cet instant, il m'avait révélé les faits. Plus personne, plus de monde, d'ailleurs. La terre est en effet condamnée à mort. Comme moi. Mieux que moi. Le 4 avril à 10 heures du soir, il n'y aura plus rien à la place de ce monde. Rien qu'un grand vide comme un autre. L'infini peut-il se passer de la Terre ? Il faut croire que oui. Sans doute ne remarquera-t-il même pas cet incident privé de conséquences dans l'absolu. Un monde de plus ou de moins, quelle importance ?

— « Étrange, » a ajouté l'homme, « vous avez reçu votre grâce, mais vous mourrez quand même. Et quinze jours avant la date normale de votre exécution. »

Il est sorti ensuite, légèrement accablé, pas tellement. On aurait pu jurer qu'il en avait vu d'autres. Qu'il avait eu une journée fatigante, qu'il s'en ressentait et envisageait sans plaisir la journée du lendemain. Presque la dernière. Pour lui, pour moi, pour tout le monde.

— « C'est ainsi, » a-t-il dit avant de refermer la porte. « Vous mourrez quand même. Mais si cela peut vous consoler, vous ne serez plus seul. »

Nous sommes tous condamnés à mort. Tous, parce que nous avons commis le seul délit de naître. Désormais, nous sommes des milliards à attendre, enfermés dans notre corps comme dans une cellule sans issue, une exécution capitale qui doit avoir lieu à une date précise, irrévocablement. Et cette fois, non seulement l'exécution est générale, mais elle ne contient aucun élément d'espoir : personne ne sera gracié au dernier moment. Les murs avaient des oreilles pour écouter nos doléances, l'événement n'en a pas.

La fin de ce monde qui fit tant de vacarme dans l'univers sera-t-elle bruyante ?

*
* *

Mourir quand même...

Comment y croire ? Comment croire à la mort une seconde après avoir échappé par miracle à la mort ? Il existait donc une autre mort située au-delà de celle que les hommes m'avaient réservée ? Un échange, voilà donc ce que l'on venait de me proposer, un simple échange.

Mais comment admettre que dans ce monde où le malheur des uns avait toujours fait le bonheur des autres, nous allons tous connaître le même sort à la même seconde ? Ce n'est pas possible. Les hommes avaient été conçus pour jouer des rôles de bourreaux et de victimes, non pour être tous victimes d'une déflagration abstraite. Les hommes seuls sont dangereux, eux seuls savent attacher leurs victimes pour les livrer pieds et poings liés à la mort. La nature ne peut être que moins cruelle. Elle

laisse toujours une chance. La Terre est vaste, on peut toujours fuir, se cacher quelque part, sauver sa peau. Les pires cataclysmes n'ont jamais eu raison de tous les vivants. L'homme seul a ce pouvoir. Parce qu'il pense, parce qu'il sait viser et massacrer dans la seule intention de tuer à coup sûr.

J'ai échappé aux hommes. Voilà l'essentiel. Ils ont renoncé à me mettre à mort alors que ma fosse était déjà creusée. Je suis un rescapé. J'échapperai à la nature, il ne peut en être qu'ainsi. Même s'il ne doit y avoir qu'un survivant, je serai ce survivant.

Et quand la Terre ne sera plus que cendres, quand les hommes ne seront plus que poussière, quand le rien aura enfin trouvé sa définition pratique et que seul je verrai ce spectacle, alors je pourrai sourire et me payer le luxe de mourir d'un mauvais rhume. Mais plus tard. Un peu après.

Mourir quand même... C'est donc vrai que, même après avoir échappé à mon exécution, même si j'échappe à la mort qui nous a donné rendez-vous pour le 4 avril, je mourrai quand même.

D'une façon ou d'une autre... Alors à quoi bon ?

*
* *

17 mars.

Je mourrai comme les autres. Le 4 avril. Tout le monde y passera, je le sais maintenant.

On m'a expliqué que l'événement du 4 avril aura assez de force pour anéantir une planète qui a pourtant donné dans le passé bien des preuves de sa vitalité. Mais l'espace tend une embuscade à la Terre et toutes les bombes des hommes comme tout leur génie de fabricants de catastrophes ne suffiraient pas à arrêter ce qui se prépare.

Comment, au-delà de ces murs qui sont depuis toujours ceux de quelque antichambre de la mort, les hommes acceptent-ils leur sort? Peut-être les inculpe-t-on tous, les uns après les autres, de quelque délit fictif et les condamne-t-on en hâte, mais officiellement, à mort afin de leur faire croire à une logique du destin? Comment les vedettes de l'écran admettront-elles que les feux de leur gloire vont s'éteindre en même temps que leurs agents de publicité, les hommes d'affaires qu'il n'y aura plus de monde pour soutenir leur C. C. P. et leurs entreprises, les propriétaires que l'infini ouvre déjà sa gueule pour avaler en une seconde toutes les propriétés de ce monde en même temps que quelques siècles d'Histoire, une tonne de grammaire, des monceaux de géographie et diverses autres institutions? L'Homme qui se sentait un autre homme derrière un volant de voiture ou devant un compte en banque va-t-il enfin comprendre qu'il n'est même pas le fils de la poussière et que la mort seule est son centre de vérité?

Pendant quelques instants, l'événement me dévoile, non plus son horreur un peu évidente, mais l'éblouissant potentiel d'humour qu'il con-

tient. Pourquoi ne pas s'imaginer qu'il s'agit simplement d'une farce galactique? On avait laissé l'homme s'amuser avec ses jouets pendant quelques siècles, on lui avait donné l'occasion de s'étonner lui-même en créant sans cesse de nouveaux jouets avant de se décerner le titre de roi de l'univers, puis soudain on avait décidé de tout lui enlever, sa vie, son décor et ses jouets. Géniale plaisanterie ! Pouvait-on vraiment imaginer un tour plus amusant à réserver à l'homme qui hésitait parfois de génération en génération avant de se débarrasser des multiples horreurs patiemment acquises : voilà qu'on lui flanquait tout son monde à la poubelle sans même lui demander son avis. L'homme, ce propriétaire au sourire si mou, allait enfin comprendre qu'il n'était que locataire de son monde. Et qu'il ne possédait ni bail ni défense. Rien. Pas même sa vie.

*
* *

19 *mars.*

Il se passe vraiment quelque chose.

Même si à travers les murs de cette prison la vie s'infiltre à peine, on devine malgré tout certaines fluctuations qui suggèrent un événement historique.

Ainsi, ce matin, on annonce que tous les détenus seront libérés dans la journée, à l'exception des condamnés à mort et de ceux qui ont été condamnés à perpétuité. Le monde s'écroule, les principes demeurent, je vois. On garde quand même au bord du gouffre le sens des valeurs et de la hiérarchie. Cela sans parler de la logique. Car il est évident qu'il serait pernicieux et peu moral de laisser courir en liberté des meurtriers alors que le monde entier sera assassiné en masse d'ici quelques jours. Jusqu'à son dernier soupir l'homme aura prouvé son merveilleux sens du sérieux. J'imagine d'ailleurs que cette décision a été prise en toute solennité par un comité de sévères vieillards, qu'elle a été ratifiée par décret après quelques jours et qu'elle vient de paraître au *Journal Officiel.* Il était déjà ridicule d'imaginer l'homme dévoré par ses travaux burlesques alors qu'il tenait en équilibre sur une boule de feu, mais comment l'imaginer toujours dévoré par les mêmes travaux alors que cette boule est sur le point de se désintégrer? L'homme décidément arrivera toujours à dépasser ses propres limites. Il aura bien mérité de lui-même et sur la tombe de l'Homme Inconnu on pourra inscrire en épitaphe qu'il fit son Devoir jusqu'au bout. Et avec quel respect pour lui-même.

Cela dit, puisque je suis condamné à rester enfermé, on m'entretient toujours avec la même ponctualité. Tout le monde à son travail, les journées commencent toujours à 9 heures précises, telles doivent être les consignes. Les menus sont toutefois un peu moins copieux depuis que l'on m'a gracié. Sans doute ai-je droit à moins d'égards puisque je ne serai plus une exception, mais un cadavre comme les autres.

Je constate aussi avec étonnement que l'on m'a supprimé le vin. Que penser? Qu'ils font des économies alors qu'ils vont pourtant mourir

en laissant derrière eux un monde entièrement meublé et surchargé de produits les plus divers? Tout cela est bien déconcertant. Il est pourtant bien tard pour se laisser déconcerter.

*
* *

20 *mars.*

Un événement en entraîne un autre.

On raconte que le monde entier est dans l'attente d'une communication de la plus haute importance. En effet, les savants du monde entier sont en conférence depuis plus d'une semaine et ils auraient pris une décision qui risque de bouleverser l'histoire du monde.

L'humanité attend. Moi aussi. Mais pas de chance, pour une fois qu'il se passe quelque chose, je ne suis par dans le coup. C'est injuste. On devrait pourtant se rendre compte qu'à part ma naissance il ne s'est encore rien passé dans ma vie.

Evidemment, le fait d'être exclu me donne un certain recul. Pas un seul instant je ne me sens capable de participer à la névrose générale qui doit enfiévrer le monde, que ce soit la névrose de la panique ou celle de l'espoir. Dommage pourtant que l'on ne m'ait pas donné l'autorisation de vivre de près cette remarquable épopée et de participer en humain à ce drame humain. J'aimerais tant voir comment on tourne une page d'histoire. Surtout quand il s'agit d'une page qui risque de rester vierge. Infiniment vierge. Comme le vide. Comme le toujours du sans limites et sans frontières que renferme le vide.

Je dors beaucoup en ce moment. Je m'entraîne à faire le mort. C'est très facile. Bien ce que la mort renferme d'inquiétant : sa simplicité, alors que nous avions passé tant d'années inutiles à apprendre mille petits tours savants, si vains, si vains.

J'ai aussi pensé que j'ai bien de la chance. Des millions de gens pourraient m'envier à présent : je meurs sans regret et sans plus aucun désir de vivre. De plus, il y a longtemps que je me suis préparé à mourir cette année. Il y a longtemps également que j'ai liquidé tout ce qui a fait le décor et le centre d'intérêt de ma vie. J'ai même tué de mes propres mains le seul être auquel je tenais. Mon sort est vraiment enviable.

Que va-t-il se passer? Aurait-on par hasard trouvé un moyen de déjouer les intentions agressives de l'événement prévu au programme? Que compte-t-on faire? L'attraper au vol, au filet, avec un cerf-volant? Et le cacher? Mais où? A moins de supposer que l'on va au contraire larguer la Terre au large de l'espace, loin des remous de l'événement? Ou peut-être, plus simplement les autorités scientifiques vont-elles annoncer qu'il y a eu erreur et qu'il ne se passera absolument rien?

Questions qui ne me concernent plus. Si jamais l'événement ne devait pas exploser pour une raison ou une autre, on me ferait sans doute comprendre que mon exécution capitale reste toujours à mon entière disposition. Si Monsieur veut bien se donner la peine de se lever et de vivre sa mort...

*
* *

21 mars.

Il y a bien longtemps que l'histoire ne s'était payé une surprise aussi sensationnelle. L'homme est vraiment un passionné du coup de théâtre. Le danger lui a donné des ailes, du génie, du ressort. En effet, les radios du monde entier ont annoncé hier soir que, la Terre étant irrémédiablement condamnée, les hommes quitteraient leur planète pour aller ailleurs. Destination Survie, Opération Miracle, départ fixé au 2 avril. La date du premier avril ayant été évitée de justesse, avec raison.

Depuis ce matin, les usines du monde entier construisent des fusées. Il y en aura pour tout le monde. Même pour les chiens et les canaris. Chaque personne aura droit en plus à 3 kilos de bagages. Toute activité commerciale, industrielle ou intellectuelle s'arrête officiellement aujourd'hui et le départ général devient l'unique hantise de tout le monde.

Voilà des révélations qui me servent de leçon. J'avais sous-estimé les facultés créatrices du cerveau humain. J'avais oublié que ce même cerveau peut créer les labyrinthes bureaucratiques les plus saugrenus comme les horlogeries les plus complexes. Et de même qu'il peut résoudre les théorèmes contenus dans les contributions directes, il peut aussi, quand il le faut, jongler avec les équations des grandes impossibilités. Il vient de le prouver. Comment imaginer qu'il s'agit du même cerveau? Peu importe, d'ailleurs : il a pensé, donc il vivra. Il ne me reste plus qu'à souhaiter bon voyage aux habitants de ce monde. Ils peuvent, s'ils sont lucides, partir sans regret. Cette planète ne valait nullement la publicité qu'elle s'était faite. Sa couleur verte était plutôt d'un goût douteux, ses paysages n'avaient rien de tellement exceptionnel, son ciel était laid quand il était clair, triste quand il était pluvieux et son climat laissait fort à désirer. Nul doute qu'ils trouveront ailleurs un monde plus satisfaisant. Il est vrai que les hommes s'arrangeront pour le délabrer dans les délais les meilleurs. Ils peuvent fuir leur monde natal, c'est entendu, mais ils ne quitteront jamais leur véritable patrie : la démence et le mauvais goût. Même s'ils vont plus loin que le soleil de ce monde.

***

25 mars.

J'ai reçu la visite officielle d'une délégation d'inconnus dont la dignité ne pouvait être mise en cause. D'une voix d'avocat, l'un de ces inconnus m'a déclaré que, comme tout habitant de ce monde, il me serait accordé le droit de partir avec les fusées le 2 avril. Les gouvernements avaient décidé d'offrir à tous, même aux condamnés à mort, leur chance de survivre et d'échapper à l'événement qui engloutirait la Terre. Aucune exception n'avait été prévue. Les actes suivirent les paroles. D'un geste d'huisier, un fonctionnaire me remit avec un certain sens du cérémonial une enveloppe contenant mon billet de départ et une circulaire concernant les instructions à suivre.

Un peu étonné, je remerciai tout le monde.

Nous allons de surprise en surprise. En quelques jours, me voilà mis en présence de bien plus de sujets d'ahurissement que je n'en ai eu durant toute ma vie. De meurtriers qu'ils étaient, les gouvernements deviennent donc humanitaires? Le monde se décide à changer. Reste à savoir s'il n'est pas trop tard. Il se met à genoux, il s'apitoie, il fait la charité en déversant des pelletées d'indulgence. Au moins si nous mourons, personne n'ira en enfer. Le rédemption dirige le monde. Et l'ascension bien sûr.

Par contre, quoique candidat au départ, je ne serai libéré qu'au dernier moment. La veille du départ très exactement.

— « Vous comprendrez facilement qu'étant donné votre passé... » m'a-t-on expliqué.

Je comprends aisément, certes.

J'aurais bien voulu leur parler, non pas de mon passé, mais de leur avenir, je n'en ai pas eu l'occasion. Ils avaient d'autres condamnés à visiter.

— « Je vous souhaite bonne chance, » m'a dit un des fonctionnaires.

Je lui ai souhaité la même chose. Entre frères, n'est-ce pas?

Après leur départ je me suis étonné de ne pas les avoir entendus entonner un cantique.

Mon billet de départ est verdâtre, balafré de cachets, filigrané, illustré et il ressemble de très près à un chèque. Toujours cette hantise de faire bancaire, donc sérieux. Jusqu'à quelle station de l'espace allons-nous avec ce billet? Ce n'est pas indiqué. Mais il ne faut pas trop en demander puisque le voyage est gratuit. Cela aussi paraît presque incroyable. Quelques millions de kilomètres aux frais de l'humanité ! Quand on pense à ce que valait le kilomètre la semaine dernière. Le billet mentionne également dans quelle zone je dois me diriger le 2 avril et, par un ingénieux réseau de matricules et de lettres, donne des indications précises sur la marche à suivre pour regagner la fusée qui m'a été assignée.

Marche que je ne suivrai d'ailleurs pas, car je n'ai jamais eu l'intention de partir. Pourquoi? Ah ! oui, pourquoi. Disons que j'ai le vertige ou le mal de l'air et n'en parlons plus.

Le refus de partir a été prévu, il faut dire. En pareil cas, dit la circulaire, il faut renvoyer sans délai le billet aux autorités. Ce sera fait. Sans délai, effectivement. Je ne tiens même pas à jouer la question à pile ou face.

Que faire maintenant que tout est décidé, réglé? Je n'ai vraiment plus rien à mettre en ordre dans ma vie. Je n'ai plus le moindre problème à envisager. Tout est réduit à l'essentiel, c'est-à-dire à rien. Je vais sans doute m'ennuyer pendant ces derniers jours. J'en ai l'habitude. Depuis que je suis incarcéré, je constate que je ne me suis pas ennuyé beaucoup plus que je ne m'ennuyais en assurant des emplois divers. Au moins, ici, je puis m'assoupir dans mon indolence sans obligation de faire semblant d'accomplir des actes.

Je ne demande qu'une seule faveur : qu'ils me libèrent le jour de l'événement. Ce n'est pas toutes les semaines qu'on a l'occasion de voir de près un cataclysme cosmique.

*
* *

28 *mars*.

Il ne se passe plus rien.

Je survis. J'attends.

Il paraît que la vie mène grand tapage à l'extérieur dans une terrible déflagration d'espoir et d'effroi, d'illusions et de rêves surchauffés, attisés par des milliers de discours, entretenus par tous les moyens de choc de la publicité. Ici, au contraire, on pourrait croire que des milliers d'années d'incarcération nous sont réservées dans le silence feutré de quelque cocon de béton.

Mais je verrai de près la fin du monde. On m'a en effet prévenu que, même si je ne désirais pas profiter de mon billet de départ, on me libérerait malgré tout la veille de l'exode général. Le premier avril donc. Je suis heureux de savoir que cet incident important tombe un premier avril. Une farce trouvant sa conclusion le jour des farces. Quelle merveilleuse coïncidence.

*
* *

1er *avril*.

Me voilà libre.

En règle, avec une conscience nette. Etrange de penser que j'ai payé ma dette vis-à-vis de la société : un mois de détention pour avoir commis un meurtre. Ce n'est pas cher.

Il me reste donc quatre jours à vivre. Et d'ici deux jours j'aurai tout un monde à me partager avec les quelques habitants qui, comme moi, se refusent à partir. Il paraît qu'il n'y en a pas beaucoup. Même les vieillards veulent partir, fuir, échapper. Les débris, les impotents et les paralysés aussi. Vivre. On ne pense plus qu'à cela. Jamais la foi en la vie n'a connu une telle vogue. Tous les regards se tournent en même temps vers le ciel. Détail fâcheux : il est gris depuis une semaine. La religion s'est forgé de nouveaux slogans et, drapée dans son éternel liturgique, elle fait recette. Les églises refusent du monde et l'eau bénite coule à flot. Le Pape parle tous les jours au monde, ses délégués toutes les heures, et chaque homme entretient une telle frayeur du silence qu'il se relie de nuit et de jour aux innombrables fils électriques de la radio ou de la télévision. Vivement qu'ils s'en aillent tous, je trouve qu'ils font vraiment trop de vacarme. Cela sans parler du fracas d'acier que font les innombrables camions qui passent dans les rues de la ville, transportant tout un monde mis en pièces détachées vers les fusées plantées, hiératiques, dans la campagne des environs.

Par curiosité, je suis allé les voir. Il y en a des centaines, fichées dans le sol comme de gigantesques pieux métalliques, pointées vers le ciel, menaçantes, muettes, recréant un décor qui pourrait être quelque singulier verger de cathédrales. Leur nombre, leur hauteur, leur densité,

tout impressionne et cloue littéralement le regard au plus profond des prunelles. Les techniciens sont à féliciter. Célérité d'exécution, perfection de l'entreprise, fini du travail, harmonie des lignes, ils ont mis tous les atouts dans leur jeu. Je ne sais où ces fusées échoueront, je ne sais pas non plus si les vivants supporteront ce voyage, mais à voir ce matériel on lui fait confiance et on est disposé à croire qu'il ira loin.

De toute façon, ces engins décorent agréablement la campagne particulièrement laide de cette région et on pourrait même regretter que Dieu n'ait pas cru devoir utiliser la fusée comme élément d'une nature qui, quoi qu'on dise, laisse bien souvent à désirer.

Je suis revenu de là favorablement impressionné. Avoir réussi en quelques jours à transformer un rêve de plusieurs siècles en une réalisation est une prouesse qui marquerait une date dans l'Histoire de la Terre si justement l'Histoire ne s'arrêtait pas à cette date. A pic. Au-dessus de quel vide ? L'Histoire aura-t-elle l'occasion de le dire?

Non moins impressionnante est la rigueur concentrationnaire avec laquelle l'évacuation de la capitale est menée. Car les habitants quittent la ville ce soir pour s'enfermer dans les fusées avant minuit. Le départ se fera demain, à l'aube. C'est toujours à l'aube que l'on part, soit pour l'échafaud, soit pour l'infini. Dans les rues balayées par des hordes de véhicules qui semblent agir comme d'énormes aspirateurs, nulle panique, nul désordre. Les haut-parleurs installés partout hurlent des hymnes martiaux entrecoupés d'ordres laconiques. Etouffant leurs frayeurs secrètes, gavés d'espoir, gonflés de fracas, les habitants se laissent emporter vers les centres de départ où ils seront triés, désinfectés, emballés et enfournés dans les fusées comme des balles de coton.

Que leur dire?

Ce n'est qu'un au revoir, mes frères. Où que vous alliez, que ce soit vers la vie ou vers la mort, nous avons bien des chances de nous retrouver dans l'avenir.

Sans rancune. Tout le plaisir fut pour moi. Et merci encore pour toutes vos bontés.

***

2 *avril.*

Il est deux heures et demie du matin.

La ville, toujours déserte à cette heure, n'a pas changé d'aspect. On pourrait croire qu'il ne s'est rien passé et que, d'ici quelques heures, on viendra harponner les poubelles. Les rues sont toujours éclairées. C'est bien la première fois que les hommes partent en voyage en oubliant de fermer derrière eux l'eau, le gaz et l'électricité.

J'ai été prendre un café noir dans un bistro où j'ai été servi par le patron lui-même.

— « Vous ne partez pas? » lui ai-je demandé.

— « Non, » m'a-t-il dit. « Les voyages m'ennuient. Je ne connais même pas la banlieue. Manque de curiosité sans doute. »

Puis j'ai pris une voiture abandonnée et j'ai roulé vers les faubourgs

de la ville. Puis j'ai gagné la campagne. Je veux tout voir. Le départ d'abord, la fin du monde ensuite. Et demain j'irai même voir un dernier film si toutefois j'arrive à mettre en marche l'appareil de projection.

Jusqu'à présent le spectacle du départ n'offre pas grand intérêt. Des fusées on ne voit plus qu'une multitude de points verts et rouges. Quelque part, une vaste tour de verre, probablement la tour d'où on contrôlera le départ des fusées. A peu de chose près l'ensemble évoque un aéroport. Rien de plus extraordinaire.

Aucun bruit nulle part. Les passagers sont tous enfermés à l'intérieur des fusées. Un silence d'une telle densité qu'il est presque incroyable de penser que toute ~~la~~ vie d'une ville se trouve tassée dans ces engins morts.

J'attends.

Il est quatre heures du matin. Le départ doit être donné d'une minute à l'autre.

J'attends l'ouverture des enfers, un orage à ras du sol, un cyclone de flammes et de grondements, le déchaînement de toutes les furies atomiques du XXe siècle. Mais j'attends en vain. Le silence seul répond aux ténèbres, comme un reflet glacé.

Soudain je perçois quelque chose : un sifflement diffus, insinuant, mais étouffé par des tonnes de blindage.

Ce doit être le prélude. Le sol va exploser et les fusées vont défoncer le ciel. Mais rien n'arrive, rien ne bouge, rien ne tremble. Rien que le sifflement, plus discret que jamais, contenu, insidieux.

Puis, à 4 h 10 plus rien. Le sifflement a cessé. Le silence.

Rien n'est arrivé, aucune fusée n'a décollé. Il doit y avoir quelque chose de pourri dans le royaume de l'atome. Mais j'attends toujours. On ne sait jamais. Une simple panne peut-être. Ou un mauvais contact. Ou une simple erreur de manœuvre. Si les fusées allaient brusquement rentrer dans les entrailles de la terre au lieu de décoller?

Un quart d'heure se passe et c'est alors que je vois deux hommes sortir de la tour de contrôle. Ils se dirigent vers la route. Je les rejoins. Ils ont cette allure des ouvriers qui ont fait des heures supplémentaires et rentrent chez eux, fatigués, un peu étourdis.

— « Vous avez manqué le départ? » me demande un des deux hommes en me voyant.

— « J'étais venu voir, simplement. Mais j'ai été déçu. Il ne s'est pas passé grand-chose. »

— « Vous croyez? Tout a pourtant très bien marché. »

Je les dévisage, je vois que l'un d'eux sourit. Et je comprends tout à cet instant. Je comprends qu'en effet tout s'est déroulé normalement, selon le plan qui avait été prévu. Partir, il y a différentes façons de partir. Avec ou sans espoir.

— « Mais les fusées sont toujours là, » dis-je en sachant parfaitement ce que l'on va me répondre.

— « Oui, elles sont toujours là. Elles n'ont jamais été conçues pour être lancées dans l'espace. Apparemment, on dirait des fusées, mais en réalité ce sont des chambres à gaz. »

Lâchez tout !

(*Up*)

par CHARLES L. FONTENAY

De nombreux lecteurs nous ont écrit pour nous dire que « La Soie et la Chanson », *de Charles L. Fontenay* (« *Fiction* » *n° 47*) *était un des plus attachants récits de S. F. qu'ils aient lu depuis quelque temps. Voici aujourd'hui une seconde œuvre du même auteur, d'un ton différent. Elle raconte le curieux sauvetage de la première expédition martienne, par des moyens à faire frémir un astronaute...*



PENDANT des heures, le gaz invisible s'échappa en sifflant par le trou qui n'aurait pas dû être là. Aussi longtemps que dura la pression qui le chassait, une infime fraction de l'atmosphère de Mars se trouva être anormalement riche en oxygène.

Enfin, le moment vint où le sifflement s'affaiblit et cessa. Personne n'avait rien remarqué. Le réservoir était vide.

Des mois plus tard, on devait chercher en vain à déterminer comment cette fuite avait pu se produire dans un réservoir sans soudure. L'hypothèse la plus vraisemblable fut qu'elle avait dû être causée par la tempête de sable.

Il fut, en revanche, plus facile d'expliquer pourquoi la fuite n'avait pas éveillé l'attention. Carder et Li étaient partis à pied en exploration. Les ordres prescrivaient qu'un homme au moins devait toujours rester dans un rayon de quatre cents mètres du vaisseau de reconnaissance *Phobos*, et Weiss n'en était effectivement qu'à cent mètres à peine quand la tempête de sable s'était levée. Mais personne ne se déplace sur Mars lorsque ce phénomène se déchaîne, même pas pour faire cent mètres.

Quand le nuage de poussière rouge se fut éloigné en direction de la Grande Syrte, le lieutenant John Weiss, du Service Spatial des Nations-Unies, se dégagea du sable qui l'avait enseveli, non sans acccompagner ses efforts d'une longue suite de jurons variés. En réapparaissant, telle une taupe casquée émergeant de son trou, sa colère ne tarda pas à s'apaiser et il se félicita d'être resté sagement sur place. S'il avait cédé au mouvement qui le poussait à essayer de regagner le navire, il serait parti en direction à peu près opposée.

Il fit l'essai de son poste radio de casque et constata qu'il fonctionnait.

— « C'est fini, les gars. Vous pouvez rappliquer, » dit-il dans le microphone. Les astronautes de première classe Alvand Carder et Li Yim Tang

attendaient à une quinzaine de kilomètres, dans une chaîne de collines basses, hors de la zone affectée par la tempête.

— « O.K. » lui fut-il répondu. Il ne reconnut pas la voix à la radio, mais ce qui suivit ne pouvait venir que de Li : « Préparez-nous un bon repas chaud. Ces rations K se dessèchent de jour en jour. »

Comment le sable pouvait-il pénétrer dans un scaphandre imperméable à l'air, Weiss n'aurait pu l'expliquer. Mais qu'il y pénétrait sans doute possible, ses yeux en feu et la poussière qui crissait sous ses dents en témoignaient assez.

Il se dirigea lentement vers le navire tout en se félicitant de nouveau, cette fois pour avoir eu la bonne idée de délester le *Phobos* de ses ailerons et de l'avoir dressé verticalement après l'atterrissage. S'il l'avait laissé dans la position horizontale, le sable l'aurait recouvert.

Il fallut un certain temps à Weiss pour dégager le sabord d'entrée du sable que le vent y avait accumulé. Ce n'était pas un travail pénible sous cette faible pesanteur et Weiss envisagea de dégager aussi les tuyères. Mais le soleil au diamètre réduit était déjà bas à l'ouest et Carder et Li ne mettraient pas longtemps à faire quinze kilomètres sur Mars. Il gravit donc l'échelle et s'introduisit dans le sas.

Le pont central, circulaire, était assez grand pour que trois hommes y cohabitent, en se serrant un peu. Les couchettes étaient à étages, avec les armoires personnelles par-derrière, contre la paroi concave de la coque. D'un côté des couchettes se trouvait une minuscule baignoire, séparée d'une petite cuisine par les échelles menant aux autres ponts. De l'autre côté étaient les étagères où s'entassaient les microbandes, d'innombrables paquets de données microphotographiées constituant une bibliothèque de référence sur une quantité de sujets.

Weiss fit une grimace en promenant son regard sur les rangées de microfilms. Sur trois rayons entiers, le dos de chaque boîte portait une étiquette soigneusement dactylographiée : CARDER.

C'était là une trait de caractère stupide et irritant de l'ingénieur-géologue. Aucune boîte n'était étiquetée WEISS ou LI. La bibliothèque était propriété commune ; elle faisait partie de l'équipement de l'expédition. Mais Carder avait jugé bon de coller son nom sur chaque boîte de microbande traitant des sujets qui l'intéressaient.

Weiss avait ressenti le poids de la solitude pendant les six jours où Carder et Li avaient été absents. Il allait être heureux de vivre de nouveau en compagnie, mais il savait qu'avant peu la présence de Carder lui mettrait les nerfs à bout. Si seulement ce garçon n'avait pas été d'un égoïsme forcené !

Weiss se remémorait l'âpre dispute qui avait éclaté à bord du *Marsward*, l'astronef porteur du *Phobos*, au début de cette expédition, la première à destination de Mars. Carder s'était étiqueté un scaphandre spatial à son nom, exactement comme il avait fait cette fois pour les microbandes. L'équipage du *Marsward* se composait de dix hommes (y compris les trois membres de l'équipe de reconnaissance destinée à atterrir avec le *Phobos*), et l'un d'eux ayant mis le scaphandre de Carter au cours

d'un exercice d'abandon du navire, une terrible querelle en avait résulté.

Le commandant Walpool lui-même, chef d'expédition, un géant à la forte moustache, n'avait pu lui faire entendre raison.

— « J'ai reçu des doléances au sujet de cette manie que vous avez d'étiqueter les choses à votre nom depuis notre départ, Carder, » avait dit Walpool. « D'où diable tenez-vous cette idée que vous avez un droit exclusif sur tout ce qui se trouve dans ce navire? »

— « Mais, mon commandant, si jamais nous rencontrions un météore? » avait demandé Carder, écarquillant ses yeux bleus. « Je ne veux pas avoir à chercher un scaphandre dans tous les coins et recoins. »

— « Il y a plus de scaphandres qu'il n'en faut, et ils sont interchangeables, » avait répliqué sèchement Walpool. Il avait un grade supérieur à ceux de Li et de Carder, mais leurs spécialités à tous trois étaient si différentes qu'une parfaite collaboration était indispensable pour mener à bien cette exploration extrêmement importante de la surface de la planète.

Weiss choisit un menu composé de biftecks congelés et de légumes déshydratés et mit le repas à cuire sur le réchaud à ondes courtes. Il déplia la table démontable au milieu du pont central et disposa les assiettes. Puis il se mit à faire l'inspection de l'intérieur du vaisseau.

Tout était apparemment normal sur le pont central. Il aurait à visiter ensuite l'étage des machines, mais si quoi que ce fût y était détraqué, le tableau de bord le signalerait. Il monta en sifflotant à la salle des commandes.

Le murmure des voix de Carder et de Li sortait du haut-parleur. Ils conversaient par leur radio individuelle tout en approchant.

— « Je prétends que c'est une planète qui est morte progressivement, à mesure que son eau s'évaporait, » soutenait Li. Le Chinois était le navigateur-botaniste de l'équipe de reconnaissance. « Cette sauge de canal est une plante trop développée pour être un prototype. »

— « Il y a eu une activité volcanique récente dans ces collines, » répondit Carder. Sa voix n'était pas agressive, elle reflétait seulement la ténacité. « C'est de là qu'est venue l'eau nécessaire à tes plantes. Il est plus probable que l'eau et l'oxygène sont présents à l'intérieur de Mars et que l'action volcanique commence seulement à les libérer. »

Weiss regarda par le hublot en direction du sud-est. Il distinguait ses deux compagnons au loin, deux silhouettes noires avançant dans la plaine à longues et souples enjambées, leur casque réfléchissant les rayons du soleil couchant. Il allait avoir juste le temps de vérifier le tableau de bord avant leur arrivée.

Il jeta un regard d'expert sur les rangées de cadrans allumés. Quelque chose d'insolite provoqua dans sa conscience une réaction automatique et immédiate. Ses yeux refirent plus lentement le même trajet en sens inverse.

Un cadran arrêta son regard horrifié et le retint le temps d'un interminable battement de cœur. Puis Weiss poussa un grognement comme s'il avait été frappé au creux de l'estomac et descendit précipitamment à

l'étage des machines. Il était assis, l'air anéanti, sur sa couchette quand Carder et Li débouchèrent joyeusement du sas.

— « Qu'est-ce qui se passe, Johnnie? » demanda Li. « Le moustachu vous a encore passé un savon radiophonique? » L'appellation irrévérencieuse s'appliquait au commandant Walpool.

Li fit glisser de son épaule la courroie de sa caméra et posa celle-ci sur sa couchette, au-dessus de la tête de Weiss. Carder s'approcha du réchaud à ondes courtes et le ferma en fronçant le nez. Les biftecks étaient trop cuits.

— « Sergent Li, » dit Weiss d'une voix cassée, levant des yeux noirs malheureux sur le visage d'Oriental de Li, « tout porte à croire que nous allons être les premiers colons sur Mars. L'oxygène pour les moteurs s'est échappé. »

***

Carder était un de ces hommes crédules qui prennent tout à la lettre. Sinon, la remarque sur la lévitation faite par Weiss aurait été oubliée comme elle le méritait, car il ne s'agissait ni plus ni moins que d'une simple boutade.

Il fallut à Carder la moitié de la nuit pour revoir de fond en comble l'étage des machines avec l'aide de Weiss et de Li. Toute considération de grade mise à part, c'était Carder qui commandait ici, car il était ingénieur tandis que Weiss était pilote-météorologue et Li navigateur.

— « Tout est en ordre, à l'exception de ce réservoir, » dit Carder sur le coup de minuit en redressant sa taille mince et en rejetant de la main ses cheveux blonds tombés dans ses yeux. « Aucune idée de la façon dont c'est arrivé, mon lieutenant? »

C'était la manière de Carder. Il ne se laissait jamais aller à la familiarité avec Weiss, alors que Li, négligeant le protocole, appelait toujours avec jovialitié son supérieur « Johnnie ». Il y avait toutefois dans la question de Carder une nuance accusatrice qui irrita Weiss, mais qui n'était pas assez précise pour qu'il pût se froisser ouvertement.

— « Un caillou pointu dans cette tempête de sable, je suppose, » répondit Weiss. « Je ne sais pas. Le plus tragique est que, sans oxygène, notre hydrazine nous est à peu près aussi utile que son poids de sable. Que peut-on faire, Carder? »

— « Je n'en ai aucune idée, mon lieutenant. Evidemment, nous avons encore notre réserve d'oxygène pour respirer, mais nous pourrions l'utiliser jusqu'au dernier centimètre cube que nous n'enflammerions pas assez d'hydrazine pour nous soulever à un mètre du sol. Il y a de l'oxygène en masse dans ces roches, et même dans l'air, mais nous n'avons aucun moyen de le concentrer dans le réservoir. »

— « Ne peut-on le remplacer par rien, Al? » questionna Li.

— « Si, par l'acide nitrique, » répondit Carder. « Mais on n'en trouve pas non plus à l'état libre. »

— « Eh bien, voilà qui est clair, » dit Weiss sur un ton sardonique. « Si nous devons faire décoller le *Phobos*, il faudra que ce soit par lévitation. »

Les yeux bleus enfantins de Carder s'agrandirent et le bout de son long nez frémit légèrement.

— « Lévitation, mon lieutenant? » répéta-t-il. « Qu'est-ce que c'est? »

— « Soulever un objet par la puissance mentale, » dit Weiss d'un ton sec et il lui tourna le dos.

Ils gagnèrent tous trois la salle des commandes et Weiss établit la liaison radio avec le *Marsward,* qu'on voyait briller comme une étoile se levant à l'ouest. La réaction du commandant Walpool fut acérée et caustique. Quand il eut proprement tancé les trois membres du groupe de reconnaissance, individuellement et collectivement, pour s'être laissé surprendre à distance du *Phobos* par une tempête de sable, il en vint à la situation.

— « Il va falloir vous tirer de là vous-mêmes, si c'est possible, » dit-il. « Nous pourrions nous arranger pour descendre en spirale s'il s'agissait de vous parachuter des vivres ou des médicaments, mais vous savez comme moi que nous n'avons pas de réserve d'oxygène au-delà du minimum nécessaire pour regagner la Terre. »

— « Nos vivres dureront plus que notre oxygène respirable et nous pouvons trouver de l'eau, » répondit Weiss. « Carder dit que nous avons de l'oxygène pour environ dix-huit mois. »

— « Vous serez morts longtemps avant qu'un astronef de secours parti de la Terre puisse vous atteindre, » dit Walpool sans ménagements. « Passez-moi Carder et nous allons voir si mes ingénieurs et lui peuvent trouver un moyen de vous constituer une provision de carburant. »

Les trois hommes savaient que le *Marsward* ne pouvait leur prêter assistance. Construit uniquement pour l'espace et ne possédant que le carburant indispensable pour des voyages aller et retour, il ne pouvait atteindre la Terre, mais le *Marsward* aurait eu le temps de rentrer et de refaire le plein avant qu'un autre navire interplanétaire pût être construit. Le *Marsward* ne pouvait même pas hâter son retour sur la Terre ; il lui fallait attendre 343 jours pour que la Terre et Mars fussent dans leurs positions orbitales convenables.

Weiss, Carder et Li, les premiers Terriens à fouler le sol de Mars, vivraient assez longtemps pour voir le *Marsward* repartir pour la Terre, mais leur réserve d'oxygène ne durerait pas jusqu'à l'arrivée de secours.

— « Je veux bien parier cinq mille dollars contre un sou démonétisé que la prochaine fois ils ne se contenteront pas d'envoyer un seul navire de débarquement, » dit Li au petit déjeuner le lendemain matin. « Naturellement, ça nous fera une belle jambe. »

Par suite de restrictions de crédits décrétées par le Congrès des Nations-Unies, le *Marsward* était parti de la Terre avec un seul appareil de débarquement au lieu des trois qui avaient été recommandés. Il avait fallu choisir : ou bien faire le voyage avec le seul navire capable de se poser sur Mars ou y renoncer tout à fait.

— « Alors, Carder, quelles chances avons-nous de repartir d'ici? » demanda Weiss. Weiss et Li avaient été se coucher la veille en laissant Carder discuter de questions techniques avec les ingénieurs du *Marsward.*

— « Je n'en vois guère, mon lieutenant, » répondit Carder. De grandes poches sombres s'étaient formées sous ses yeux bleus. « Nous ne sommes pas équipés pour liquéfier l'oxygène et le *Marsward* non plus. L'ozone est un gaz de remplacement dangereux et il faut partir de l'oxygène pour en obtenir. L'acide nitrique est le seul oxydant possible. »

— « L'acide nitrique? » répéta Weiss. « Ne disiez-vous pas hier qu'on ne trouvait pas d'acide nitrique sur Mars? »

— « Effectivement, mon lieutenant, » dit Carder. Mais les chimistes du *Marsward* suggèrent que nous improvisions une installation pour en distiller. Nous devrions pouvoir trouver les matières premières dans ces collines ; elles regorgent de dépôts minéraux. »

— « De quoi aurons-nous besoin, Al? » demanda Li.

— « Principalement de salpêtre et de soufre, » répondit Carder. « Mon lieutenant, croyez-vous qu'il y ait une chance de faire décoller le *Phobos* grâce à cette méthode de lévitation dont vous parliez? »

L'incongruité de la question fit que Weiss le regarda bouche bée, mais Li, farceur incorrigible, avait déjà saisi l'occasion au bond.

— « Pourquoi n'essaies-tu pas, Al? » suggéra-t-il, jetant à Weiss un regard en coulisse d'entre ses paupières bridées. « Non seulement tu nous tirerais de notre exil, mais tu deviendrais l'ingénieur le plus célèbre de la Terre. »

— « Mais je ne sais pas comment on fait, » dit Carter avec sérieux. « Quel matériel me faudrait-il? »

— « Voyons, Li, notre situation est trop grave... » commença Weiss, gêné.

— « Ne faites pas le martyr, Johnnie, » coupa Li avec un sourire. « La vie est trop brève. Tu n'as pas besoin de matériel, Al. Il te suffit de savoir comment on s'y prend. »

— « Je n'ai jamais rien vu de mentionné de pareil dans les manuels d'ingénieurs, » dit Carder, l'étonnement se reflétant dans ses yeux bleus. « Est-ce une méthode de propulsion qui fonctionnerait dans l'atmosphère martienne, Li? »

— « Elle devrait être plus efficace sur Mars que sur la Terre à cause de la moindre pesanteur, » répondit gravement Li. « Tu comprends, Al, c'est un art perdu que la science moderne n'a pas été capable de ressusciter. Il suffit de se concentrer sur ce qu'on veut soulever et de vouloir que l'objet en question quitte le sol. Si la volonté est assez forte, il prend son essor. »

— « J'ignore quelle est la puissance de ma volonté, mais je veux bien essayer, » dit Carder d'un ton dubitatif. « Seulement, je ne sais pas comment je dois commencer. »

— « Je vous recommanderais de commencer en prenant quelque chose de léger, comme la tête de votre ami Li, » dit Weiss, sarcastique. « Voyons, Carder, vous allez laisser de côté cette sottise de lévitation et vous atteler à la question de l'acide nitrique. »

Carder le regarda, son nez se plissant nerveusement.

— « Je n'ai pas demandé de précisions pour plaisanter, mon lieutenant, » dit-il. « Avant de fabriquer de l'acide nitrique, il nous faut une source d'énergie qui vous fournisse une chaleur intense. Et il n'y a pas assez d'oxygène dans l'atmosphère martienne pour entretenir la combustion. »

Il se mit lentement debout, enfila son scaphandre et sortit par le sas.

— « Avez-vous déjà vu un phénomène pareil, Li ? » demanda Weiss. « Il débite toute cette chimie et il gobe votre bobard sur la lévitation. »

Li regardait par le hublot à côté du sas. Il se mit à rire.

— « Oui, il la gobe... et comment ! » dit-il en s'étranglant de rire et en pointant le doigt vers l'extérieur. « Regardez donc ! »

Intrigué, Weiss le rejoignit au hublot. Carder était accroupi dans le sable, à un vingtaine de mètres du navire. Il avait le regard rivé sur une bêche posée sur le sol devant lui.

— « Que diable fabrique-t-il? » demanda Weiss. « Est-ce qu'il est atteint de la folie de l'espace? »

— « Pas plus que d'habitude ! » dit Li en riant. « Il essaye de persuader la bêche de se soulever. »

*
* *

Parmi l'équipement du *Phobos* se trouvait une camionnette qui n'avait guère été utilisée jusque-là. Le terrain, dans les collines proches constituant le champ d'exploration le plus riche qu'ils eussent trouvé, était trop accidenté pour une voiture et il fallait trop puiser sur la réserve d'énergie du navire de reconnaissance pour recharger les moteurs électriques de la camionnette si l'on voulait faire une longue randonnée.

Les trois hommes passèrent la matinée à dégager les tuyères ensablées par la tempête. Dans l'après-midi, ils tinrent conseil et il fut convenu que, le lendemain, Weiss et Carder iraient jusqu'aux collines en camionnette, à la recherche des minéraux nécessaires à la fabrication de l'acide nitrique. Carder descendit pour préparer le matériel.

Weiss alla à sa couchette et sortit son pistolet militaire. Li l'observait avec intérêt. L'armement normal, pour les reconnaissances, avait toujours été la carabine.

— « Etre seul avec Carder pendant une ou deux semaines ne m'enchante pas du tout, » dit Weiss d'un ton embarrassé. « Je ne comprends pas comment vous pouvez vous entendre avec lui, Li. Moi je ne peux pas le souffrir. »

— « Il est bizarre, mais c'est un esprit si brillant à la base, » dit Li. « Est-ce pour cela que vous emportez votre pistolet, Johnnie... à cause d'Al? »

— « Je n'ai pas confiance en lui, » dit Weiss d'un air triste. « L'égoïsme a peu de chances de se manifester au cours d'une expédition comme celle-là, alors que chacun doit pousser à la roue, mais vous admettrez que Carder est un égoïste. Avez-vous réfléchi que si nous n'avons à trois de l'oxygène respirable que pour dix-huit mois, un seul homme en aurait pour cinquante-quatre mois? »

— « Je ne pense pas qu'Al ferait une chose pareille, » dit lentement Li. « Je reconnais qu'il est égoïste, mais ce n'est pas un criminel. »

— « Je pense qu'il n'est pas bien équilibré. Je préfère me tenir à carreau. »

La camionnette avait été débarquée en pièces détachées et montée par la suite. Elle était destinée à être abandonnée lors du départ du *Phobos*. Le lendemain matin à l'aube, Weiss et Carder montèrent dedans et partirent en cahotant en direction des collines.

C'était l'automne dans cet hémisphère de Mars et les sauges de canaux, desséchées en cette saison, explosaient sous les pneus du véhicule en émettant un nuage de poussière. Quand ils atteignirent les collines, Carder enfila une suite de ravins, puis gravit une pente rocheuse menant au sommet où, lors de leur dernière sortie, Li et lui-même avaient laissé leur abri, un petit dôme en matière plastique de trois mètres de diamètre.

— « Nous pourrions travailler à partir de ce point d'attache, mon lieutenant. Nous avons autant de chance de trouver ici qu'ailleurs les minéraux que nous cherchons, » dit Carder en désignant les alentours lorsqu'ils eurent mis pied à terre. Les collines et les ravins exposés aux vents composaient un tableau éblouissant de jaunes, de rouges et de violets. Çà et là, une végétation chétive s'était désagrégée au froid de l'automne.

Les deux hommes transportèrent leur équipement dans le dôme et Weiss commença à s'occuper de l'aménagement tandis que Carder descendait aussitôt explorer les ravins à la recherche de gisements minéraux. Weiss portait son casque et la radio les tenait en liaison aussi étroite que s'ils étaient restés ensemble.

— « Le sol peut très bien recéler du salpêtre par ici, » dit Carder au bout d'un moment. « Dites-moi, mon lieutenant, avez-vous des renseignements complets sur la technique de la lévitation? »

— « Carder, l'idée ne vous est-elle donc pas venue que vous pourriez être victime d'une mauvaise plaisanterie? » demanda Weiss avec quelque exaspération.

— « Oui, mon lieutenant, j'ai pensé que Li voulait peut-être simplement se moquer de moi. Les gens aiment me faire marcher, figurez-vous. Mais j'ai réfléchi à la question et je crois avoir établi le principe physique de la lévitation. »

— « Et qu'est-ce que cela peut bien être? » demanda Weiss. « Vous vous élevez dans les airs par une traction sur vos tirants de bottes? »

— « Le principe est magnétique, » répondit tranquillement Carder. « Li affirme que cela se réalise avec l'esprit et la seule façon dont l'esprit puisse intervenir directement serait que le potentiel électrochimique du cerveau soit concentré de manière à modifier le champ gravitomagnétique de la planète. Ce serait une annulation localisée de la pesanteur. »

— « Oui. Eh bien, vous me feriez plaisir en établissant une annulation localisée de la conversation et en vous appliquant à chercher des ingrédients pour fabriquer de l'acide nitrique, » dit Weiss avec humeur.

Carder ne trouva pas de salpêtre ce jour-là, mais il trouva du soufre.

— « Ce doit être un volcan éteint, mon lieutenant, » dit-il. Ses yeux brillaient tandis qu'il montrait à Weiss les veines jaunes dans le ravin. « C'est du soufre pur et il y en a une fameuse quantité. Et il y a des dépôts de calcaire à environ trois kilomètres d'ici, de sorte que nous avons une bonne chance de tomber sur du salpêtre. Vous devriez peut-être commencer à charger le soufre dans la camionnette, mon lieutenant, pendant que je pars chercher du salpêtre. Il va en falloir un stock de chacun pour fabriquer cinquante tonnes d'acide nitrique. »

Après le dîner, Weiss, épuisé, se coucha aussitôt. A un certain moment au cours de la nuit, il fut réveillé par un murmure à l'intérieur du dôme. A la lueur des deux petits satellites de Mars, il vit Carder assis sur sa couchette, lui tournant le dos. Il avait mis son casque et parlait par radio.

Intrigué, Weiss tira sans bruit son casque de sous sa couchette et le coiffa. Puis il mit sa radio en marche. Carder s'entretenait avec Li, resté là-bas dans le *Phobos*.

« ... a pu être très connu dans l'antiquité et fait certainement partie de la culture orientale, » disait Li d'un ton sérieux. « La science classique a délibérément ignoré des phénomènes tels que la lévitation des tables au cours de séances spirites. Lors de la grande peur des soucoupes volantes vers le milieu du siècle, je crois me rappeler qu'on a émis l'idée qu'il pouvait s'agir d'engins fonctionnant selon le principe... »

*
* *

Les travaux manuels n'étaient pas faciles sous la faible pesanteur martienne, mais ils s'exécutaient rapidement. Le lendemain matin, Weiss finit de charger le soufre dans la camionnette, avec laquelle il regagna le *Phobos*. Carder resta dans les collines pour chercher des traces du salpêtre dont ils avaient besoin.

— « Ecoutez, Li, cette blague à propos de lévitation a assez duré, » dit Weiss alors qu'il déjeunait avec le navigateur sur le pont central. « Carder est capable de trouver un moyen de nous tirer d'ici s'il se met au travail avec ardeur. Il n'y parviendra certainement pas s'il a l'esprit accaparé par cette niaiserie. »

— « Je pense que vous avez raison, Johnnie, » admit Li d'un air contrit. « Je vais arranger ça. »

Cependant, il n'arrangea rien. Weiss entendit leur conversation tout en retournant au dôme avec la camionnette.

— « Vous plaisantez peut-être, mais ne m'avez-vous pas dit que la lévitation avait été employée jadis? » demanda Carder.

— « Des histoires courent à ce sujet depuis des centaines d'années, » avoua Li. « Mais leur authenticité n'a pas été établie. Ce ne sont que des contes de fés, Al. »

— « Plus d'un conte de fées a pour base la réalité, » répliqua Carder avec obstination. « Je pense que ma théorie de la lévitation est solide. Je

pense que la chose est possible. Ce qu'il faut, c'est trouver comment procéder. »

Weiss ne dit rien à Carder, mais il secoua durement Li en rentrant au *Phobos* le lendemain avec un autre chargement de soufre.

— « C'est vous qui l'avez lancé sur ce sujet. Maintenant c'est à vous de l'arrêter, » lui dit-il d'un ton impératif.

Li le regarda avec des yeux noirs innocents.

— « Je vais essayer, mais je ne peux pas me contenter de lui dire simplement que je me suis payé sa tête ; il faut que je trouve une tactique, » dit-il. « L'ennui est que ce n'est plus une plaisanterie venant de moi. C'est une théorie formulée par lui. »

— « Flanquez-moi la paix avec vos théories ! » explosa Weiss. « Nous n'avons pas le temps d'entendre des théories. Il nous reste moins d'une année terrestre pour fabriquer cinquante tonnes de carburant et quitter cette rocaille. Carder pourra échafauder toutes les théories qu'il voudra quand nous serons rentrés sur Terre ! »

— « C'est que, voyez-vous, » dit Li, « il est obstiné, et si vous voulez mon avis, Johnnie, il pense autant à la gloire et à l'argent que lui vaudrait la découverte d'une nouvelle méthode de propulsion qu'à un carburant pour nous faire quitter Mars. »

*
* *

Il fallut peiner deux jours pour remorquer jusqu'au *Phobos* le moteur atomique qui avait atterri à trente kilomètres de là, de l'autre côté de la chaînes de collines. Malgré cela, on n'aurait pu reprocher à l'équipage du *Marsward* d'avoir manqué de précision, car il avait dû calculer une spirale descendante et tenir compte du parachutage à travers l'atmosphère.

Le largage du moteur avait été pour le *Marsward* une affaire hasardeuse. Même si Weiss, Li et Carder parvenaient à faire décoller le *Phobos*, ils ne pourraient se charger du moteur. Il s'ensuivait que, pour le voyage de retour vers la Terre, le *Marsward* devrait compter sur des miroirs solaires pour tous ses besoins normaux en énergie. Ce n'était évidemment qu'à titre expérimental qu'on avait emporté le moteur atomique pour cette première expédition, afin d'en étudier les possibilités en vue d'explorations futures de planètes plus lointaines, mais il représentait néanmoins une marge de sécurité non négligeable dans le potentiel énergétique du *Marsward*.

Quand les trois hommes, exténués, eurent enfin mis le moteur en place à côté du *Phobos*, Weiss poussa un soupir de soulagement.

— « Les choses prennent tournure, » dit-il. « Quand pourrons-nous nous mettre au travail. Carder? »

— « Je l'ignore, mon lieutenant, » répondit tranquillement Carder. « Je n'ai pas encore trouvé de dépôt suffisant de salpêtre et il va nous falloir de l'eau... beaucoup d'eau. »

— « De l'eau? Sur Mars? » demanda Weiss. « Qu'est-ce que vous me

chantez là? C'est la première fois que vous mentionnez le besoin d'eau. Pourquoi diable avons-nous besoin de tant d'eau? »

— « Comme source d'hydrogène et d'oxygène, mon lieutenant. Il n'y en a pas dans le soufre ni dans le salpêtre et il nous en faut pour préparer l'acide nitrique destiné à nous servir d'oxygène. Nous devrons employer une grande quantité de vapeur pour obtenir de l'acide sulfurique à partir du soufre, puis il faudra chauffer l'acide sulfurique et le salpêtre — c'est du salpêtre du Chili qu'il nous faut — pour fabriquer l'acide nitrique. »

La consternation se peignit sur le visage de Weiss et de Li.

— « Et de plus, » ajouta Carder, « le procédé sera extrêmement lent, à cause du peu d'oxygène présent dans l'air de Mars. Je crois que votre idée serait meilleure, mon lieutenant, si nous pouvions l'appliquer. »

— « Mon idée? » demanda Weiss.

— « La lévitation, mon lieutenant. Si je pouvais en poser les principes, je crois qu'il me serait possible d'improviser un amplificateur... »

— « Nom de Dieu ! Vous remettez ça avec votre lévitation ! » coupa Weiss pris d'une rage folle. « De grâce, Carder, entrez préparer la camionnette pour un nouveau voyage dans les collines. »

L'air morose, Carder grimpa dans le *Phobos*. Weiss lança à Li un regard furibond. Li eut un geste d'impuissance.

— « Je suis désolé, Johnnie, » dit-il. « Mais il n'est pas commode de lui faire abandonner une idée fixe comme celle-ci. Vous vous rappelez l'histoire de la poussière cosmique, n'est-ce pas? »

Weiss se rappelait fort bien, en effet, le canular de la poussière cosmique. Il n'avait jamais compris comment Carder, avec son expérience de trois voyages dans la Lune, avait pu se laisser berner aussi facilement. Un farceur, à bord du *Marsward*, lui avait dit qu'il existait entre la Terre et Mars une ceinture de météorites composées d'or pur. Il en avait indiqué l'emplacement et déclaré qu'un homme pouvait amasser une fortune en attrapant simplement au passage une quantité suffisante de ces particules d'or.

A la vitesse de croisière de l'astronef, une certaine quantité de poussière cosmique l'accompagnait toujours, attirée dans son faible champ gravitationnel à travers l'espace. Pendant des millions de kilomètres, Carder, vêtu de son scaphandre, s'était tenu accroché à l'extérieur du navire, essayant de recueillir de la poussière cosmique dans un récipient. Il en avait obtenu environ une demi-livre et s'était montré fort désappointé et incrédule quand l'analyse eut prouvé qu'il n'y avait pas dedans la moindre trace d'or.

— « Un véritable jobard, » admit Weiss, « et têtu comme une mule. Mais vous avez sur lui plus d'influence que moi, Li. Il faut que vous trouviez un moyen de l'empêcher de rêvasser à cette histoire de yoga. »

— « Yoga, » répéta pensivement Li. « C'est peut-être une idée. »

S'il ne s'était agi que d'un passe-temps innocent auquel Carder se fût livré après le dîner, Weiss n'y aurait pas attaché d'importance. Mais Carder avait insisté sur le temps qu'il faudrait pour fabriquer cinquante

tonnes d'acide nitrique avec le matériel dont ils disposaient et Weiss en était tombé d'accord. Or il lui arrivait de surprendre Carder en train de se concentrer, essayant de soulever quelque objet sans le toucher, alors que du travail important l'attendait et il était sûr que l'intérêt manifesté par Carder pour ce pouvoir hypothétique l'empêchait de s'occuper de rechercher sérieusement du salpêtre dans les collines.

Cette fois, ce furent Li et Carder qui partirent prospecter les collines. Weiss resta au *Phobos* pour transmettre au *Marsward* toutes les données diverses recueillies sur Mars, afin que celles-ci soient enregistrées sur bandes. Si le sort voulait que les hommes du *Phobos* fussent condamnés à rester exilés sur Mars, ce qu'ils avaient appris au sujet de la planète serait au moins utile, sur Terre, pour la préparation de l'expédition suivante.

Weiss alla se placer au hublot de la salle des commandes pour voir Li et Carder s'éloigner avec la camionnette. Le haut-parleur était branché, de sorte qu'il pouvait suivre leur conversation.

L'aube, sur Mars, naissait toujours subitement. A un moment, semblait-il, la camionnette n'était qu'une tache indistincte dans le jour gris, l'instant d'après, elle se détachait nettement dans la lumière répandue à flots sur la plaine dénudée, son ombre démesurée la précédant dans sa course vers les collines.

— « Ecoute, Al, le monde essaie depuis des siècles de résoudre le problème de la lévitation et tu voudrais y parvenir en moins d'un an? » demanda Li qui était au volant. « Ne crois-tu pas qu'il vaudrait mieux que tu t'appliques à trouver un moyen classique pour nous faire décoller de Mars et que tu laisses ta théorie pour quand nous serons rentrés sur la Terre? »

— « Tu n'as pas l'air de te rendre compte combien nos chances sont minces, Li, » répondit calmement Carder. « Le *Phobos* a été conçu pour utiliser l'oxygène comme oxydant de l'hydrate d'hydrazine. En faisant subir quelques modifications aux moteurs, on peut remplacer l'oxygène par de l'acide nitrique pur. Avec l'équipement que nous possédons, nous serons heureux si nous pouvons fabriquer cinquante tonnes d'acide nitrique à soixante pour cent dans le temps qui nous reste... et je suis à peu près certain que les réacteurs ne fonctionneront pas avec de l'acide nitrique à soixante pour cent seulement. »

Weiss sentit la peur se localiser autour de sa gorge comme si on lui avait appliqué un pansement froid. Il n'avait pas soupçonné jusque-là l'extrême difficulté du problème technique. Carder n'avait pas coutume de parler de son travail d'ingénieur à des profanes, sauf en cas de nécessité.

— « Tu m'as dit toi-même que la science n'avait pas voulu connaître la lévitation, Li, » continua Carder d'un ton accusateur. « Tu m'as dit qu'il y avait des preuves de l'existence de ce phénomène. Je suis ingénieur. Je suis géologue. Je suis un homme de science. Je pense donc que si la lévitation existe comme tu l'as dit, un homme de science peut éclaircir le mystère en y appliquant une méthode scientifique. Ce n'est

pas comme si le premier venu essayait de démêler le problème par ses petits moyens. »

Weiss avait l'impression que Li perdait sa salive à vouloir convaincre Carder. C'était compter sans la subtilité inhérente à Li.

— « Ta théorie est intéressante, Al, » dit Li avec chaleur, « et il se peut qu'elle apporte une contribution importante à la science quand nous serons rentrés sur Terre. Mais tu n'es pas l'homme qu'il faut pour réussir dans cette entreprise. »

— « Comment cela ? » demanda Carder. « Je viens de te dire... »

— « C'est justement la raison. Tu as été imprégné de la science matérialiste de l'Occident. La raison pour laquelle la science n'a pas découvert la lévitation est que la lévitation fait partie d'un domaine où la science n'a pas encore pénétré. C'est le domaine des phénomènes mentaux : la télépathie, la télékinésie, la psychokinésie. C'est cela, la lévitation : la psychokinésie est la chose qui permet à certaines gens de commander le nombre de points au jeu de dés.

» Mieux vaut voir la réalité en face, Al. Ton point de vue est borné. Il est matérialiste. Selon toutes les légendes la concernant, la lévitation n'a réussi dans de vastes proportions que chez les philosophes orientaux. »

— « Tu es un Oriental, » fit remarquer Carder.

— « Par mon héritage physique seulement. J'ai reçu une éducation scientifique occidentale. Les seuls Occidentaux qui aient jamais réussi des exploits relevant de la lévitation ou de la télépathie étaient des illettrés, généralement des personnes au tempérament nerveux et instable, dont l'esprit n'avait pas été formé à un raisonnement pratique et matérialiste. »

— « La logique est la logique, » dit Carder avec insistance. « Si une théorie est solide, elle donne des résultats et le tempérament n'y est pour rien. »

— « Le tempérament y est pour quelque chose si l'amorce qui doit allumer ta force sustentatoire est mentale et émotionnelle, » répliqua Li. « Si tu n'as pas apporté le don avec toi en naissant, ton esprit doit subir un entraînement rigoureux en vue d'une pareille tâche. C'est comme un moteur, Al. Ce moteur atomique possède l'énergie nécessaire pour soulever le *Phobos*, mais nous ne pouvons soulever le navire avec le moteur atomique parce que ce n'est pas la sorte d'énergie qui convient. Ce n'est pas une force de propulsion. Tu ne peux pas davantage soulever le *Phobos* avec un esprit élevé dans la tradition scientifique occidentale — du moins pas directement.

» Mais nous pouvons utiliser la puissance du moteur atomique pour fabriquer la sorte d'énergie qui soulèvera le *Phobos*. Et tu peux utiliser ta manière de penser pour créer la puissance qui soulèvera le *Phobos* ; il te suffit pour cela de te concentrer sur la fabrication de l'acide nitrique. »

C'était un argument persuasif. Carder le pesa longuement.

— « C'est raisonnable, » convint-il. « Mais la puissance directe, ce

serait tellement plus simple. Tu sais quelque chose sur cette lévitation, Li. Comment les Orientaux forment-ils leur esprit? »

— « C'est très long et très difficile, Al,» dit Li. Weiss put presque entendre par la radio le soupir de soulagement qu'il poussa. « Personne ne sait vraiment, à moins de compter parmi les initiés. Il faut apprendre à commander à son esprit et à ses émotions et tout l'apprentissage se termine par une période d'isolement complet, de jeûne et d'abstinence, pendant laquelle on ne doit entretenir que des pensées pures. De tout temps ce fut une pratique religieuse en Orient. »

— « Nous ne pourrions pas être beaucoup plus isolés que nous le sommes, » dit Carder avec réflexion. Weiss se sentit d'accord avec lui en regardant le morne horizon martien. La camionnette était maintenant hors de vue et rien ne venait rompre la monotonie du plateau brun à l'exception de la ligne ondulée de collines basses au nord-ouest.

— « A trois, ce n'est pas l'isolement complet, » rétorqua Li. « Ces vénérables prophètes et mystiques s'en allaient dans le désert ou dans les montagnes en n'emportant qu'un bâton noueux. De plus, tu es trop égoïste pour te livrer à des pensées pures, Al. Je ne voudrais pas te vexer, mais si tu veux bien y réfléchir, tu verras que c'est la vérité. »

— « Je vais te faire une promesse, » dit Carder après un long silence. « Je ne ferai plus d'essais de lévitation jusqu'à ce que nous ayons trouvé du salpêtre et de l'eau et que nous ayons commencé à fabriquer de l'acide nitrique. Mais je n'y renonce pas. »

Weiss fut tenté d'intervenir dans la conversation et de demander à Carder pourquoi, s'il tenait à l'énergie directe, il n'essayait pas de réaliser un système de propulsion atomique, ce que les savants cherchaient depuis longtemps avec ardeur. Mais il se retint. Il craignait que Carder n'allât disperser ses efforts.

Le *Marsward* était sous l'horizon et ne pouvait être atteint par radio avant un certain temps. Weiss revêtit son scaphandre et sortit. Il n'y avait pas de menace d'orage dans le ciel d'un bleu acier, mais Weiss décida de ne pas s'éloigner de plus d'une vingtaine de mètres du *Phobos*. Il ne voulait pas être pris dans une tornade une seconde fois.

Le lourd et presque informe moteur atomique avait été placé tout contre les tuyères du navire et le soufre était entassé à proximité. Un peu partout, on voyait des récipients et des cornues de diverses formes dont Carder avait commencé la confection.

L'isolement ! L'isolement eût été complet sans les voix de Carder et de Li qui murmuraient encore dans les écouteurs de son casque de scaphandre. Weiss coupa la réception.

Weiss jeta un regard sur le *Phobos*, dont le corps cylindrique aux reflets sombres s'élevait très haut au-dessus de lui. C'était une splendide mécanique, mais sans oxygène, ou sans acide nitrique, elle était morte. Autant avoir possédé une tour en pierre.

Seuls des hommes pouvaient lui réinsuffler la vie. Il se rectifia : seuls des *esprits* humains ; car l'oxygène et l'acide nitrique nécessaires à la vie de cette mécanique n'étaient pas en vrac alentour pour que

l'homme n'ait qu'à s'en saisir. La vie originale du navire, la puissance qui les avait amenés sans dommages à la surface de Mars avaient été le produit de cerveaux humains. Toutes les possibilités explosives de tout l'hydrogène et de tout l'oxygène de la Terre n'auraient pu transporter Weiss, Li et Carder sur Mars sans le catalyseur qu'était l'esprit humain.

Dans ces conditions, que penser de la lévitation? Certains savants accordaient une sérieuse attention à la psychokinésie et à d'autres capacités extra-sensorielles ; et la lévitation n'était pas autre chose. Si l'esprit pouvait soulever le *Phobos* d'une façon, ne pourrait-il le soulever d'une autre?

Son esprit suivait un enchaînement logique de pensées. La Science faisait des recherches sur la psychokinésie : *donc* il devait exister une preuve de son existence. Il y avait une preuve de son existence : *donc* cette preuve, ce devaient être les exemples qu'on en avait rapportés avant que la science s'y intéresse. Certains avaient réussi dans cet art : *donc* il fallait qu'ils aient eu un pouvoir que ne possédait pas le commun des mortels. Pourquoi?

L'idée que si la lévitation existait elle eût comporté un côté surnaturel n'effleurait même pas Weiss. Et il ne croyait pas davantage qu'il existât des individus spécialement doués dont le cerveau différait physiquement du reste des humains de telle manière qu'ils fussent capables de réaliser des prouesses relevant de la psychokinésie. Le secret devait être, ainsi que Li l'avait suggéré, dans le comportement mental et émotionnel.

Les saints au début de l'ère chrétienne, les sages hindous, n'étaient-ils pas des hommes à posséder de tels pouvoirs? Que prêchaient-ils? L'abnégation, l'amour du prochain, l'humilité, la sincérité ; mais c'étaient là des qualités qui n'avaient rien à voir avec la pensée scientifique telle que Weiss la connaissait.

Il s'aperçut que depuis plusieurs minutes il était resté immobile à contempler la masse gigantesque du *Phobos* en désirant la soulever au-dessus de l'étendue de sable. Il fronçait les sourcils en se concentrant.

Il eut envie de s'injurier, mais il se retint. Il mit en marche sa radio de casque et les voix de Li et de Carder qui discutaient sur le point de savoir si Mars était une planète jeune ou moribonde emplirent ses oreilles.

Weiss gravit l'échelle pour rentrer dans le *Phobos*. Il se sentait tout à fait ridicule.

*
* *

Il est possible que le retour de Carder à une conception pratique du problème n'y ait été pour rien, mais les choses se précipitèrent à partir de ce moment-là. Carder découvrit du salpêtre et une quantité d'eau surprenante pour Mars, dans une grotte calcaire, le même jour. Quand Li et lui furent rentrés avec un chargement complet de salpêtre, ce fut au tour de Weiss de se joindre à Li pour faire un va-et-vient régulier entre le *Phobos* et les collines afin d'accumuler des stocks de soufre, de salpêtre

et finalement d'eau. Carder resta au *Phobos* pour confectionner le matériel nécessaire avec les structures d'ailerons larguées avant l'atterrrissage.

Quand Carder eut terminé son laboratoire en plein air, sur le côté du *Phobos,* Weiss et Li lui avaient constitué une réserve imposante de matières premières. On était au milieu de l'automne, mais ils n'avaient ni le temps ni les matériaux pour édifier un abri autour du laboratoire afin de le protéger contre le froid de plus en plus vif et les dangers des tempêtes de sable.

Le matériel comprenait un brûleur pour convertir le soufre brut en anhydride sulfureux. Puis le gaz du brûleur était amené dans les chambres où, à une température de 220 degrés, l'anhydride sulfureux était transformé en anhydride sulfurique et, finalement, par absorption dans l'eau, en acide sulfurique. Weiss et Li s'émerveillaient de l'exploit de Carder, mais celui-ci les avertit qu'avec un matériel improvisé et faute de catalyseur, ils ne pouvaient compter sur une production rapide et un fort rendement.

Près de cette installation se trouvaient les alambics dans lesquels le salpêtre serait distillé avec l'acide sulfurique et d'où l'acide nitrique qui en résulterait serait amené dans le réservoir à oxygène du *Phobos,* réparé entre temps.

Carder leur donna des instructions précises sur la façon d'opérer.

— « Si vous avez des ennuis quelconques, les ingénieurs du *Marsward* pourront vous dépanner, » conclut-il.

— « Minute, » dit Weiss. « C'est *vous* qui allez vous charger de cette opération. Li et moi ferons la navette avec la camionnette pour vous apporter les matières premières. Nous ne sommes pas chimistes. »

— « Vous devriez néanmoins savoir comment fonctionne l'installation, » insista Carder. « C'est un procédé simple et il pourrait m'arriver quelque chose. »

C'était une précaution raisonnable et Weiss avait oublié cette conversation lorsque, rentrant en compagnie de Li quelques semaines plus tard avec un réservoir plein d'eau sur la camionnette, il ne trouva Carder nulle part aux abords du laboratoire.

— « Commencez à décharger l'eau dans les réservoirs, Li, » dit Weiss. « Moi je vais voir où est Carder. »

Il monta dans le *Phobos*. Carder, pensa-t-il, devait être occupé à l'intérieur du navire et il avait omis de brancher les haut-parleurs. S'il avait su que la camionnette arrivait, il se serait sûrement tenu dehors pour surveiller le déchargement.

Weiss enleva son casque et cria :

— « Carder ! »

Sa voix résonna dans l'espace exigu du navire, mais il n'y eut pas de réponse. Il appela de nouveau, sans plus de succès.

Weiss poussa un juron et descendit à la salle des machines après avoir traversé l'étage aux réserves. Les moteurs, les cadrans, les leviers, tout était immobile, silencieux, abandonné. Carder n'était pas là.

Weiss remonta toute la hauteur du navire jusqu'à la salle des commandes. Là non plus, il n'y avait personne. Carder n'était pas à bord du *Phobos*.

Intrigué et déjà vaguement irrité, Weiss recoiffa son casque et sortit. Li était debout près de la camionnette, surveillant l'eau qui se déversait dans les réservoirs.

— « Est-ce que Carder est par ici ? » demanda Weiss avant même d'être sorti du sas.

— « Non. Il n'est donc pas à bord ? »

— « Bon Dieu, non ! Où ce maboul a-t-il bien pu aller ? »

Weiss regarda de tous côtés dans le sable, cherchant des traces de pas. C'était inutile. Il y avait trop de traces et le vent d'automne balayait la surface du sable.

Li finit son travail et les deux hommes remontèrent ensemble dans le *Phobos*. Il y avait une feuille de papier pliée sur la table en acier du pont central. Weiss ne l'avait pas remarquée lors de sa première visite du navire.

Il la ramassa, la lut et la tendit à Li sans dire un mot.

« *Mon ami Li,* » disait la note, de l'écriture irrégulière de Carder. « *Je suis parti dans le désert. Je n'ai pas trouvé de bâton noueux, alors j'ai pris une des pelles.* »

***

Au bout de deux semaines, Weiss et Li considérèrent Carder comme mort.

Carder avait laissé l'équipement radio de son casque, si bien qu'il n'y avait aucune possibilité de communiquer avec lui. Il avait disparu pour de bon, emportant quelques vivres et une petite provision d'eau.

Ses deux compagnons passèrent plusieurs jours à chercher dans la chaîne de collines, seule région qu'il aurait pu gagner à pied pour y trouver une cachette. Compte tenu du peu d'eau que Carder avait emporté, ils consacrèrent une journée entière à explorer la grotte calcaire d'où ils avaient tiré du salpêtre et de l'eau.

Enfin, ils durent abandonner leurs recherches, car la fabrication de l'acide nitrique ne souffrait pas de délai.

— « Que croyez-vous qui a pu passer par la tête de ce cinglé ? » demanda Weiss. « S'il avait pris toute la réserve d'oxygène, je me dirais qu'il avait l'intention de camper jusqu'à ce que le *Marsward* ait le temps de revenir de la Terre avec un autre navire de reconnaissance. Mais ce n'est pas le cas. »

— « Je regrette d'avoir à le dire, » dit Li, « mais je crains bien que le plan, quel qu'il soit, qui a germé dans le cerveau d'Al ne vise qu'au bien-être d'Al et de personne d'autre. »

— « Vous ne croyez pas qu'il s'est éclipsé pour travailler à sa théorie de la lévitation en toute tranquillité ? »

— « Je n'en sais rien. Al est terriblement crédule, mais je ne l'ai jamais cru stupide à ce point. Toutefois, s'il prend vraiment sa théorie au sérieux,

Johnnie, je ne lui pardonnerai jamais d'avoir sacrifié nos chances de rentrer sur la Terre simplement dans l'espoir extravagant de devenir riche et célèbre. »

— « Bon Dieu ! Li, si nous ne partons pas, lui non plus. A quoi bon la richesse et la gloire pour un homme sans oxygène ? Je me méfie de Carder. Nous allons brancher un système d'alerte dans le sas pour le cas où il déciderait de rentrer furtivement et de nous assommer pour s'approprier toute la réserve d'oxygène. »

— « Al n'est pas un criminel. Je l'imagine mieux restant dehors, travaillant à sa théorie, puis revenant tout penaud juste à temps pour prendre le départ avec nous, » prédit Li.

— « Après nous avoir laissé faire tout le travail ! Je veux être pendu si je ne le flanque pas hors du navire si jamais il fait ça ! »

Après deux semaines d'attente, ils convinrent que Carder devait être mort. Ils estimaient que même un hurluberlu de sa trempe aurait eu assez de bon sens pour revenir au bout de deux semaines passées seul dans le désert martien.

L'inconvénient le plus grave de la désertion de Carder était que tout le travail de la fabrication de l'acide nitrique leur incombait désormais. L'un d'eux devait continuer de faire la navette avec la camionnette entre les collines et le navire et charger seul l'eau et le minerai, pendant que l'autre s'occupait de la fabrication. En outre, il y avait les travaux courants à exécuter à bord du *Phobos* et les rapports à transmettre fréquemment au *Marsward*. Ces conversations par radio étaient maintenant plus longues, puisqu'il fallait que les ingénieurs du *Marsward* surveillent les opérations de fabrication à distance.

La production d'acide nitrique continuait lentement, très lentement. Mais elle n'était pas ralentie par un manque de matières premières. Au moment de la disparition de Carder les stocks étaient assez abondants pour qu'un seul homme, faisant d'incessants voyages avec la camionnette, parvienne à les maintenir à un niveau suffisant.

Un jour, ils entendirent la voix de Carder. Ni l'un ni l'autre ne fut capable d'expliquer cette prise de contact. Cela se passa lorsque le trou d'eau de la grotte calcaire finit par être à sec.

— « Voilà une sérieuse tuile, » dit Weiss, signalant l'incident au *Marsward* par radio. « L'un de nous va être obligé d'aller fouiller les collines pour découvrir une autre source d'eau, et Dieu sait le temps que cela prendra. »

— « Mauvaise nouvelle, en effet, Weiss, » dit le commandant Walpool. « Vous savez que le *Marsward* ne peut pas vous attendre. Nous devons partir pour la Terre à l'heure fixée. Il ne reste plus grand temps et... »

Sa voix s'évanouit et, comme Weiss maniait frénétiquement le bouton de volume du poste, une nouvelle voix, forte celle-là, résonna dans le haut-parleur.

— « Mon lieutenant, ici le sergent Carder, » dit la voix. « Vous

trouverez une autre source d'eau dans une grotte à huit cents mètres au nord-est de celle que vous avez épuisée. »

— « Carder ! » s'exclama Weiss, empoignant le microphone. « Nom de Dieu ! Carder, où êtes-vous ? Carder ? Carder ! »

Aucune réponse ne parvint. Il y eut un long moment de silence, puis la voix de Walpool revint comme s'il n'y avait pas eu d'interruption.

— « Comment comprenez-vous cela ? » demanda Weiss à Li quand il eut relaté l'incident à son collègue chinois un peu plus tard. « C'était la voix de Carder, j'en suis sûr. »

— « Je ne comprends pas. Il est certain qu'Al n'a pas emporté d'équipement radio. Il se peut qu'il ait construit un émetteur, là où il est. »

— « Avec quoi ? Et comment pourrait-on le recevoir dans ce haut-parleur sans qu'il soit entendu du *Marsward* ? La longueur d'ondes est la même. »

— « Un faisceau directionnel, peut-être, à moins encore que sa puissance ne soit trop faible pour qu'il soit reçu par le *Marsward*. En tout cas, c'est la preuve qu'Al est toujours en vie. »

Cette preuve fut d'ailleurs corroborée, car ils trouvèrent de l'eau à l'endroit indiqué par Carder.

Bien qu'il n'y eût pas d'interruption dans leur travail, la lenteur avec laquelle il se poursuivait les terrifiait quand ils songeaient à la date de départ du *Marsward*. Celle-ci approchait à grands pas tandis que l'automne martien faisait place à un hiver glacial.

— « Je me sens comme le Vieux Marin, » (1) dit un jour Li d'un ton morose. « Ce sable rouge tout autour de nous est plein d'oxygène et nous ne pouvons pas l'en extraire. »

Ils n'avaient pas de possibilité de connaître le poids total de l'acide nitrique qu'ils avaient produit ni d'en déterminer le degré de pureté. Leur seul instrument de mesure était l'indicateur de niveau du réservoir à oxygène de combustion.

L'aiguille de l'indicateur franchit lentement la marque médiane et continua de monter avec une torpeur affolante vers la marque supérieure. Ils retardèrent leur tentative de départ jusqu'à ce qu'ils eussent une marge raisonnable les mettant à l'abri de toute erreur et s'acharnèrent à remplir le réservoir.

Ils n'y parvinrent pas tout à fait. Trente heures avant le départ du *Marsward* pour la Terre, l'aiguille stationnait aux sept huitièmes de la graduation.

— « C'est maintenant ou jamais, Li, » dit Weiss. « Il se peut que nous n'ayons pas assez de carburant pour nous lancer dans notre orbite d'approche. Dans ce cas, nous retomberons et nous nous écraserons sur Mars. Mais dans les trente heures qui nous restent, la quantité de car-

(1) Allusion au début du poème de Coleridge *The Rime of the Ancient Mariner*, alors que le bateau est pris par les glaces du pôle Sud.

burant que nous pouvons encore fabriquer ne fera pas la moindre différence. Qu'en dites-vous ? »

— « Je dis : partons, » répondit Li avec un sourire. « Mon assurance est payée. »

— « Parfait. Coupons les connexions avec les chambres à acide et allons-y. »

Ils se sanglèrent sur leurs couches dans la salle des commandes et captèrent sur leurs bandes enregistreuses une spirale de lancement transmise par l'astronavigateur du *Marsward*. Le chronomètre de lancement égrena les secondes jusqu'au point zéro, le feu rouge s'alluma au panneau de commande et Weiss poussa le bouton qui mettait la bande en marche.

Dans un silence terrible, la bande passa en cliquetant à travers le pilote automatique. Aucun rugissement étouffé des réacteurs ne se fit entendre, aucun surcroît insupportable de pesanteur ne les colla à leurs couches capitonnées.

— « C'est la fin de tout. Les réacteurs ne veulent pas démarrer, » dit Weiss d'un ton résigné quand la bande eut accompli son trajet. Il appela le *Marsward*.

— « On dirait que notre acide nitrique n'est pas suffisamment pur, » dit Weiss au commandant Walpool. « Je crains qu'il ne faille vous dire adieu. »

On entendit le bruit confus d'un conciliabule à l'autre bout, puis l'un des ingénieurs du *Marsward* vint au micro.

— « La cause de l'ennui n'est peut-être pas le manque de concentration de l'acide, » dit l'ingénieur. « Il est possible que ce soit le réglage de vos buses, du fait que vous utilisez de l'acide nitrique au lieu d'oxygène. Il peut y avoir une atomisation défectueuse ou une réassociation incomplète des molécules dissociées. »

— « Tout ça, c'est du latin pour moi et je n'ai jamais été plus loin que celui de la Guerre des Gaules, » dit Weiss. « Que pouvons-nous faire ? »

— « Si l'un de nous pouvait descendre jusqu'à vous, nous pourrions localiser le défaut, sans être pour cela capables de le faire disparaître. Ou si Carder était là-bas, il pourrait arranger ça. Dans les conditions où vous êtes, la seule chose que vous puissiez faire est d'aller à la chambre des machines et nous allons essayer de faire une vérification à distance par l'intercommunicateur. »

Il était trop tard maintenant pour capter le *Marsward* sur cette liaison, mais le navire devait repasser dans la position favorable trois fois encore dans sa course orbitale autour de Mars avant de partir pour la Terre. La plupart du temps il serait en dessous de l'horizon et la radiocommunication serait impossible.

Weiss brancha le récepteur radio sur le système d'intercommunication, puis il descendit avec Li à la chambre des machines. Il regarda d'un air sombre le labyrinthe d'engins familiers à un ingénieur, sans doute, mais qu'il ne connaissait, lui, que fort vaguement.

Li regardait par le hublot.

— « On dirait que nous allons avoir un spécialiste pour nous aider, Johnnie, » dit-il calmement. « Voici Al. »

*
* *

Ce ne pouvait être que Carder, car il n'y avait personne d'autre sur Mars. On le voyait comme une tache noire arrivant de la direction des collines.

Weiss remonta en hâte à la salle des commandes pour lancer un message au *Marsward,* puis il sortit avec Li pour accueillir Carder.

— « Ne nous approchons pas trop près, » dit Weiss à Li. « Rappelez-vous ce que je vous ai dit : il est possible qu'il revienne pour essayer de se débarrasser de nous afin d'avoir toute la réserve d'oxygène pour lui. »

Ils rencontrèrent Carder à quatre cents mètres du navire et lui serrèrent la main avec circonspection. Ils ne purent échanger de conversation suivie avant d'arriver au *Phobos,* le casque de Carder étant dépourvu de sa radio.

— « Où diable étiez-vous, Carder ? » demanda Weiss quand Carder eut enlevé son casque sur le pont central. Carder gardait son scaphandre.

— « Dans les collines, » dit Carder. Il y avait quelque chose de changé dans sa voix, une particularité qu'ils ne se rappelaient pas avoir jamais constatée. Une lueur éveillée brillait maintenant dans ses yeux bleus.

— « Pourquoi n'as-tu pas emporté ta radio, Al? » demanda Li. « Nous t'avons cru mort, jusqu'à ce qu'on entende ta voix dans la radio du navire. Et comment as-tu fait ? Tu as construit un émetteur ? »

— « Ce n'est pas le moment de poser des questions, » dit Carder avec fermeté. « Il faut alléger le navire pour le faire décoller. »

— « Alléger, mon œil ! » grogna Weiss. « Ces foutus réacteurs ne veulent pas démarrer, Carder. Vous croyez pouvoir les régler ? »

— « Il faut alléger le navire, » répéta Carder. Sa voix était aussi calme que son regard. « Ça ne fera peut-être pas de différence, mais il faut essayer. Vous et Li, jetez par-dessus bord tout ce qui peut être jeté. Ne gardez que l'équipement radio et de navigation. Je vais m'occuper de la salle des machines. »

Carder descendit. En grommelant, Weiss entreprit, avec Li, d'exécuter ses instructions. Carder était l'ingénieur. Il était seul à pouvoir les tirer de là. S'il disait qu'il fallait alléger le navire ils étaient bien obligés de lui obéir.

Il y avait des chaises et des tables à déboulonner, du matériel lourd à traîner au sas et à jeter dehors sur les sables rouges fouettés par le vent. Tant que dura cette opération, ils se nourrirent de casse-croûte et dormirent peu.

Pendant ce temps, Carder restait en bas, dans la salle des machines, à faire probablement les réglages nécessaires. Il ne leur dit rien et leurs efforts occasionnels pour lui parler n'amenaient comme réponse que cet ordre laconique : « Continuez votre besogne. »

Le *Marsward* passa de nouveau par le point de son orbite qui devait commander le décollage du *Phobos* si celui-ci voulait l'intercepter. Une seconde fois il repassait par ce point critique, alors qu'ils travaillaient encore à bord du *Phobos*. Enfin, il approcha du point zero pour la troisieme fois... la dernière.

— « Carder, vous avez dit de garder l'équipement radio et de navigation, » dit Weiss par l'appareil d'intercommunication. « Vous n'avez pas voulu dire de jeter le pilote automatique avec le reste, n'est-ce pas ? »

— « Si, » répondit Carder. « Le tableau de commandes manuel aussi, si vous pouvez le démonter. »

— « Vous avez l'intention d'essayer de commander ces réacteurs manuellement d'en bas ? »

Aucune réponse ne parvint.

Quand Weiss et Li eurent terminé, Weiss descendit à la salle des machines. Mais le panneau qui la séparait de l'étage aux réserves était fermé à clé. Il le martela rageusement sans résultat, puis monta à la salle de commandes.

— « Carder, qu'est-ce qui vous prend de nous empêcher de pénétrer dans la salle des machines ? » demanda-t-il par l'intercommunicateur.

— « Vous n'avez rien à faire là en bas, » répondit Carder. « Sanglez-vous, tous les deux. Nous sommes prêts à décoller. »

— « C'est trop tôt, » objecta Weiss. « Il reste quarante-cinq minutes avant le temps zéro. »

— « Est-ce que vous allez faire ce que je dis ? » demanda Carder avec une note d'exaspération dans sa voix. « Je sais ce que je fais. »

Li arriva dans la salle des commandes et tous deux s'amarrèrent sur leur couche capitonnée en prévision de l'accélération.

— « J'imagine qu'il veut essayer les moteurs, Johnnie, » suggéra Li.

— « Êtes-vous prêts pour le décollage? » demanda Carder par l'intercommunicateur.

Weiss prit le microphone.

— « Prêts, » dit-il.

— « Alors, allons-y ! »

Weiss s'arc-bouta. Rien ne se produisit. Des secondes passèrent, puis des minutes. Rien ne bougeait.

— « Pas de chance, Li, » grogna Weiss en commençant à se désangler. « J'avais espéré que Carder pourrait nous faire décoller, mais les réacteurs ne veulent pas se mettre en marche. Nous voilà bloqués ici. »

— « Attendez, Johnnie ! » s'exclama Li, lui prenant le bras. « Regardez l'altimètre ! »

Weiss se pencha en avant pour regarder le cadran. On n'entendait pas le rugissement des réacteurs ; on n'avait senti aucun effet d'accélération ; et pourtant l'altimètre indiquait que le *Phobos* était à cent mètres au-dessus du sol !

Soudain, le navire bondit en l'air avec une impulsion irrésistible qui enfouit Weiss dans le rembourrage de sa couche. Aussi brusquement l'accélération s'arrêta et le *Phobos* se mit à tanguer follement. Sa ceinture de

sécurité débouclée, Weiss dut s'agripper à sa couche pour ne pas être projeté contre les parois.

L'appareil recommença à monter, mais lentement.

Et pendant tout ce temps, c'était le silence ; les moteurs ne faisaient aucun bruit.

L'accélération n'était pas assez brutale pour qu'ils fussent en danger. Avec précaution, ils se mirent debout. Ils avaient du mal à se tenir et vinrent en contact plusieurs fois tandis que le navire oscillait.

Weiss prit place au fauteuil de commande et manœuvra des leviers du tableau de bord manuel. Le *Phobos* ne réagit pas. Il s'élevait lentement, comme un ascenseur, complètement indépendant des commandes. Il était manifeste que Carder les avait déconnectées au niveau de la salle des machines.

— « Lieutenant, il faut que vous me disiez comment le faire virer, » dit la voix de Carder dans le haut-parleur. « Les commandes n'ont plus d'action sur sa direction. »

— « Croyez-vous que ce cinglé ait découvert l'antipesanteur ? » demanda Weiss à Li.

Il regarda ses instruments et parla dans le microphone.

— « Couchez-le légèrement, Carder, » dit-il. « Il faut que nous amorcions une courbe, puis que nous partions en spirale pour intercepter l'orbite du *Marsward.* »

— « Je peux lui faire prendre n'importe quelle vitesse et quelle direction que vous voudrez. Vous n'avez qu'à me l'indiquer, » dit Carder.

Le navire commença à se coucher sur le flanc et le fauteuil de Weiss se plaça dans la position convenant à la nouvelle inclinaison. Mais Li se tenait au hublot, cramponné aux barres d'appui.

— « Johnnie, Carder est en bas ! » s'écria-t-il.

Weiss quitta son fauteuil et se glissa jusqu'au hublot. Là en bas, une petite silhouette se détachait en noir sur le sable rouge, les bras écartés.

Et à un vingtaine de mètres plus loin se trouvait toute la partie du *Phobos* contenant les machines, les tuyères, les réservoirs à carburant et tout le tremblement ! Carder les avait détachés.

Weiss revint au tableau de bord.

— « Bon Dieu, Carder ! » cria-t-il au microphone. « Pourquoi n'êtes-vous pas à bord ? »

— « Je n'étais pas sûr qu'il décollerait avec moi à bord, » répondit Carder.

— « Ne soyez pas ridicule. J'ignore quelle sorte de mécanisme de propulsion vous avez attelé à ce bahut, mais votre poids n'aurait rien changé. »

— « Ce n'est pas cela, mon lieutenant. Voyez-vous, quand j'ai découvert le secret de cette lévitation et tous les pouvoirs qui vont avec, là-bas dans les collines, je me suis aperçu que certaines conditions s'y attachaient. L'une d'elles est que, quoi qu'on fasse, il faut le faire pour quelqu'un d'autre, et non pour soi-même. »

Il y eut un silence. Le *Phobos* prit une inclinaison plus marquée tout

en accélérant pour aller à la rencontre du *Marsward*. Maintenant, Weiss apercevait la silhouette de plus en plus menue de Carder par le hublot de tribord sans avoir à bouger de son fauteuil de commande.

— « Et puis, j'ai trouvé autre chose, » ajouta enfin Carder. « J'ai trouvé quelque chose de plus important que de reprendre la route de la Terre, plus important même que la vie. »

— « Qu'était-ce, Al? » demanda Li.

— « Je ne sais pas. Appelle cela la paix du cœur, » dit Carder. « Et maintenant, surveillez plutôt vos instruments si vous voulez rejoindre l'orbite du *Marsward*. »

Sans un mot, Li s'installa dans le fauteuil du copilote et dirigea son attention sur le tableau de bord. Weiss se renversa en arrière dans son siège. Le cœur lui faisait mal ; il sentait que leur départ de Mars l'éloignait de quelque chose qu'il avait failli tenir entre ses mains, mais qui ne passerait jamais plus à sa portée.

(*Traduit par Roger Durand.*)

Les derniers jours

par JULIA VERLANGER

Depuis la publication de sa première nouvelle, « Les bulles », *dans le numéro 35 de* « *Fiction* », *Julia Verlanger est devenue un des auteurs spécialisés de science-fiction littéraire en France. Dans le nouveau récit que vous allez lire, elle reprend un thème d'anticipation classique (que vous avez déjà vu traité notamment par Ward Moore) et en tire la matière d'une évocation réaliste et cruelle. Le meilleur éloge que nous puissions lui faire sera de dire qu'elle ne sort pas à son désavantage de la comparaison avec l'auteur américain, malgré les dimensions plus vastes données par celui-ci à son tableau* (1).



D'ACCORD, c'est pas marrant de vivre comme ça. Mais tout de même, Man devrait essayer de faire un effort. Elle est là, dans la caverne, elle bouge pas de toute la journée. Et elle se lave même plus. Elle est d'un sale ! Ses cheveux lui pendent dans la figure, tout graisseux.

J'ai bien essayé deux ou trois fois de la traîner jusqu'à la rivière, mais j'ai pas pu y arriver. Dès que je lui parle brusque, ou que je la bouscule un peu, ses yeux deviennent tout vitreux de terreur. On dirait qu'elle me reconnaît plus. Y a rien d'autre à faire que de la laisser tranquille. Elle reste toute la journée assise dans son coin, à regarder dans le vide. Quand je lui apporte à manger, elle mange, c'est tout.

Quand on pense comme elle était, Man, dans le temps ! Si jolie ! Les copains disaient que j'avais la plus jolie maman de tout le quartier. J'étais drôlement fier de les amener chez nous. On avait une maison rudement bath. Et Man, elle était pas toujours à grogner. Quand on cassait quelque chose, ou qu'on faisait du bruit, elle en faisait pas un drame. Ça oui, je peux dire qu'elle était chouette, Man.

Je me rappelle, quand Pa rentrait, le soir. On rigolait tous les trois. On regardait la télé, ou bien on allait au cinoche. On était rudement heureux ! C'était le bon temps ! Et Man, elle faisait de ces gâteaux ! Mmmmmmm ! On s'en léchait les doigts.

Ben merde ! Des gâteaux, ça fait rudement longtemps que je sais plus ce que c'est !

C' que Man est devenue ! On peut pas se figurer. Elle est comme ça depuis que ces types sont venus. Je crois que je comprends un peu, tout de même. Elle a dû recevoir un drôle de choc. Moi, j'ai rien pu voir,

(1) Voir *L'aube des nouveaux jours* et *Les nouveaux jours*, par Ward Moore (nos 23 et 24 de « Fiction »).

parce qu'y m'ont assommé presque tout de suite, mais Man... J'ai jamais pu lui en parler. Du reste, je pourrais pas. Elle parle plus beaucoup, Man, et elle a pas l'air de trop bien comprendre ce que je lui dis.

Je me suis plutôt bien adapté, moi, faut dire. Les copains feraient une sacrée bouille, s'y pouvaient me voir. J'attrape les poissons avec mes doigts, dans la rivière.

J'ai drôlement pris le coup de main. Les truites, c'est vachement rapide ! Faut faire vinaigre pour les choper par les ouïes avant qu'elles se débinent. Elles sont là, tapies dans les creux de rochers, à peine si elles bougent un peu la queue, et l'instant d'après, y a plus rien.

J'y ai mis du temps, avant de piger le truc, mais maintenant, y en a pas beaucoup qui m'échappent.

J'attrape aussi des lapins, ou des écureuils. Je les tire avec une pierre. Là aussi, faut le coup d'œil. C'est plutôt vif, ces bêtes, et si on a pas bien visé... Mais je m'y suis mis, et comment ! Je les étends roides d'un coup. J'ai essayé de poser des pièges, en tressant une sorte d'herbe, mais je sais pas pourquoi, ça a pas trop bien marché. Je me débrouille mieux avec les cailloux.

C'est moi qui apporte toute la nourriture. Man, si j'étais pas là, sûrement qu'elle crèverait de faim. Y a bien des baies, par-ci par-là, mais y a aussi des ours qui les bouffent, ces baies. Et ceux-là, j'aime mieux pas leur disputer leur dîner. Y me foutent la trouille.

J'en ai vu souvent qui pêchaient dans la rivière. Sont rigolos, y sont aussi rapides que moi. Y se plantent dans le courant, et y font sauter les truites en l'air d'un coup de patte. Ça vaut le coup d'œil.

J'aime bien les regarder, mais je m'approche pas trop. J'aurais l'air fin, en face d'un ours, avec mes petits cailloux à tirer les lapins. En un sens, c'est dommage, ça ferait un rudement gros tas de viande. On pourrait essayer d'en fumer un peu pour l'hiver. Quand je pense à tous ces fusils qu'on avait ! J'en suis malade. L'hiver ça m'inquiète bougrement.

Encore heureux que j'aie dégotté un moyen pour faire du feu. Au début, moi et Man, on bouffait les poissons tout crus. Ça lui plaisait pas, à Man, elle mangeait presque rien. A moi non plus, faut dire. C'est comme ça que je me suis rappelé cette histoire que j'avais lue en bandes dessinées. Ces types qui faisaient du feu en frottant des silex.

Je savais pas trop ce que c'était, des silex, mais j'ai cogné l'une contre l'autre toutes les pierres que je rencontrais, jusqu'à ce que j'en trouve deux qui fassent des étincelles.

Seulement, les mecs de l'histoire, y z'avaient pas l'air d'avoir autant de difficultés que moi. Bon Dieu ! Ce que j'ai pu suer avant de réussir ! Jusqu'à ce que j'aie trouvé cette espèce de mousse sur les vieux troncs d'arbres, y a pas eu moyen de seulement obtenir une petite flamme. Ces étincelles, c'est bougrement petit. Faut quelque chose qui soit rudement inflammable, pour que ça gaze.

Y a des fois où je trouve ça rigolo, cette vie. Je suis tout à fait comme Tarzan. J'attrape ma nourriture moi-même, je fais du feu, et

tout. Et j'ai la responsabilité de Man. C'est moi qu'ai dégotté la caverne, pour qu'on puisse dormir au sec. Man, elle est comme un petit moutard, elle saurait pas se débrouiller toute seule.

Je sais que Pa y serait fier de moi, s'y pouvait me voir. J'ai pas laissé tomber, j'ai pas abandonné, je tiens le coup.

Tout est venu de là, dans le fond, et de leur saloperie de guerre atomique ! Pa y disait toujours qu'on devait tenir le coup, ou tout au moins essayer.

L'était rudement malin, Pa, et il avait rudement tout bien goupillé. Depuis le temps qu'on parlait de guerre. Il avait pris ses dispositions longtemps à l'avance. Y disait comme ça qu'y aurait plus de civilisation ni rien, si y avait vraiment une guerre atomique.

Dans le fond, c'est plutôt marrant. Tout le monde en avait une trouille bleue, de cette guerre, et personne faisait rien pour empêcher ça. Je me rappelle que Pa expliquait pourquoi on pouvait rien empêcher, mais c'était trop compliqué, je pigeais pas bien.

Moi je comprends pas que si on aime pas une chose, on fasse rien pour l'éviter. Mais peut-être que c'était comme pour moi maintenant. J'aime pas trop vivre de cette façon, et je préférerais bien être encore à la maison, comme avant, mais je peux rien y faire.

Alors Pa disait qu'on pouvait pas empêcher cette guerre, mais qu'on pouvait tout au moins essayer de sauver sa peau. Ben, sa peau, c'est à peu près tout ce qu'on a sauvé, malgré tous les préparatifs de Pa, et Pa, il a même pas sauvé la sienne. L'avait bien tout prévu, sauf que ces types viendraient !

Ça faisait bien deux ans que Pa y parlait de cette cabane qu'il avait achetée. Dans la montagne, dans un coin où y avait pas de routes ni rien, pas de voisins, et pas de villes ou de villages à des kilomètres et des kilomètres à la ronde. C'était pas loin d'une rivière, pour qu'on puisse avoir de l'eau, et Pa, il avait emmagasiné dedans, peu à peu, des quantités de vêtements, de fusils, de conserves, et des tas d'autres trucs.

Y avait des montagnes de pièges, de lignes pour le poisson, y avait même des arcs, si des fois on avait plus eu de munitions pour les armes. Y avait des graines, pour planter, des tonnes de bougies, des réserves de pétrole pour les lampes, des piles électriques. Y avait même un petit poste portatif, pour quand même avoir des nouvelles.

Ce qui me fait le plus de peine, c'est quand je pense aux vêtements. Y commence à faire vachement froid, la nuit, et la rivière, elle coupe comme un couteau tant elle est glacée.

Quand je pense à ces belles bottes fourrées ! Mes sandales, y a longtemps qu'elles sont mortes, et mon blue-jean, il en peut plus. Et Man, elle a rien d'autre que cette robe qu'avait été déchirée quand les types sont venus, et qu'est toute rafistolée avec des épines.

Je me rappelle, le soir où on est parti. On venait juste d'apprendre que la guerre était déclarée.

Pa, y nous a fourrés dans la jeep, Man et moi, sans même nous laisser

le temps de prendre quoi que ce soit. Y disait que c'était pas la peine, que tout était prêt à la cabane.

On a laissé la maison comme ça, avec toutes les lumières allumées, et la télé qui marchait encore, avec la voix sinistre de ce type qui parlait de guerre...

Man pleurait, et Pa, il arrêtait pas de répéter : « Vite, vite, les routes vont être encombrées. »

Ça pour être encombrées, elles l'étaient ! On pouvait presque pas avancer, tant y avait de voitures. Tout ces gens qui foutaient le camp de chez eux, les uns sans rien, et les autres avec des tas de saloperies ficelées sur le toit des bagnoles ! Ça faisait une atmosphère bizarre.

Moi, j'avais pas peur, j'étais plutôt excité. Mais Man, elle arrêtait pas de pleurer, elle disait : « Oh ! mon Dieu, c'est la fin, la fin de tout ce que nous avons connu et aimé » et Pa, il essayait de la consoler, mais on voyait bien qu'il n'était pas gai non plus.

On se traînait comme des escargots, entre de longues files de bagnoles, et les gens s'interpellaient d'une voiture à l'autre, et y disaient : « Ce n'est pas possible, pas possible... » Y avait des types à pied, et y montaient sur le marchepied, et y suppliaient : « Emmenez-moi... Emmenez-moi... » Mais Pa, y leur répondait même pas, et y leur filait des gnons pour les faire descendre. L'avait l'air drôlement dur, Pa.

Je sais pas, à la fin, ça a fini par me faire tout drôle. Mon excitation est tombée, et j'ai eu plutôt envie de pleurer. On sentait tellement que les gens étaient terrifiés, et qu'on vivait une catastrophe extraordinaire !

On a mis un sacré bout de temps pour arriver !

On a quand même fini par se dégager de toutes ces foutues bagnoles, et vers la fin, les chemins étaient de plus en plus déserts. Pa, y conduisait vachement vite. Y disait pas un mot, et son visage, je sais pas, on aurait dit de la pierre. Man, elle se taisait aussi, et on l'entendait renifler dans son coin.

Après, ça a bien marché pendant quelque temps.

La cabane, elle était plutôt chouette. Je sais pas pourquoi je l'appelle une cabane, c'était presque une vraie maison, bien grande, mais elle était bâtie de rondins emboîtés les uns dans les autres. Ça sentait bon le bois.

Pa, y m'emmenait à la chasse, et Man, elle nous faisait cuire le gibier. J'avais l'impression d'être en vacances. Pa, y m'apprenait à bien tirer. J'aimais ça.

On était au milieu d'une grande forêt de sapins bien verts. Quand on respirait, on avait l'impression de se laver les poumons. On se baignait dans la rivière. Elle était fraîche et rapide, et elle se cognait sur les rochers avec des tas d'écume blanche. On était heureux quand même. On réussissait à plus penser à la guerre. C'était tellement désert, ce coin.

Les sapins étaient pleins de petits bourgeons verts. Quand je mordais dedans, j'avais l'impression de mâcher la forêt.

Ça, c'était au printemps.

C'est en été qu'y sont venus.

On s'était habitué, ça marchait bien. Man, elle parlait presque plus de notre ancienne maison et d'autrefois. La radio était muette, on n'avait plus de nouvelles d'ailleurs. Pa et moi, on avait planté un jardin, ça poussait bien. Et Man, elle avait réussi à faire venir quelques fleurs.

Elle était toute bronzée, Man, et ses cheveux avaient éclairci, ça lui allait bien. Pa et moi, on était d'un noir ! On se baladait tout le temps torse nu.

Y sont arrivés juste après le déjeuner. On avait tiré une table dehors, à l'ombre d'un arbre, et on venait de finir de manger. Je sais plus trop bien de quoi on parlait, mais je me souviens que j'étais tout excité, parce que Pa et moi, on avait décidé d'avoir un ours le lendemain.

Y se sont trouvés là on ne sait comment. On les avait même pas entendus arriver. Y z'avaient dû faire rudement attention, parce que le coin était plutôt silencieux. Une sale bande. Des types hirsutes et débraillés, l'air mauvais, avec des yeux... J'en ai eu peur tout de suite.

Pa s'est dressé, et Man a poussé un petit cri. L'instant d'après, la bagarre avait commencé.

Les types s'étaient rués sur Pa, et y lui cognaient dessus. Y en avait d'autres qu'avaient attrapé Man, et elle se débattait en hurlant.

Tout ce que je me rappelle, c'est que j'ai foncé dans le tas, et que j'en ai mordu un de toute ma force. Pour le reste, je me souviens de rien. J'ai reçu un grand gnon sur le crâne, qui m'a fait voir des étoiles, et je suis tombé dans les pommes.

Quand je me suis réveillé, tout était calme. J'avais horriblement mal à la tête. Ça battait et cognait dedans comme si on m'avait tapé avec un marteau. J'ai passé la main dessus, et j'ai vu que j'étais plein de sang.

Je me suis levé. Je tenais à peine sur mes jambes, ma vue était toute brouillée, et, de bouger la tête, ça m'aurait fait hurler tellement ça me faisait mal.

J'ai appelé Man, mais personne ne répondait. Ça m'a foutu une trouille, ce silence ! J'ai essayé de faire quelques pas. J'avais toujours aussi mal au crâne, mais c'était moins brouillé autour de moi.

C'est alors que j'ai vu Pa. Et j'ai commencé à vomir, à vomir, je ne pouvais plus m'arrêter. Mon estomac se soulevait avec de grands hoquets, et, à chaque fois, j'avais des taches blanches et brillantes devant les yeux.

Ces salauds... Ces salauds... Pa avait plus de figure. Y lui avaient défoncé la tête. Je pouvais plus regarder. Y avait plus rien qu'une bouillie rouge, avec des mouches qui bourdonnaient dessus. Oh ! mon Dieu !

Et la cabane... Y avait plus de cabane. Rien que des tisons noircis, qui fumaient et rougeoyaient, et de la ferraille noire et tordue.

Le soir arrivait tout doucement, les oiseaux piaillaient dans les arbres, et tout était comme ça !

Je me suis mis à gueuler après Man comme un fou. J'avais besoin d'elle, j'avais besoin de cacher ma tête contre elle et de pleurer tout ce que je savais. Mais Man répondait toujours pas.

J'ai commencé à hurler de terreur. Man ! Qu'est-ce qu'y avaient fait à Man? Peut-être qu'elle était morte, elle aussi.

Je l'ai trouvée, à la fin. Sous un arbre, à la lisière du bois. Elle était pas morte, mais elle en valait guère mieux. Sa robe était toute déchirée, elle avait la figure bleue de coups, et elle saignait de la bouche.

Quand je suis arrivé, elle gémissait un peu, mais dès qu'elle m'a vu, elle s'est mise à hurler. Elle me regardait avec des yeux fous, comme si... comme si... c'était pas moi qu'elle voyait.

Si je m'en suis sorti, c'est bien parce que je me suis rappelé ce que disait Pa. Qu'il fallait toujours essayer de faire front. J'étais bien sûr que Pa avait pas cédé, et qu'y s'était battu jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'y puisse plus.

J'ai traîné Man jusqu'à la rivière. J'ai lavé ses plaies et les miennes. Cette nuit-là, on a dormi dans les bois. J'avais pas peur des bêtes. Elles pouvaient pas nous faire plus de mal que ces types...

J'ai emmené Man bien loin de la cabane. Ça servait à rien de rester là, y avait plus rien.

Des fois, je me désole. J'ai pas pu enterrer Pa, j'avais même pas un outil. J'ai mal au cœur quand je pense que... Oh ! et puis ça rime à rien de se faire de la mousse pour des trucs auxquels on peut rien.

Voilà, c'est depuis ce temps-là que Man elle est comme ça. On dirait qu'y a quelque chose de cassé en elle. Elle est devenue vieille, d'un coup. Et je peux compter sur elle pour rien. Faut que je m'occupe de tout.

Je me fais bougrement du souci. Si des fois on tombait malade... Pa, l'avait entassé un tas de médicaments, et y avait des livres de médecine, et des machins de ce genre. Mais tout est parti en fumée. Je me demande si ces types ont emporté des trucs, avant de foutre le feu au reste. Sûrement que oui.

Bon Dieu, je voudrais bien qu'on ait encore la cabane ! Qu'est-ce qu'on va faire, quand l'hiver sera là? Y commence à faire de plus en plus froid. L'autre matin, quand je suis sorti, l'herbe était toute blanche de gelée. On a pas de vêtements ni rien, on a même pas de chaussures. J'ai bien essayé de faire sécher les peaux des petites bêtes que j'attrape, j'aurais pu tâcher de les coudre ensemble, mais y a rien eu à faire. Ça pourrit tout de suite. Doit y avoir un moyen spécial pour ça, mais j'y connais rien. Pa l'aurait su, peut-être...

Si la neige se met à tomber...

Je peux pas penser à ça, ça me rend dingue. Pa disait qu'y aurait bougrement de la neige par ici, l'hiver. Je vais sûrement plus trouver de bêtes à chasser. On va crever de faim ! Si la rivière se prend, je vois pas comment je pourrai encore attraper du poisson. Déjà, l'eau est tellement froide que j'en sors tout bleu quand je vais pêcher. Faut que je galope pendant un bon moment pour que ma circulation se rétablisse.

Fait bougrement froid la nuit, aussi. Faut tout le temps que je me réveille pour remettre du bois dans le feu. Comment que je pourrai bien faire, quand y aura de la neige haut comme moi, pour trouver des

branches à brûler? Je suis à moitié nu, on peut pas se balader dans la neige comme ça! J'en ai bien entassé un peu dans la caverne, mais j'ai idée que s'y fait vraiment froid, y va pas durer bien longtemps...

Et manger? Bon Dieu, comment que je vais encore trouver à manger?

Paraît qu'y a des loups, en plus. Pa l'avait dit. Doit sûrement y en avoir. La neige et les loups, ça va bien ensemble. Dieu sait si j'en ai lu, de ces histoires où les types se faisaient bouffer par les loups. Mais je pensais tout de même pas que ça pourrait m'arriver à moi! Qu'est-ce qui arrivera à Man, si...

Je voudrais bien pas me faire tellement de bile, ça me rend malade, à la fin, de penser à tout ça.

Mais faut bien que j'y pense, l'hiver va arriver, c'est sûr.

Je voudrais bien avoir quelqu'un qui me dise ce que je dois faire. Ces salauds qui ont tué Pa...

Et leur guerre atomique... Leur nom de Dieu de saloperie de guerre atomique...

Je devrais peut être essayer d'emmener Man avant qu'y soit trop tard, et tâcher de trouver du secours. Mais Pa disait qu'y devait plus rien y avoir, la radio ne donnait plus de nouvelles.

Y a aussi cette histoire de radio-activité... J'ai pas un de ces compteurs machin, moi, qui crépite pour dire où qu'y faut pas aller. Y en avait un à la cabane...

Et en plus, si tous les types doivent être comme ceux qui sont venus... Peut-être que le monde est devenu fou... Peut-être qu'y vaut mieux se faire bouffer par les loups, en finale...

Je sais pas... Je sais vraiment pas...

Mais nom de Dieu, qu'est-ce qu'on va faire, quand l'hiver sera là ?



Guerre dans les airs

(*The war in the air*)

par R. V. CASSILL

« La salle d'attente », *de R. V. Cassill, qui parut dans notre numéro* 47, *est une des nouvelles les plus honnies par les uns, les plus saluées par les autres, parmi celles que nous avons publiées ces derniers temps. C'est toujours le phénomène qui se produit avec cette catégorie d'histoires résolument anticommerciales, hors des sentiers battus, qui prennent au dépourvu le lecteur. Toutes les formes d'expression dans le domaine de l'étrange étant valables,nous pensons que c'est une opération féconde de publier aujourd'hui un nouveau récit de Cassill, même s'il n'est pas destiné à faire l'unanimité à son endroit.*

Mr. Cassill peut être considéré comme un des espoirs de la jeune littérature américaine. Dans quelques années, son nom sera sans doute aussi célèbre auprès du public cultivé que ceux de Capote ou de Saroyan. Ce qu'il écrit est inclassifiable. On peut discuter à perte de vue pour savoir si le présent récit est du fantastique ou de la science-fiction. Mais il rentre parfaitement en tout cas dans la définition la plus générale de « *Fiction* » : *revue* littéraire *de l'étrange.*



Même quand Jimmy Stark fut mort, ses parents ne comprirent pas ce qu'il avait pu faire pour périr ainsi. Ils se rendirent à l'Hôpital de la Cité sur convocation de la police, qui l'avait trouvé dans le parc. Ils virent alors son corps affaissé sur le lit, comme si tous ses os avaient été brisés en mille morceaux ou transformés par la mort en une substance plus molle encore que ses muscles d'enfant de dix ans.

Avec une curiosité pleine de crainte et de servilité, ils demandèrent au médecin ce qui était arrivé à leur fils ; il se contenta de leur répondre d'un haussement d'épaule compatissant. Une autopsie pourrait être pratiquée, s'ils le désiraient. Il s'agissait peut-être d'une embolie, dit le médecin. Jimmy s'était peut-être trop donné au jeu. Cela arrivait. Pas souvent, bien sûr. Jimmy était-il enclin à se surexciter ?

— « *Oui,* » *dit la mère.* « *Oh! oui. C'était un petit garçon plein de vitalité.* »

Tremblant encore d'avoir vu leur enfant mort, les parents regagnèrent en taxi leur maison de banlieue pauvre où la nécessité de vaincre prend naissance mais où elle devient rarement une réalité, se bornant à exister sous la forme de rêve sans être comprise.

I

JIMMY avait eu sa première victoire aérienne en juin, à un moment où elle était indispensable à son moral. Son univers, essentiellement borné à son père et à sa mère, lui avait soudain pesé avec une force que seul pouvait alléger ce combat bref et victorieux, plus intense que l'amour et plus désintéressé que le meurtre. L'hiver et le printemps précédents, il y avait eu des raisons de s'inquiéter — si toutefois quelqu'un eût été capable de comprendre et désireux de s'inquiéter — devant la tension qui montait en lui alors qu'il aspirait à agir. Cette tension l'avait souvent amené à des crises de mélancolie et de colère soit chez lui, soit à l'école ; ces crises auraient été familières à quiconque aurait vécu quelque temps au mess des Cadets de l'Armée de l'Air ; pour ses parents, cependant, elles n'étaient qu'un sujet de perplexité.

Le premier combat avait eu lieu dans un coin du parc Lincoln, alors qu'il rentrait chez lui après la baignade. Il se sentait profondément malheureux. Et par-dessus le marché, son nez, irrité par l'eau qui y avait pénétré, lui permettait à peine de respirer. Il n'avait pas du tout envie de rentrer chez lui. Son père serait en train d'essayer la tondeuse sur la pelouse de l'arrière-cour ou de travailler à son établi dans le garage. Sa mère serait probablement chez les Vico, leurs voisins, assise dans le fauteuil à bascule derrière la vigne ; elle serait en compagnie de Harlan Vico et de la mère d'Harlan et le tintement de la glace dans les verres ainsi que le bruit de leurs rires jailliraient de l'ombre du porche comme des plombs tirés en embuscade.

S'il en était ainsi, Jimmy irait directement chez lui ; il traverserait la pièce du devant, la salle à manger et la cuisine ; les pièces illuminées par le couchant sembleraient pleines de murmures jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'interrupteur et fait la lumière dans la cuisine. Ces murmures lui diraient : « Ta propre mère, » pendant qu'il contournerait les formes adoucies des meubles et foulerait le plancher pollué tout en se remémorant les horribles choses que lui avait dites Billy Cornwall. Il s'arrêterait dans la cuisine, la lumière du plafond se réfléchissant sur la faïence sale de l'évier et des assiettes, souhaitant de tout son cœur que sa mère tienne la maison propre et tenaillé par le désir de briser quelque chose, mais n'osant toucher à rien.

Puisqu'il était obligé de rentrer pour retrouver tout cela, il décida de prendre le chemin le plus long, par le parc, jusqu'à l'autobus. Il arriva ainsi dans la clairière où les grands faisaient voler leur modèle réduit d'avion à réaction.

L'avion était attaché à de longs câbles qui le maintenaient sur une trajectoire et le dirigeaient. Lorsqu'il le vit pour la première fois, l'avion volait haut et décrivait des cercles rapides. Il était presque aussi haut que le sommet des arbres, pensa-t-il ; en tout cas, il l'avait vu se déplacer au-dessus de la masse verte des frondaisons au-delà de la clairière avant même d'avoir aperçu les enfants qui le gouvernaient d'en bas. L'espace

d'une seconde il avait eu l'impression que c'était un véritable appareil et qu'il lui appartenait.

En l'apercevant il s'arrêta, excité de l'avoir reconnu tout de suite. Il se tint à quelques mètres des garçons et l'avion passa directement au-dessus de sa tête en décrivant un de ces cercles. Longtemps il le regarda voler. Chaque fois qu'il passait au-dessus de lui c'était comme une caresse ; à force de le regarder il devint tout étourdi. Ses mains se crispaient comme des griffes et tous les muscles de sa poitrine se contractaient. Cela lui faisait mal. Il se ramassa un peu sur lui-même et se laissa aller à la vague de haine qui s'emparait de lui.

— « Vico, » murmura-t-il. L'avion décrivit encore deux orbes plus serrées. « Vico, » murmura-t-il encore en montrant les dents.

L'avion, commandé par un dispositif ingénieux, était construit de manière à exécuter un certain nombre de manœuvres en dehors du vol horizontal. Tandis qu'il répétait ce nom comme une incantation, une main invisible agit sur l'une des cordes et l'avion descendit en piqué ; puis, comme sur un véritable appareil, son moteur changea de régime pour émettre un sifflement de plus en plus aigu... Et alors, soudain, Jimmy se sentit sûr de lui, en sécurité, tout comme si une porte, ouverte derrière lui sur un péril, avait été poussée et solidement bouclée.

Comme si maintenant — et maintenant seulement — il pouvait respirer, il rejeta la tête en arrière et inspira profondément l'air humide des rives du lac. C'était un peu comme s'il refaisait surface après avoir nagé sous l'eau, songea-t-il, et les souvenirs de son après-midi sur la plage vinrent se mêler aux impressions de l'heure présente. Retenant sa respiration s'il avait été sous l'eau, il aurait pu avoir envie de dire : « Vico, » et l'air serait alors miraculeusement venu emplir ses poumons.

— « Vico, » dit-il, calmement cette fois, et ce nom était à la fois un soulagement et un repos ; il se confondait avec Jimmy, en une intimité si intense qu'il n'était pas possible de la percevoir autrement qu'éclairée de sa propre lumière, comme le travail que le soudeur illumine de son chalumeau en se protégeant derrière son masque de verre fumé.

— « Vico, » murmura-t-il tout étonné, en traversant le parc pour aller à l'arrêt de l'autobus. Il se mit à rire, puis à courir, arrachant des feuilles aux arbustes et les jetant par-dessus son épaule.

Il ne fut donc pas surpris en rentrant chez lui de se trouver dans une atmosphère tout à fait différente de celle à laquelle il était habitué ; il y avait un air de fête dans l'air mais aussi quelque chose de vaguement irritant. Sa mère et son père étaient assis à la table de la cuisine et venaient de terminer leur repas. Sa mère se tenait très droite sur sa chaise. Elle portait une jolie robe d'été bleue et blanche et son visage, bien que pâle, était très joli.

Son père se penchait vers elle ; le son de sa voix lui parvenait rapide et assuré, contrairement à l'habitude. Il était torse nu et des miettes de pain s'accrochaient encore aux poils de sa poitrine.

Lorsqu'il se fut assis à table et que sa mère lui eut donné à manger, son père lui dit en souriant :

— « Nous célébrons un petit événement ce soir, Jimmy. »

— « Ah ! »

— « Je t'en prie, Stuart, » dit la mère, « ne le mêle pas à tout ça. »

— « Tu vois, on boit pour marquer le coup, » reprit le père. Il leva alors son verre et Jimmy vit qu'il était plein de whisky. « Parfaitement, monsieur, des choses comme ça n'arrivent pas tous les jours. »

— « Parfaitement, monsieur, » répondit Jimmy, et son père le regarda avec des yeux ronds comme s'il s'était attendu à une question et se trouvait désemparé de cette réponse conciliante.

— « Tu sais ce que nous célébrons? Nous allons avoir de nouveaux voisins de l'autre côté de cette foutue clôture. Il paraît que le vieux Harlan Vico a décidé de retourner dans son pays, dans le Sud où les gens sont plus gentils ; il me semble pourtant que certaines personnes ici se sont montrées rudement gentilles envers lui. »

— « Ça suffit, Stuart, ça suffit, » dit la mère. Elle s'essuya les yeux et quitta la table. Jimmy l'entendit entrer dans sa chambre et refermer la porte.

Un moment après, son père reprit d'une voix adoucie :

— « C'est vrai. Les Vico s'en vont. »

— « Je sais, » dit Jimmy.

— « Bon Dieu, quel sale petit individu ! J'ai tout de suite compris ce qu'il valait la première fois que je l'ai vu. Un gars pareil, on ne peut que le détester. »

— « Je le détestais, » dit Jimmy. Il prit du pudding, encore bien glacé, et dégusta les grosses tranches de bananes qui s'y trouvaient. C'était son gâteau préféré et il pensa que sa mère l'avait préparé tout spécialement pour lui, comme si elle savait que ce soir il méritait une récompense spéciale.

Son père le regarda avec une lueur d'espoir dans les yeux. L'homme et l'enfant semblaient espérer que les événements de cette journée avaient réveillé quelque chose qui dormait depuis longtemps, quelque chose qui, mois après mois, année après année, avait été étouffé dans le train-train quotidien de la maison et du travail, au point de s'éteindre à jamais. Il tendit la main pour ébouriffer les cheveux de Jimmy. « Ça va aller mieux, n'est-ce pas, fiston? Dis...? »

Son père passa dans la chambre et revint avec un gros paquet de revues cinématographiques, de feuilletons et de publications religieuses. « Brûle-les, veux-tu, petit? » Puis gêné tout d'un coup, comme si momentanément il devait assumer un rôle efféminé et compassé — efféminé peut-être parce que compassé — il reprit rapidement : « Je crois que ce sont tous ces sacrés journaux qui lui ont tourné la tête. Tu sais à quel rythme elle les absorbait. Brûle-lès ce soir, veux-tu, petit? » Son père s'en fut alors dans la chambre et referma la porte derrière lui.

Distraitement, paresseusement, comme s'il sentait le rire monter en lui, mais qu'il fût trop paresseux pour le laisser fuser, Jimmy finit de manger. Il frappa légèrement le bord de son bol vide avec sa cuillère et en écouta le son clair.

Lorsqu'il emporta les journaux dans la cour pour les brûler dans l'incinérateur, il sentit cependant combien il avait les jambes molles ; il avait mal à la tête et éprouva une légère douleur au-dessus des yeux.

Il déchira les journaux pour qu'ils brûlent mieux. Au bout d'une minute ou deux, les flammes dépassaient le sommet rouillé de l'incinérateur. Sous le souffle d'air chaud, des étincelles se détachaient et flottaient entre lui et les étoiles. C'était comme un Mig en flammes, songea-t-il, se souvenant du mot Mig sans l'associer à une pensée particulière, ne se demandant même pas d'où ce souvenir lui venait. Maintenant, c'est le réservoir qui brûle, pensa-t-il, tandis que le feu s'étendait aux pages et que les flammes montaient de plus en plus haut. Fièrement, mais aussi un peu tristement, il s'identifiait à l'homme qu'il avait abattu — maintenant il ne se donnait même plus la peine de prononcer le nom de Vico — et cela semblait justifier la douleur qu'il éprouvait. Ce qui était arrivé l'isolait des gens, pensait-il. Il *se souvint* que cette montée des flammes dans la nuit était un symbole de sa virilité et de sa mortalité et que ce signe confirmait parfaitement sa solitude.

Derrière lui il entendit crisser des roues de bicyclette sur la cendrée du chemin ; il ne se retourna pas avant d'entendre murmurer : « Hé Jimmy? C'est toi? »

C'était Billy Cornwall, le gros garçon d'en face. Il avait treize ans, trois ans de plus que Jimmy, et celui-ci ne savait jamais si Billy n'allait pas lui chercher querelle. Il le faisait chaque fois que Jimmy critiquait le moins que ce fût ses opinions ou ses actes. Il était furieux que Billy le surprenne en train de contempler les flammes.

— « Qu'est-ce que tu brûles? » demanda Billy.

— « Rien. »

— « Bon, » dit Billy. Il poussa la roue avant de sa machine presque contre le grillage de l'incinérateur. Une jambe passée sur le cadre de sa bicyclette, il se pencha sur le guidon. « Où étais-tu cet après-midi, Jimmy? Tu sais ce qui s'est passé chez toi? »

— « Je suis allé me baigner, » dit Jimmy, « et je suis revenu par le parc Lincoln comme d'habitude. »

— « Ah! là, là, ça a bardé un moment. Ton père, le mien et Tom Simms ont foutu une sacrée dégelée au vieux Vico. Ton père est rentré tôt et il a trouvé Vico et ta mère ensemble chez toi ; alors il est allé chercher les deux autres. Ah! mon vieux! Si tu avais vu ça! »

Dans l'incinérateur, les flammes baissaient ; seuls quelques fragments noirs, cerclés d'étincelles, se détachaient maintenant du tas de cendres.

— « Ton père t'a raconté? » demanda Billy. « Quand je suis arrivé, la vieille Vico sortait de ta maison en courant et en hurlant : « Police » ; Tom Simms l'a rattrapée à la clôture, il lui a tordu le bras et il lui a dit : « Vous tenez à ameuter les flics, hein? » Si tu avais vu ce qu'ils lui ont passé, à Vico! Je ne crois pas qu'ils lui ont fait le quart de ce qu'ils auraient dû, après ce qu'il avait fait, lui. »

Jimmy regarda la maison de Vico et vit que les lumières étaient éteintes. Il se demanda quand même si les Vico n'étaient pas là en train

de bouger dans le noir, dans une maison où ils ne pouvaient plus se montrer ni à la lumière des lampes, ni à celle du jour.

Il se dirigea vers la grille, mais Billy mit rapidement sa bicyclette en travers du chemin. « Qu'est-ce qu'il a fait à ta mère, ton père? Je te parie qu'il a dû lui foutre des baffes jusqu'à plus soif, pas vrai? »

— « Non, pas du tout, » répondit Jimmy. Il tira sur la barrière mais Billy l'empêcha de l'ouvrir.

— « Moi, c'est ce que j'aurais fait, comme un homme, un vrai, » poursuivit Billy. « De toute façon, elle l'avait bien cherché. Je t'ai dit ce que j'ai vu le jour où je m'étais caché dans les buissons à côté de ton perron, le jour où Vico est allé dans la cuisine avec elle. »

— « Ta gueule, tu m'entends, ta gueule! » dit Jimmy.

Billy lâcha son vélo et attrapa Jimmy par les épaules. « A qui tu dis ta gueule? Hein? C'est à moi que tu dis de la boucler? »

Perdant à moitié l'équilibre, Jimmy griffa la figure de Billy. Il sentit que ses ongles accrochaient la joue du gros garçon, mais avant même qu'il comprenne qu'il allait tomber, il était déjà par terre avec le gros Billy assis sur sa poitrine. Il sentit les genoux de Billy qui lui écrasaient les bras.

— « Ote-toi de là, espèce de gros lard. Ote-toi de là, » dit-il.

— « Retire ce que tu m'as dit, » répondit Billy en le giflant.

— « Espèce de gros corniaud. »

— « Ah! c'est comme ça, » dit Billy. « Te figure pas que j'ai pas compris ce que tu m'as dit. » Il chercha les oreilles de Jimmy et les lui tordit. « Et maintenant, raconte-moi ce que ta mère a fait avec le vieux Vico. Allez, raconte. »

— « Rien, » dit Jimmy. « Ote-toi de là, je ne te le dirai pas. » Puis, alors que la douleur devenait intolérable, il sentit le calme l'envahir, comme si la douleur même ouvrait encore une porte, puis la refermait derrière lui une fois qu'il se fut évanoui. Il se laissa aller et cette inertie effrayante se communiqua à Billy qui lâcha ses oreilles.

— « Tu veux que je te le dise, moi? » demanda Billy. « Parfait. » Il se pencha tout près du visage de Jimmy en lui jetant plusieurs fois à la face le même mot. Puis il déculotta Jimmy, lui cracha dessus, enfourcha sa bicyclette et s'en alla.

A travers sa mince chemise, Jimmy sentait la cendrée lui entrer dans la chair ; il ne la sentait cependant que légèrement et ne s'en souciait pas. Il regarda le ciel sombre et se sentit transporté au centre du monde. « Billy, » chuchota-t-il, et il se mit à rire.

II

Il se réveilla avant le jour, avant l'aube, et resta étendu dans son lit pendant une demi-heure, jouant avec son malaise. Il avait encore mal au fond du crâne, et s'il essayait de bouger il avait envie de vomir et des crampes lui tordaient les entrailles. Au contraire, s'il restait tran-

quille, ces malaises fiévreux avaient quelque chose de réconfortant ; c'était un peu comme s'il était enrobé dans une serviette chaude ou en train de prendre un bain chaud.

Lorsque la lumière toucha les arbres et les fils téléphoniques, il inventa un jeu avec l'anneau de tirage du rideau. Il imagina que l'anneau était un viseur. Il tenta de voir au travers un oiseau ou un quelconque être vivant qui pût lui servir de cible pour s'entraîner à tuer. Il visa les feuilles ; une mouche se traînait sur le grillage et se trouvait directement au centre de l'anneau. Celle-là, elle est cuite, songea-t-il.

A six heures et demie il dut se lever pour aller vomir dans la salle de bains. Il fit le plus doucement possible, mais sa mère devait être éveillée, car elle le trouva à genoux sur le plancher, la joue contre la faïence fraîche du tabouret.

— « Jimmy, » murmura-t-elle. « Qu'y a-t-il, mon chéri? Mais tu ne tiens pas debout ! Va vite te coucher. Mais, mon chéri, tu es brûlant ! » La main qu'elle lui posa sur le front était merveilleusement fraîche et douce, et il se mit à gémir de plaisir et de désir. Il se releva et s'appuya contre la hanche de sa mère pour aller jusque dans sa chambre.

Elle lui apporta un œuf poché sur toast et s'assit à côté de lui. Elle lui caressa le front pendant qu'il mangeait. Son père vint le voir avant de partir à son travail et demanda s'il devait faire venir le docteur.

— « Je m'occupe de lui, » répondit sèchement la mère de Jimmy

— « D'accord, » dit le père, « ça te changera. » Son père, ce matin, paraissait replongé dans sa maussaderie habituelle dont il s'était libéré un instant la veille. Quelle pitié qu'il n'ait pas su garder l'avantage !

— « C'est bon, c'est bon, » dit la mère de Jimmy avec arrogance.

Lorsque son père fut parti et que l'on n'entendit plus dans la pièce que le grondement lointain et incessant de la circulation lointaine, Jimmy enfouit le visage dans l'oreiller et ferma les yeux. Sa mère dut le croire endormi, car elle se dirigea vers la porte sur la pointe des pieds.

Sans ouvrir les yeux, car il avait quelque chose à lui dissimuler, il lui dit : « Ce qui m'embête, maman, c'est qu'il faut absolument que je sois guéri pour aller nager cet après-midi. »

— « Oh ! non, mon petit chéri, » dit-elle, « tu n'iras certainement pas nager, car c'est probablement ce qui t'a rendu malade. »

— « Mais je me sens bien, » dit-il, « d'ici cet après-midi, je serai peut-être guéri. » Il savait qu'il ne le serait pas et l'effort qu'il faisait pour mentir alors qu'il ne le désirait qu'à moitié lui faisait monter les larmes aux yeux.

— « Non, » dit-elle, « tu n'iras pas. Tu iras un autre jour. Le lac ne bougera pas, tu sais ! »

Pendant la matinée qui n'en finissait pas, il l'entendit qui faisait jouer la radio, puis qui chantait, puis qui pleurait. En l'entendant pleurer, il reprit son jeu de tueur avec l'anneau du rideau.

Peu avant midi, il aperçut Billy à travers l'anneau et pendant toute une minute il le tint dans sa ligne de mire, glissant sur son lit pour maintenir l'image du gros garçon au centre de l'anneau jusqu'à ce qu'il

eût disparu derrière le pâté de maisons. Il avait entendu la voix forte et heureuse de Billy et il s'était immédiatement tendu à l'écoute. Puis il l'avait vu très clairement. Rien ne se passa. Il murmura : « Billybillybilly-billy, » puis il attendit qu'il tombe ; mais Billy poursuivit sa route sur sa bicyclette en évitant, avec son adresse habituelle, les camions qui roulaient dans Elm Street.

En y réfléchissant, Jimmy comprit qu'il fallait absolument qu'il aille au parc. Lorsque sa mère revint, il lui reparla de son projet, mais elle était maintenant absorbée par ses propres soucis et lui répondit sur un ton ironique et amer.

— « A partir d'aujourd'hui personne ne sortira plus de la maison, personne ne quittera plus ce merveilleux foyer. Je suppose que ce sera comme ça. Plus personne n'aura le droit de s'amuser ni de parler à des gens amusants. C'est ça qu'il veut. » Ses yeux brillèrent de haine. « Est-ce qu'il nous emmène promener le dimanche? Est-ce qu'il nous parle? Au printemps, je voulais qu'il t'emmène à la campagne pour respirer un peu d'air pur et te dorer au soleil, est-ce qu'il l'a fait? Il ne veut même pas nous emmener à la pêche — il préfère la compagnie de ses abrutis d'amis. Que fait-il d'autre que travailler à son atelier et tripoter sa tondeuse à gazon? Est-ce qu'il se prend pour un inventeur comme Thomas Edison? Tu ne crois pas que, s'il le voulait bien, il pourrait se montrer un peu plus humain quelquefois? Tu ne sais pas comment il est, Jimmy, oh! non, tu ne le sais pas. » Elle se jeta sur le lit en poussant un petit cri grotesque. « Jimmy, » dit-elle tout à coup, « dis-moi ce que t'a dit ton père à mon sujet hier soir. »

— « Rien, » dit Jimmy.

Elle le regarda d'un air soupçonneux. Soutenant son regard et sachant qu'elle était prête à lui mentir, Jimmy ne désirait qu'une chose : s'enfouir le visage dans l'oreiller. Il se contint et répéta : « Rien. »

— « Il m'a dit des choses horribles et m'a accusée de choses que je n'ai jamais même pensé faire. »

— « Papa ne m'a rien dit, » déclara Jimmy, et ses pensées tournaient dans sa tête comme une toupie pendant qu'il se répétait : « Billybilly-billybilly. » « Je veux dormir, » dit-il.

Elle lui embrassa le front. « Tu es bouillant, mon chéri, » dit-elle. « Essaie de dormir maintenant. » Puis elle ajouta avant de sortir : « Dis-moi, ces revues, est-ce qu'il te les a fait brûler toutes? » Ne recevant pas de réponse, elle sortit.

Malgré son impatience, Jimmy attendit sans bouger. Plusieurs fois, il compta jusqu'à soixante. Lorsqu'il s'arrêta, il ne l'entendit plus. Il s'habilla, poussa le battant de la fenêtre et se laissa tomber sur le sol. Faisant le tour de la cour, il se dirigea vers la barrière de derrière, dépassa l'incinérateur et s'en fut par le chemin vers Elm Street où il prit l'autobus qui l'amènerait au parc.

Le voyage fut un cauchemar. C'était comme d'être à bord d'un navire immobilisé dans un convoi. Mais dans le parc, parmi les fleurs immobiles et les arbres se balaçant doucement jusqu'à la feuille la plus haute qui

en bougeant permettait d'apercevoir le ciel, il reprit sa sérénité. Ce fut alors comme s'il avait réussi à se séparer de l'autre monde.

Il avait encore une longue attente devant lui. Quatre heures avaient sonné et les garçons n'étaient pas encore arrivés avec leur avion modèle réduit ; malgré cela, il attendait, sûr qu'ils viendraient.

Il s'assit sur un banc, un peu à l'écart de la clairière. Un agent qui était passé et repassé devant lui eut l'air à plusieurs reprises de vouloir l'interroger, mais finalement s'abstint.

Un chien vint renifler ses chaussures. Il le caressa et lui fit des avances. Doucement, sans rien dire, il parvint, par gestes, à se faire comprendre de l'animal. Jimmy feignait de jeter un morceau de bois, et le chien commençait à courir après ce bout de bois imaginaire ; puis l'animal revenait vers lui, une expression de perplexité dans les yeux. Il était sûr qu'en insistant un peu, le chien lui aurait rapporté son bout de bois. Il rit au nez de l'animal et le chien leva la tête, comme pour lui répondre.

A cinq heures, les garçons arrivèrent avec l'avion et l'appareil de commande. Jimmy était prêt. Il les regarda disposer les câbles sur le sol et parcourir le terrain pour s'assurer que l'espace était suffisamment dégagé. Il vit que l'un d'eux se préparait à lancer l'avion. Lorsque celui-ci commença à tourner, il se rapprocha jusqu'à se trouver de nouveau, comme l'autre fois, sous sa trajectoire ; et au bout d'un moment, il sentit de nouveau venir la manœuvre qu'allait effectuer l'appareil, lorsque les ficelles de contrôle le feraient plonger pour son attaque en piqué...

Plus tard, il eut du mal à se rendre jusqu'à l'arrêt de l'autobus. Il se rendit compte qu'il était parti de chez lui sans prendre d'argent ; heureusement il trouva trois pièces de monnaie dans les poches de son pantalon. Il en donna deux au contrôleur pour payer son billet de retour.

Comme l'autobus tournait dans Elm Street il entendit très loin le son d'une sirène ; arrivé à proximité de chez lui il vit alors la foule qui s'était massée sur le trottoir et la lampe rouge qui sur le toit de l'ambulance tournait et lançait des éclairs dans le soleil. Il vit le camion incliné sur le trottoir, ses roues jumelées écrasant le cadre de la bicyclette. Le cadre était curieusement tordu ; on aurait dit un gros spaghetti tout mou. Un sourire triste apparut sur les lèvres de Jimmy.

III

Il fut très malade par la suite. Pendant deux semaines il resta couché avec de la fièvre, à demi conscient des allées et venues de sa mère, de son père et du médecin. Pour lui le temps ne comptait plus ; il reposait dans une sorte de néant dont il n'émergeait que de temps à autre pour entendre et voir des choses qu'il oubliait immédiatement, de sorte qu'il ne pouvait leur accorder aucun sens, aucune suite. Une fois sa mère lui parla de l'accident de ce pauvre Billy Cornwall. Une

autre fois elle lui demanda s'il avait brûlé toutes ses revues. Une autre fois encore elle dit probablement au médecin, ou peut-être à son père : « C'est cet été que ça a commencé. Depuis que l'école est fermée, il n'a pas été bien. Peut-être ira-t-il mieux lorsqu'il y retournera à l'automne. » Puis il avait de nouveau sombré dans le sommeil, amusé parce qu'il savait qu'il y avait peu de chances pour qu'il revînt là où se trouvait l'école, un pays dont il était séparé par des océans de distance.

Une fois encore il revit Billy Cornwall, une étoile rouge au front, une étoile qui brillait comme du sang sur sa peau grasse ; et Billy lui répétait ce qu'il avait vu de son poste de guet dans l'arrière-cour — cette chose qui ne pouvait pas être vraie puisque Billy était un menteur — et sa mère gémissait : « Il m'a fait mal. » Ou bien son père travaillait à son atelier et la flamme sortait de son chalumeau comme, au cinéma, les balles traceuses sortaient des mitrailleuses.

Vers le milieu de la semaine, alors qu'il semblait aller mieux, sa mère lui dit qu'il s'était évanoui sur le porche, ce soir-là, en revenant de Dieu sait où.

— « Où étais-tu cet après-midi-là? » demanda-t-elle. « Quelle peur j'ai eue. » Sa voix était pleine de curiosité, et elle lui posa plusieurs fois cette question comme si elle en avait oublié la réponse.

— « Dans le parc, » lui répondait-il habituellement. Sceptique, elle le regardait, puis lui disait en lui ébouriffant les cheveux : « Oh ! et puis tu ne sais pas où tu étais. Tu avais le délire ou je ne sais quoi. » Elle ajoutait sur un ton véhément : « C'était sa faute, avec tout ce qu'il t'a dit. »

Une fois, à sa grande terreur, il se coupa et il dit à sa mère : « Je volais dans les airs. »

— « Tu volais? Dieu me préserve ! Enfin, je suppose que tu ne me le diras pas. Si tu le sais, du moins, car j'en doute. Qu'est-ce que tu veux dire : je volais? »

— « Je n'en sais rien, » dit-il, avec prudence cette fois. « Je ne me rappelle pas très bien. »

— « Nous t'emmènerons quelque part aujourd'hui, quelque part où tu pourras voir un peu de ciel et de soleil. Tu es pâle comme un linge. Si seulement ton père voulait bien acheter une voiture et nous emmener quelque part, je crois qu'alors je lui pardonnerais certaines choses. »

Distraitement elle se mit à ranger les tiroirs de la commode tout en organisant ses rêves comme s'ils étaient des réalités. « Nous pourrions partir en vacances, » dit-elle. « Beaucoup de gens pas plus argentés que nous prennent des vacances chaque année. »

— « Bon, bon, maman, » dit-il. « Je t'en prie ne parle pas de ça. » Il ne pouvait pas supporter le ton plaintif de sa voix, bien qu'il se sentît coupable de ne pas vouloir y prêter attention, de ne pas être assez fort pour l'écouter et la consoler. « Il faut que je dorme, » dit-il. Et lorsqu'il s'endormait, après avoir subi les pleurnicheries de sa mère, Billy Cornwall revenait le hanter dans son sommeil avec l'étoile rouge de la mort

imprimée sur sa chair et Jimmy sentait qu'il devrait tuer de nouveau en empruntant les routes lointaines du ciel...

La semaine suivante, il passa le plus clair de son temps assis sous un arbre de l'arrière-cour. Son père avait autrefois fabriqué un fauteuil pour l'installer dans la cour, et c'est là qu'il restait assis tous les après-midi, tantôt lisant, tantôt sommeillant. Sa mère lui achetait un grand nombre d'illustrés. La plupart parlaient de combats aériens, parce que c'étaient ceux-là qu'il réclamait, mais elle lui achetait également *La Reine de la Jungle* et *Superman*, parce qu'elle les aimait et qu'elle pensait qu'il les aimerait aussi. La lecture le fatiguait. Ses livres d'aviation l'intéressaient, bien sûr, mais ils étaient pleins de vieux coucous, qui ne semblaient réels que par le sentiment étrange qu'ils lui donnaient d'une angoisse familière. Finalement, il laissait glisser le livre de ses genoux et restait à contempler les nuages ou les feuilles qui se découpaient sur le ciel d'été.

Le médecin vint encore une fois. Jimmy, déclara-t-il, ne souffrait plus maintenant que d'un grand affaiblissement et il faudrait peut-être lui donner des vitamines pour le remonter. Ses parents discutèrent un peu pour savoir ce qu'il lui faudrait pour le fortifier, mais la discussion tourna vite à la dispute. La querelle n'avait rien de nouveau ; elle était seulement plus bruyante. Lui, de son côté, avait son travail, déclara son père, et elle, elle ne pensait qu'à aguicher les hommes en ne se préoccupant que de son propre plaisir et en se moquant bien de son fils. Du travail? Qu'est-ce qu'il fabriquait avec sa tondeuse à laquelle il consacrait tout son temps? Est-ce qu'il s'imaginait que c'était comme ça qu'on inventait? Pour inventer, à l'heure actuelle, ils avaient des usines avec des tas de gens pour y travailler. Qu'est-ce qu'il attendait pour se mettre à la page?

A Jimmy, qui écoutait, il sembla que leur querelle ne cesserait jamais. C'était lui qui devait la trancher pour eux. Tant qu'ils vivraient, ils continueraient à se chamailler ainsi, s'il n'arrivait pas à rétablir l'équilibre. Il ne savait comment faire. Il les avait débarrassés de Vico, il les avait débarrassés de Billy, mais cela n'avait rien changé ; maintenant sa responsabilité était dégagée ; il était comme un juge qui va prononcer une sentence qui ne sera pas la sienne mais celle de la Loi, une sentence qui le dépassera s'il parvient à la trouver.

Le soir, il allait quelquefois s'asseoir sur un des tabourets de l'atelier où son père construisait la tondeuse. Il y avait deux masques dans l'atelier, et son père lui permettait d'en mettre un pour regarder ses travaux de soudure. Il était content de sentir son fils près de lui, fasciné par ce qu'il faisait.

Et Jimmy était heureux de regarder. Dans ces moments-là son cœur apathique battait plus fort dans sa poitrine. Le jet de flammes, vu à travers l'obscurité complète du masque, représentait pour lui quelque chose de tangible. Devant ce spectacle, il pouvait respirer facilement alors qu'habituellement il devait faire effort.

Néanmoins ce spectacle l'effrayait. Au début sa peur se manifestait sous la forme d'une angoisse de voir son père faire un faux mouvement

et retourner contre lui la flamme du chalumeau. Fais attention, papa, pensait-il avec colère.

Il sentit que s'il arrivait quelque chose à son père ce ne serait pas un accident ; ce serait la conséquence du pouvoir qu'il s'était découvert la première fois dans le parc ; et ce pouvoir, il ne voulait pas l'utiliser.

En regardant les flammes dangereuses, il revoyait son père le soir du départ des Vico, se dirigeant avec une lamentable arrogance vers la chambre où se trouvait sa mère ; ce souvenir l'effrayait, car il croyait alors sentir sous ses doigts des détentes sur lesquelles il était prêt à presser ; il pensait cependant que le moment n'était pas venu de les utiliser contre son père qui allait inventer une tondeuse, laquelle, peut-être, les enrichirait tous.

A un moment, cependant, il fut si près de tout lâcher que, pris de panique, il sauta du tabouret sur lequel il se trouvait, arracha son masque, regarda la flamme à nu pendant une seconde et s'enfuit vers la maison.

Il entendit que son père le suivait et lui demandait ce qui n'allait pas. S'étant aveuglé provisoirement, il trébucha sur le seuil et tomba en gémissant sur le plancher de la cuisine. Sa mère se précipita pour le relever et avant qu'il ait pu s'expliquer, ses parents s'invectivaient au-dessus de sa tête : « Qu'est-ce que tu as fait, tu l'as brûlé? » « Tu ne pourrais pas te rendre compte de ce qu'il a avant de gueuler comme tu le fais? » L'égoïsme et la haine qui résonnaient dans leurs voix étaient si stupides qu'ils n'avaient trouvé que leur fils pour y donner libre cours.

Voyant cela, sentant l'étouffement auquel ils étaient condamnés tous les trois, saisissant la situation, non pas sur son plan normal, mais à travers les images guerrières qui avaient bercé sa jeunesse, comme un prédicateur morne qui évoquerait la Genèse pour illustrer les semailles et les récoltes, Jimmy prit cette nuit une décision.

Etendu sur son lit, regardant le ciel infini, il décida, presque sans passion, dans l'intérêt de la justice, que son père devait disparaître. Déjà il sentait sa gorge et ses lèvres prêtes à murmurer. Il résista encore, répugnant à chuchoter le nom, puis il se laissa aller : « Papa, » murmura-t-il, et il se réfugia dans un sommeil sans rêves.

Le lendemain matin, angoissé, il aurait voulu défaire ce qu'il avait fait la veille. Mais il n'était pas du tout sûr d'y parvenir. Bien sûr il pouvait se tenir à l'écart du parc et de l'avion, s'il le désirait. Mais tout comme s'il eût été hypnotisé, une force l'y poussait malgré tout. Peut-être, après un tel engagement, était-il obligé de s'y rendre. Il souhaitait cependant se trouver des raisons supplémentaires, s'il devait en être ainsi.

Il se rendit à l'atelier et joua, pensivement, avec les masques que son père et lui avaient portés. Il mit le masque de son père et frissonna lorsqu'il sentit l'odeur qui régnait à l'intérieur et lorsque la bande protectrice toucha son front. Il découvrit les dimensions de l'obscurité à l'intérieur du masque. Cette obscurité était aussi immense que la nuit, aussi vaste que sa chambre lorsqu'il y faisait complètement noir ; elle était assez étendue pour contenir n'importe quoi et elle était remplie de l'odeur détestable de son père. « Qu'il lui fasse du mal encore une fois, une seule

fois, » pensa Jimmy, « et j'irai dans le parc. » Il s'assit, imaginant son père levant la main pour frapper, mais encore figé dans le geste qu'il attendait.

Et enfin, un matin, il sut pourquoi il avait attendu, pourquoi cette justice abstraite et supérieure dont il était devenu le serviteur l'avait obligé à attendre. Ce matin, lorsqu'il revint de faire les courses au magasin du coin, il entra dans la cuisine et entendit la voix de sa mère et celle d'un homme ; ils se tenaient sur le perron de derrière et la voix de l'homme lui semblait à la fois familière et étrangère.

Jimmy posa sur la table le paquet qu'il avait dans les mains. Les voix issues du perron vinrent détruire l'équilibre de ses pensées, et il resta là, subissant le choc qu'elles lui imprimaient, se sentant responsable de ce qu'il entendait dans ces voix insouciantes et sordides. Il écouta le rire de sa mère, puis, étonné, mais sûr de lui, il se murmura : « Il faudra qu'ils disparaissent eux aussi. »

Sa mère vint dans la cuisine prendre une casserole. « Il y a un homme là qui vend du maïs, » expliqua-t-elle. « Tu aimeras ça, n'est-ce pas? Ce sera délicieux. »

Pour Jimmy, la rougeur qui envahissait les joues de sa mère était la preuve de sa culpabilité, et, bien plus, il lui sembla, à lui qui n'avait plus d'âge, que cette preuve était le signe de quelque insupportable corruption de la jeunesse. « Tu ne te sens pas bien de nouveau? » lui demanda-t-elle, mal à l'aise. « Tu ferais peut-être mieux d'aller dans ta chambre t'étendre un peu. Allez, va. »

— « Non. »

— « Jimmy, je t'en prie... va. »

Il resta planté là et, de la fenêtre qui donnait sur l'arrière de la maison, il la regarda accompagner le marchand jusqu'au camion stationné dans le chemin. Il regrettait qu'elle agît ainsi, car il comprenait tout à coup qu'il devait la tuer, qu'il devait également tuer son père, et qu'alors suivrait une série accélérée de meurtres sans limite imaginable. Il regrettait également qu'elle le sacrifiât en lui imposant cette nécessité parce qu'elle n'avait pas su se conduire. Il n'essaya pas cependant de discuter les conséquences de ce qu'il savait être la vérité. Il comprenait maintenant le grand péché de l'humanité qui remontait à l'origine des temps.

Où donc avait vécu sa famille avant de venir ici? se demanda-t-il. Il n'avait pas de souvenir précis d'une autre ville, seulement une notion vague. Absorbé par une vision, ce fut comme s'il tournait à une grande altitude et voyait, dans le halo qui pour les aviateurs remplace l'horizon, non pas tout à fait une forme, mais les contours de ce qu'il reconnaissait pour être sa patrie.

Alors qu'il se soumettait à cette nécessité de tuer, tout en s'accrochant à une dernière raison humaine pour justifier ce qu'il avait à faire, il se souvint des paroles prononcées par Billy Cornwall au sujet de sa mère. Il imagina Billy attendant derrière la porte de la pièce voisine, prêt à lui tomber dessus ou à lui cracher au visage. Puis il se redressa et se força à aller voir par la porte.

En se rendant au parc l'après-midi de ce même jour et en regardant le ciel par la fenêtre de l'autobus, il se répétait tout bas : « Si seulement elle n'avait pas ri avec ce type. » Ce rire indécent résonnait dans ses oreilles au milieu de la foule anonyme qui faisait le trajet avec lui — toute cette foule condamnée maintenant par ce qu'il avait l'intention de faire. Tous devaient mourir.

Assis sur un banc du parc, il se remémora la vision qu'il avait eue et la certitude qu'il avait acquise le matin dans la cuisine. Le trajet en autobus avait obscurci cette vision, comme un souvenir est étouffé par toutes sortes de choses triviales — des sons de voix, des vitrines alléchantes, un ciel changeant, des visages évocateurs peut-être de temps plus heureux et de lieux situés de l'autre côté de l'océan — mais, se dégageant de tout cela, il s'éleva de nouveau et commença à planer. Et le point qui était sa patrie lui apparaissait, d'abord au-dessus d'une aile puis au-dessus de l'autre.

Et il voyait, entre sa patrie et lui, de petites formes noires, aussi rapides que des insectes, qui montaient vers lui de l'échiquier du paysage. Il voyait leur nombre et reconnaissait leur caractère hostile sans s'effrayer, car il savait — cela faisait partie du pacte — qu'il obtiendrait toujours ce qu'il désirait avec assez de force. Il aurait suffisamment de temps...

Comme le jour où il avait tué Billy, il dut attendre longtemps dans le parc. Les avions noirs restaient suspendus dans un lointain indéterminé, attendant en même temps que lui. Puis, comme les garçons arrivaient avec leur modèle réduit, les avions noirs se rapprochèrent pour intercepter Jimmy.

Le modèle réduit se mit à voler, maintenu par les câbles, et Jimmy se rapprocha de l'orbite qu'il décrivait. Il se sentit partir avec l'avion et fut heureux lorsque l'appareil monta pour se mettre en position d'attaque. Cette fois, il sentit mieux encore que les deux fois précédentes le moment où il allait descendre en piqué. « *Maintenant,* » cria-t-il intérieurement, sans haine, sans amour.

La descente était longue et il lui semblait que quelque chose lui comprimait la poitrine et l'estomac, lui coupant la respiration. Puis, comme s'il perdait conscience sous le choc de la descente en piqué, l'obscurité se fit et effaça les formes qu'il voyait de la carlingue. Et soudain tout disparut, le sol en dessous, les avions insidieux, le halo imaginaire de l'horizon, l'herbe, les garçons en maillots de corps.

Il ne vit pas le modèle réduit s'écraser dans l'herbe, ni les garçons se précipiter vers l'appareil avec des expressions mêlées de chagrin et de plaisir contenu.

(*Traduit par Janine Villars.*)



Le Livre des Fantômes

La choucroute

par JEAN RAY

Après « Maison à vendre » *(nº 48), voici une autre des nouvelles assez brèves qui composent le recueil* « Le Livre des Fantômes », *un des ouvrages les moins connus de Jean Ray. On y retrouvera l'inspiration indéniable de Ray « conteur flamand », et on y verra que l'auteur ne dédaigne pas de créer une image de son univers fantastique à partir des plus menus détails.*



Rien n'est plus proche de nous que l'inconnu, bien qu'à notre idée, il n'appartienne qu'aux plus lointains rivages.

ATTRIBUÉ A CARLYLE.
Encyclopédie de Brewster.

COMME Dickens disait : « Tout en Squeers », je dis « tout en Buire » quand je songe à l'étrange aventure qui fut mienne.

C'est par Buire qu'elle commence, par lui qu'elle s'est achevée.

Je le considère comme ami parce que je perds rarement une de nos vastes parties d'échecs, qu'il essaye toujours de m'être agréable par de menus et fréquents services, peut-être aussi parce qu'il y a entre nous, au premier abord, une certaine ressemblance physique, depuis qu'il porte un Borsalino à très larges bords et qu'il fume une pipe bull-dog de marque écossaise.

Nous avons d'ailleurs des goûts communs, par exemple pour la choucroute, le vin des Côtes-Rôties et le tabac de Hollande.

Buire est originaire du Cotentin, vieux pays de France qui fournit, paraît-il, à la joaillerie française le plus grand nombre de courtiers, aussi est-il employé chez Wilfer et Broways, firme très honoralement connue.

Au dernier Nouvel An, ses patrons lui ont donné une prime appréciable et un abonnement sur tout le réseau ferroviaire ; il empocha l'argent avec plaisir, mais l'abonnement lui ouvrit un ciel de félicités sans nombre.

— « Savez-vous comment je passe ma journée de congé hebdomadaire? » me dit-il en rougissant de bonheur. « Je vais à la gare, je prends place dans le premier train venu, sans me soucier de sa destination et je descends selon mon caprice. De cette façon, je contente à peu de frais et sans perte de temps, mon insatiable désir d'inconnu. »

Je trouvai l'idée heureuse, tout en ne cachant pas que je l'enviais quelque peu. Enfant, il me prenait souvent une fantaisie nomade qui me faisait marcher toujours droit, tout droit devant moi, espérant vaguement atteindre des horizons inconnus et prestigieux.

— « Un jour je vous prêterai mon abonnement, » promit-il, « aucun contrôleur ne pourrait découvrir la petite supercherie puisque nous nous ressemblons comme des frères. »

Il tint sa promesse.

Tout au long de la journée j'hésitai à me servir de la précieuse carte d'abonnement, puis, entre chien et loup, je me décidai brusquement : le temps était sombre et les gares étaient mal éclairées. Je choisis un obscur train de banlieue, un sale petit tortillard blotti au long d'une voie en cul-de-sac, et m'installai sur des coussins de serge bleue, sous le regard fuyant d'une lampe à gazoline.

Au moment où le train sifflait et que les freins débloqués hurlèrent, un bonhomme chargé de paquets sauta sur le marchepied. Je lui tendis une main secourable et, une fois installé en face de moi, le dos à la direction du convoi, il m'exprima sa reconnaissance.

C'était un homme jovial et bavard, et j'ai retenu son discours :

— « C'est la fête chez mes voisins, le Clifoires. Un nom bien drôle, n'est-il pas vrai ? C'est ainsi que dans mon pays on appelle les sarbacanes avec lesquelles s'amusent les enfants. Mais clifoires ou sarbacanes, ce sont de bien braves gens qui fêtent aujourd'hui leurs noces d'argent, parfaitement. J'apporte des pâtisseries, des tartes meringuées, des religieuses, des carrés aux pistaches. Entre nous, je crains pour les meringues qui m'ont paru fragiles, mais tout fera farine au moulin car nous sommes entre vieux amis. Il y aura un vol-au-vent aux crevettes, un gigot, un poulet aux olives... »

Je souris et l'homme me fut sympathique car il venait de citer trois plats dont je raffole.

« Pour moi, » continua-t-il, « je me serais contenté d'une ordinaire mais bonne choucroute, avec des saucisses, du lard, des tranches de porc rissolées. »

Je bâillai doucement, non d'ennui, car j'adore parler cuisine, mais d'une faim brusquement venue : je fais grand cas d'une choucroute bien conditionnée.

La suite de la conversation ne comporta guère de changement de sujet ; nous établîmes un parallèle entre les choucroutes d'Alsace et celles d'Allemagne. Puis entre celles servies en Ardenne, garnies de jambonneaux, et celles présentées en spécialité autrichienne, avec des saucisses à la chipolata.

Sur ces entrefaites, le train, qui avait déjà fait d'assez nombreuses haltes, ralentit de nouveau et je me levai.

— « Je descends ici, bien du plaisir, Monsieur, et au revoir ! »

Je lui tendis la main.

Il la retint avec force et je vis que son gros et cordial visage avait soudainement blêmi.

— « Ce n'est pas possible ! » balbutia-t-il, « vous ne pouvez pas descendre... pas descendre... ici. »

— « Mais si... Adieu ! »

J'avais ouvert la portière et sauté sur le quai.

Il fit un geste inutile et, à ce qui me semblait, désespéré, pour me retenir.

— « Vous ne pouvez descendre... ici ! » hurla-t-il.

Le train se remettait en marche ; je vis le visage de mon compagnon de route se coller, tordu d'angoisse, contre la vitre de la portière. Le train prit de l'allure et ne fut plus qu'une ombre fuyante piquée d'un œil flamboyant de cyclope.

J'étais seul sur le quai d'une gare affreusement quelconque, aux lumières avares. Une sonnette, cachée dans une niche de bois, grelottait. Je jetai un regard distrait dans des locaux absolument vides et, sans avoir vu un percepteur de tickets ou un quelconque agent de contrôle, je débouchai sur une esplanade morne et complètement déserte.

Or, à cette heure, une unique chose me préoccupait : celle de m'installer sur une banquette de restaurant et de commander une choucroute ; mon ami d'une heure et ses gourmands propos avaient fait naître en moi un féroce appétit dont je m'étonnais moi-même.

Une rue s'allongeait devant moi, longue, interminable, toute en ombres et chichement étoilée de réverbères à flamme bleue.

Il faisait froid, il bruinait ; la nue semblait peser à même les pignons et les toits. Je ne vis aucun passant et nulle part la clarté accueillante d'une vitrine marchande ni même, tout au long de cette énorme artère bordée de hautes et noires maisons, une fenêtre éclairée trouant de rose la nuit d'alentour.

— « Je me demande où je suis? » murmurai-je, regrettant déjà l'aventure selon Buire.

Et tout à coup je me trouvai face au havre de grâce : une baie cintrée ternie de buée humide, mais claire et laissant entrevoir des contours flous de tables, de glaces et d'un comptoir confortablement garni.

Il n'y avait personne à l'intérieur, mais la banquette était large et tendue de chaude peluche rouge et sur le comptoir flambait un double arc-en-ciel de bouteilles.

— « Holà ! Quelqu'un? »

Il me semblait que ma voix portait loin, fameusement loin, s'achevant dans de vastes profondeurs en longues résonances.

— « Monsieur désire? »

L'étrange bonhomme ! Je ne l'avais vu, ni entendu venir et il s'était dressé devant ma table comme surgi d'une trappe.

Il avait un curieux visage décati de clown, tout blanc, à la bouche mince et rentrante, aux yeux tapis derrière un rempart de bourrelets graisseux.

— « Une bonne choucroute, s'il y a moyen d'en avoir une. »

— « Certainement, Monsieur ! »

Je ne vis partir ni revenir le serveur, du moins je ne m'en souviens

guère, mais la choucroute se trouvait placée sur la table, énorme, splendide, dressée sur un gigantesque plat d'étain frotté, bardée de lards épais, étayée de saucisses dorées, flanquée de puissantes tranches de jambon et de rôti.

Tout à coup, avant que j'y eusse porté la fourchette, une haute flamme bleue s'en éleva.

— « Nous servons toujours la choucroute flambée. Spécialité de la maison, » dit une voix.

Je ne revis pas le serveur, mais je m'écriai de bonne humeur :

— « Qu'importe, elle ne pourra qu'en être meilleure ! »

Et j'ajoutai, mais mentalement :

« Une choucroute flambée, voilà une recette bien nouvelle que je me promets de passer à Buire ! »

Pourtant je n'en mangeai pas.. Une chaleur terrible, formidable, se dégageait du pâle brasier, et je dus reculer sur la banquette. J'appelai le garçon, il ne vint pas.

Je quittai la table et, dépassant le comptoir, je poussai une porte qui devait s'ouvrir dans une arrière-salle.

Ici commença la suite des étonnements sans nombre de cette soirée.

L'arrière-salle était là, en effet, mais absolument vide et nue, comme une pièce d'une maison fraîchement bâtie ou consciencieusement vidée par les déménageurs.

J'allumai ma lampe de poche et décidai de pousser plus loin mon exploration. Eh bien ! je circulai un temps relativement long, par une maison vide, déserte, inhabitée, sans trace de meubles ou même de présences anciennes.

Je garde, de mon origine anglo-saxonne, une certaine dose d'humour, cette joie intérieure à froid, qui s'extériorise mal, mais vous sert admirablement dans les circonstances les plus difficiles.

« Je n'en mangerai pas moins la choucroute, » me dis-je, « et avec bien des chances de ne pas la payer. »

Car en dépit de ce mystère du vide et du silence, ma fringale ne s'apaisait pas, au contraire, je ne rêvais que saucisses, lardons, côtelettes... Je retournai dans la salle de restaurant.

Il y faisait une chaleur torride et je ne pus approcher de ma table. La flamme montait à présent à mi-plafond ; je voyais les saucisses, les magnifiques tranches de viande grasse, la colline ruisselante de la choucroute, la crème de la purée de pommes de terre à travers un léger voile azuré, mais ardent comme l'enfer même.

« Si je ne puis manger, je boirai ! » décidai-je en saisissant une bouteille de liqueur grenat.

Elle était très lourde, solidement bouchée et capsulée.

D'un geste rageur je cognai le goulot contre le marbre du comptoir. La bouteille éclata en morceaux : elle était de verre plein ! Il en était de même des autres : les jaunes, les transparentes, les vertes, les azurines.

Alors la peur me poussa aux épaules et je m'enfuis.

Je m'enfuis dans une cité horrible, noire, vide, silencieuse au-delà de toute comparaison.

Je tirai des sonnettes, d'antiques pieds-de-biche, accrochés à des chaînes forgées, appuyai sur des boutons électriques, aucun son ne répondit à mon appel.

J'avais égaré mon briquet et je n'avais pas d'allumettes ; je grimpai sur un des hauts réverbères à flammes bleues : elles répandaient une chaleur atroce, mais je ne pus y enflammer une cigarette. Je me battis avec des volets et des portes férocement obstinés. A la fin, une de ces dernières, plus fragile sans doute, céda.

Savez-vous ce qu'il y avait derrière?

Un mur énorme, noir, massif comme le roc.

Il en fut de même d'une autre, puis d'une autre encore : j'étais prisonnier d'une ville toute en façades, sans bruit et sans autre vie que celle des flammes bleues épouvantablement ardentes et pourtant ne brûlant pas.

C'est alors que je retrouvai la longue rue de la gare et revis le restaurant.

Il n'était plus qu'un vaste brasier de feu lunaire, la flamme de la choucroute « flambée » le consumait à présent. Je traversai en courant une fournaise immobile, poursuivi au long de ma course folle par une haleine centuplée de forge en furie. Et je revis la gare.

La sonnette tintait, un train se rangeait sagement le long du quai. Je me laissai tomber, anéanti, sur la banquette d'un coupé obscur.

Ce ne fut qu'après un temps bien long, une heure peut-être, que je vis que d'autres voyageurs l'occupaient également. Ils dormaient. Ils descendirent avec moi à la gare de départ, un contrôleur endormi ne jeta qu'un regard distrait sur la carte d'abonnement de Buire.

*
* *

Le lendemain, comme Buire vint me réclamer son abonnement, je ne lui soufflai mot de l'aventure car je m'accusais d'un rêve ou d'une hallucination.

Mais en tirant la carte de ma poche, un gros morceau de verre rouge en tomba, c'était un tesson de la fameuse bouteille.

Buire le ramassa.

Je vis son visage se tordre curieusement.

— « Dites donc, vous ! » s'écria-t-il en tournant le morceau de verre dans les mains.

— « Alors... quoi? »

Il me regarda longuement, les yeux ronds, la lippe pendante, image de la plus complète hébétude.

— « Puis-je emporter cela? » balbutia-t-il... « Oh ! n'ayez aucune crainte, je vous le rendrai tel quel. Mais... Mais... Je voudrais... »

— « Peuh... Faites ! » répondis-je avec indifférence.

Il me le rapporta le soir même, il était très nerveux.

— « Je l'ai montré à Wilfer et Broways... Ce sont des gens... euh... très discrets, soyez-en convaincu. Je leur ai dit que votre grand-père avait passé quelques années aux Indes... »

— « Et vous n'avez pas menti, » dis-je en riant, « c'était même un fameux chenapan, à en croire feu mon père et mes oncles. »

— « Tant mieux, » dit-il, tout à coup rasséréné, « je me sens très mal, excusez-moi. Mais revenons-en à notre affaire. »

— « Nous avons donc une affaire en cours? »

— « Je l'espère bien! » s'écria Buire. « Wilfer et Broways disent que ce n'est pas très vendable. Ils n'ont jamais rien vu de pareil et surtout l'étrange forme irrégulière les intrigue. Qu'importe, il faudra le couper en quatre, peut-être en six, et cela en diminue fortement la valeur. Bref ils vous offrent un million de votre rubis. »

— « Ah! » fis-je, et je gardai un long silence.

Buire devint de plus en plus nerveux.

— « Allons, jouons franc jeu, ils vous en offrent deux millions, mais n'espérez pas en obtenir davantage, sinon ce serait trop réduire ma commission et elle ne sera pas énorme si l'on vous donne deux millions. »

Et comme je me taisais toujours, il cria :

— « Et surtout, ne l'oubliez pas... personne ne vous posera jamais de questions! »

Tard dans la nuit il m'apportait un volumineux paquet : deux mille grands billets.

***

Si j'avais mis en pièces et pris un large morceau de la blanche carafe de kummel, j'aurais eu un diamant digne de la Golconde à offrir à Wilfer et Broways, si je m'étais pris aux flacons de chartreuse ou de menthe verte, c'est une émeraude comme jamais n'en connut Pizarre que j'aurais emportée.

Mais baste, je n'y songe guère.

Je pense à la choucroute, et je meurs de regret de n'y avoir goûté.

Je la revois sans cesse, elle hante mes jours et mes nuits.

En vain, je réclame aux cuisines les plus réputées des plats géants où s'entassent les plus riches viandes pimentées.

Dès la première bouchée, tout m'est cendre et poussière et d'un geste las je renvoie le chef-d'œuvre gourmand aux traiteurs désespérés.

J'ai imploré les choucroutes les plus fastueuses de Strasbourg, de Luxembourg, de Vienne. Pouah! Je suis parti, la nausée aux lèvres, criant mon dégoût et ma désespérance.

Et j'ai tourné le dos à Buire, il n'est plus mon ami.



La semaine de huit jours

(*Zeepsday*)

par GORDON R. DICKSON

Gordon R. Dickson, qui paraît pour la première fois au sommaire de « Fiction » et dont vous reverrez la signature, est un auteur familier avec tous les genres de la S. F., du plus sérieux au plus humoristique. Il se tourne ici vers une veine peu exploitée : la parodie juridique interstellaire. Le résultat est délicieux.



MINUTES :

Procès n° 47, Session des Assises 19238472635402847563 5 de la Cour Galactique des Coutumes des Peuples, dans le cadre de la Fédération des Races d'Origine Planétaire.

GREFFIER :

Ce compte rendu de procès est fait par Aki, frère de nichée de Po, Domsker de Ju, Greffier de cour diplômé. Etabli selon la prescription légale : « Que le compte rendu soit complet ; qu'aucun spuggl même infime ne twangue non-noté et non-remarqué. »

COMPTE RENDU COMMENCÉ :

Deux ulbls (quatre heures vingt minutes temps humain ; trente-huit gisnk, temps sloonien) après le lever du soleil sur Beldor, siège de la Cour Galactique. Une joyeuse journée avec une salle de séances bien garnie d'un auditoire poli, d'une grande variété de saines formes de vie. A gauche du Siège de la Cour se tient le défendeur, le Sieur Garth Paulson, un Humain de la Terre, entouré d'amis et de sympathisants. A droite, le plaignant, le Sieur Drang Ususis, un Nesbler de Sloon, également entouré d'amis et de sympathisants. L'approche de Son Honneur le Juge présidant, Umka, un Bolver de Bol, est notée.

L'HUISSIER. — Son Honneur, le Juge Umka, se roule sur son banc. Toute personne craignant une atteinte à ses sensibilités personnelles et délicates est priée de se retirer.

LE JUGE. — Merci, Huissier. Vous pouvez ramper ailleurs maintenant. Où est ma visionneuse — ah ! oui... Je vois ici par le dossier qui m'est soumis que le plaignant accuse le défendeur d'avoir commis une impolitesse personnelle et verbale envers lui, notamment en une occasion où il s'est à voix haute référé au plaignant comme à une créature possé-

dant quatre tentacules. Hrrum, hrrum — serait-ce que mes trois douzaines de vieux yeux me joueraient des tours? Il semble bien à la Cour que le plaignant en question possède bien qua...

MOI-MÊME (*interrompant selon la tradition légalisée et le devoir d'un greffier en une telle occasion*). — Psst, Votre Honneur — (*la suite de mon intervention n'est pas rapportée*).

LE JUGE. — Oh-ah. Merci, Greffier. La Cour présente ses politesses au *tri*-tentaculaire Sieur Usussis et à l'acheteur-agent de presse — est-ce bien cela? — Sieur Paulson.

LE DÉFENDEUR. — Agent de presse est exact, Votre Honneur. Je suis l'acheteur agent de presse urbain de l'Hôtel de Ville de la Ville de Los Angeles, dans la Métropole de Los Angeles, Terre.

LE JUGE. — Et Mr. Usussis, votre profession?

MR. USUSSIS. — Votre Honneur, je suis un dilettante diplômé, de la planète Sloon. Que ses océans violets empestent éternellement!

LE JUGE (*frappant pour rétablir l'ordre*). — Silence! Silence! La Cour ne supportera pas de telles manifestations patriotiques. Le plaignant est prévenu que les sensibilités des personnes ici présentes ne doivent pas être offensées. Mr. Usussis, vous portez une plainte d'ordre mineur devant ce tribunal et pourtant il semble à la Cour que votre box est garni de talents juridiques de premier ordre. N'est-ce pas le grand avocat criminel Spod Draxel de Nv, que j'aperçois à vos côtés?

MR. USUSSIS. — C'est lui en effet, Votre Honneur. Toutefois lui ainsi que ces autres gentils-êtres ne sont ici qu'à titre amical et en sympathisants, et non pas à titre officiel. Je tâcherai de plaider ma cause avec mes propres moyens, si faibles soient-ils.

LE JUGE (*s'adressant au défendeur*). — Et vous, Mr. Paulson, semblez également bien servi. N'est-ce pas le plus grand Chicanier d'Affaires de la Terre que je vois dans votre box?

LE DÉFENDEUR. — C'est bien Sol Blitnik, Votre Honneur. Toutefois, de même que pour l'honorable plaignant, lui et ces autres personnes ne sont qu'accointances de hasard qui m'ont demandé une place dans mon box pour avoir l'occasion de se divertir en assistant à ce procès. Moi aussi, je tâcherai de me défendre du mieux de mes pauvres capacités.

LE JUGE. — Bien, bien. La Cour prévient le plaignant comme le défendeur qu'elle n'admettra pas les questions étrangères au débat. Commençons. Le plaignant veut-il s'avancer à la barre et répondre aux questions.

(*Le plaignant traverse la salle en rampant et monte à la barre.*)

LE JUGE. — Le défendeur désire-t-il présenter sa procédure de réponse à l'accusation du plaignant?

(*Le défendeur tient conseil avec les accointances de hasard dans son box.*)

LE DÉFENDEUR. — Nous — enfin, je pense, Votre Honneur, que nous gagnerions du temps si le plaignant commençait par énoncer ses griefs dans ses propres termes pour le bénéfice de la Cour.

LE JUGE. — C'est bon. Parlez, Mr. Usussis.

LE PLAIGNANT. — Les circonstances sont très simples, Votre Honneur. Je négociais une affaire commerciale de faible importance avec le défendeur. Nous venions de signer un contrat pour l'achat de certaines commodités slooniennes devenues depuis peu très demandées dans la ville de Los Angeles, lorsque le défendeur se mit à se gratter vigoureusement. Lorsque je m'enquis poliment de la cause de son malaise, il répliqua : « Maintenant j'ai pigé. J'aurais dû me méfier d'un margoulin dans votre genre, espèce de... » et c'est alors, Votre Honneur, qu'il fit cette accusation obscène, dégoûtante et irrépétable à mon égard qui a motivé l'action que je présente actuellement contre lui devant ce tribunal.

LE JUGE. — Permettez-moi de vous interrompre un instant. La Cour désirerait savoir si le plaignant recherche une action punitive ou simplement un avertissement interdisant au défendeur de se livrer à des assauts verbaux ultérieurs?

LE PLAIGNANT. — Votre Honneur, je désire un avertissement soutenu par la menace d'action punitive avec la pleine rigueur de la loi — c'est-à-dire un emprisonnement de deux ans, je crois.

LE JUGE (*sévèrement*). — Le plaignant est prévenu de ne pas essayer d'instruire la Cour. Un emprisonnement de deux ans est effectivement possible pour manque de politesse entre les races. Toutefois, les condamnations et leurs circonstances sont à la discrétion de la Cour.

LE PLAIGNANT (*humblement*). — Je vous prie de m'excuser, Votre Honneur.

LE JUGE. — Vos excuses sont acceptées. (*S'adressant au défendeur*) : Il me semble que le plaignant a décrit d'une façon satisfaisante la situation au moment de l'insulte alléguée. Qu'est-ce que le défendeur désire — au fait, le défendeur voudrait-il avoir l'obligeance d'expliquer à la Cour comment il se fait que son accointance de hasard Sol Blitnik ait adopté une attitude où ses lèvres touchent presque l'oreille du défendeur?

LE DÉFENDEUR. — Je prie humblement la Cour d'excuser mes infirmités. L'oreille en question est affligée d'une légère irritation qui est soulagée par le murmure de Mr. Blitnik.

LE JUGE. — C'est bien, Mr. Paulson. Simple curiosité de ma part. Veuillez continuer.

LE DÉFENDEUR. — Le plaignant sait-il que la ville de Los Angeles est identique à la Métropole de Los Angeles?

LE PLAIGNANT. — Oui. Naturellement.

LE DÉFENDEUR. — Et que les villes de Hong-kong, du Caire, et Capetown sont des banlieues de cette même métropole de Los Angeles?

LE PLAIGNANT. — C'est-à-dire que... heu...

SYMPATHISANT (*du box du plaignant*). — Objection !

LE JUGE. — Silence dans la Cour ! Les spectateurs ne devront pas interrompre la procédure de la Cour.

LE PLAIGNANT. — Votre Honneur, *je* fais objection.

Le juge. — Pour quelle raison?

Le plaignant. — Heu... la question posée n'a aucun rapport avec le sujet.

Le juge. — Alors, Mr. Paulson?

Le défendeur. — Votre Honneur, j'essaye de démontrer que le plaignant essayait de tromper la Cour lorsqu'il fit allusion à la négociation entre nous comme étant de faible importance et que cette négociation a un rapport direct avec la conversation qui se termina par l'offense alléguée.

Le juge. — Objection rejetée. Continuez, Mr. Paulson. Au fait, comment va votre oreille? Je remarque que Mr. Blitnik vous prodigue ses soins de nouveau.

Le défendeur. — Beaucoup mieux, merci, Votre Honneur. Votre Honneur voudrait-il demander au témoin de répondre à la dernière question?

Le juge. — Répondez.

Le plaignant. — Eh bien oui.

Le défendeur. — Autrement dit, l'affaire de faible importance dont vous parliez en fait impliquait la fourniture de millions de produits manufacturés pour la planète Terre dans son ensemble, n'est-ce pas?

Le plaignant. — Heu... oui.

Le défendeur. — Je désire maintenant demander à ma secrétaire, Marge Jolman, de monter à la barre.

Le juge. — Bien. Vous pouvez disposer, Mr. Usussis. Sujet à un rappel ultérieur si nécessaire, bien entendu.

(*Le plaignant rampe hors de la barre et retourne à son box. Du box du défendeur s'approche une femelle humaine — jeune, bien développée, et rousse. Un peu nerveuse, le témoin se livre à une brève démonstration de la cérémonie humaine du serrement de mains avec le défendeur tandis qu'il l'aide à monter à la barre.*)

Le plaignant (*de son box*). — Objection, Votre Honneur.

Le juge. — Pour quelle raison, Mr. Usussis?

Le plaignant. — Il est de notoriété publique que le témoin envisage une cérémonie d'accouplement avec le défendeur. Je demande à Votre Honneur de considérer la possibilité que ceci influencera le témoin.

Le juge. — Pour ou contre lui, vous voulez dire?

Le plaignant. — Pour, Votre Honneur. Les accouplements humains sont généralement considérés comme étant basés sur l'affection.

Le juge. — Cette Cour ne peut considérer les possibilités de préjugés pour cause d'affection ou d'animosité. Sans cela, vous seriez vous-même empêché de plaider votre cause pour raison de préjugé évident, Mr. Usussis. Y a-t-il une relation directe entre le projet de cérémonie d'accouplement et votre accusation d'impolitesse?

Le plaignant. — Pas de relation *directe,* Votre Honneur, mais...

Le juge. — Objection rejetée. Continuez, Mr. Paulson.

LE DÉFENDEUR. — Marge, vous souvenez-vous avoir été au travail dans mon antichambre le jour où Mr. Usussis est venu me voir pour la première fois?

LE TÉMOIN. — Oh ! oui.

LE DÉFENDEUR. — Voulez-vous dire à la Cour ce qu'il vous a dit en cette occasion.

LE TÉMOIN. — Eh bien, je ne me souviens pas de ses paroles exactes...

LE DÉFENDEUR. — Avec la permission de Votre Honneur, je demanderai au témoin de nous dire la substance de ce que lui a dit le plaignant en cette occasion.

LE JUGE. — Allez-y. Le plaignant peut toujours faire des objections après avoir entendu sa façon de rapporter la conversation.

LE DÉFENDEUR. — Allez-y, Marge.

LE TÉMOIN. — Eh bien, il avait un rendez-vous avec Garth — Mr. Paulson, je veux dire, mais il n'avait pas dit pourquoi. Alors je le lui ai demandé. Il a dit qu'il s'agissait du zipdi.

LE JUGE. — Zipdi? Je ne...

MOI-MÊME. — Votre Honneur, psst — (*le reste de mon discours ne figure pas dans le compte rendu*).

LE JUGE. — Ah ! oui. Bien sûr. Hrmph ! Continuez.

LE TÉMOIN. — Je lui ai demandé ce que c'était ; et il a dit que c'était ce qu'il était venu expliquer et qu'il voulait voir Mr. Paulson à ce sujet. J'ai appelé Garth sur l'interphone et je lui ai dit, et il nous a demandé de venir tous les deux dans son bureau.

LE JUGE. — Un instant. Le plaignant a-t-il des objections jusqu'ici?

LE PLAIGNANT. — Pas pour l'instant. Votre Honneur.

LE DÉFENDEUR. — Et que s'est-il passé dans mon bureau, Marge? Voulez-vous le dire à la Cour?

LE TÉMOIN. — Eh bien, vous vouliez que je prenne des notes, vous avez dit. Alors je suis restée. Puis vous avez demandé à Mr. Usussis de quoi il s'agissait. Il a dit que c'était une affaire délicate et qu'il ne voulait pas mettre les pieds dans le plat en violant des tabous humains qu'il ne connaissait peut-être pas, mais qu'il aurait aimé savoir la raison pour laquelle les humains ne se servaient pas du zipdi?

(*Le témoin s'arrête et semble agité.*)

LE JUGE (*encourageant*). — Continuez, Miss Jolman.

LE TÉMOIN. — Alors Garth a dit : « Qu'est-ce que vous voulez dire, zipdi? » Et alors Mr. Usussis a expliqué qu'il ne connaissait pas le mot humain pour cela, mais que c'était le jour situé entre ceux que nous appelions mercredi et jeudi.

LE JUGE. — Un instant. Il me semble que ceci est un point qui devrait être éclairci avant que nous continuions. Je crois que le témoin peut se retirer pour l'instant. Y a-t-il un expert temporel dans la salle? — Non, non, je ne veux pas d'un expert du box du plaignant ou de celui du défendeur, aussi désintéressés ces gentils-êtres soient-ils. J'en voudrais

un de l'assistance. Vous, Monsieur — là derrière — voudriez-vous consentir à nous aider?

(*Un Vbuldo de O se lève dans le fond de la salle et avance en cliquetant vers la barre.*)

LE JUGE. — Voulez-vous nous donner votre nom et vos titres, Monsieur?

LE TÉMOIN. — Avec plaisir. Je suis Porniarsk Prime Trois et je possède des diplômes élevés en temporelle générale.

LE JUGE. — Voulez-vous expliquer à la Cour dans les termes les plus simples possibles la situation temporelle qui nous occupe?

LE TÉMOIN. — Certainement. Le plaignant, étant un Nesbler de Sloon, est natif d'une aire Force Deux de la Galaxie. Par conséquent, il est soumis à un temps curviligne d'une facteur 84736209, approximativement. La quantité temporelle étant radiale par rapport à la courbure de l'espace, il en résulte un plus grand nombre positif de divisions temporelles, par rapport à la même aire temporelle, pour un être de Nesbler que pour un être de la Terre, où c'est un temps linéaire à facteur 76453839476, approximativement, qui est actuellement effectif.

LE TÉMOIN. — C'est que le plaignant bénéficie d'une semaine de huit jours contre sept pour celle du défendeur. C'est-à-dire se composant de lundi, mardi, mercredi, zipdi, jeudi, vendredi, samedi, et dimanche.

LE JUGE. — Merci beaucoup. Vous pouvez vous retirer.

(*Le témoin s'incline, descend de la barre et retourne en cliquetant vers sa place au fond de la salle*).

LE JUGE. — Rappelez le témoin précédent.

(*La femelle humaine, Marge Jolman, revient à la barre.*)

LE JUGE. — Miss Jolman, vous avez entendu le dernier témoin. Est-ce que ceci correspond, en substance, à ce que Mr. Usussis a expliqué à vous-même et au défendeur?

LE TÉMOIN. — Oui, Votre Honneur. Il voulait savoir ce que nous autres humains faisions pendant les 24 heures qui s'écoulaient entre minuit le mercredi et la première minute du jeudi matin.

LE JUGE. — Voulez-vous dire que le plaignant a laissé entendre qu'il pensait que les humains avaient également huit jours dans leur semaine?

LE TÉMOIN. — C'est ce que j'ai compris, Votre Honneur.

LE JUGE. — Ah... Eh bien continuez vos questions, Mr. Paulson.

LE DÉFENDEUR. — Merci, Votre Honneur. Maintenant, Marge, qu'est-ce que j'ai répondu lorsque Mr. Usussis a dit cela?

LE TÉMOIN. — Vous n'avez pas voulu le croire, et Mr. Usussis a proposé de vous faire voir.

LE DÉFENDEUR. — Merci, c'est tout.

LE JUGE. — Pas de questions, Mr. Usussis?

LE PLAIGNANT. — Pas pour l'instant, Votre Honneur.

LE JUGE. — Vous pouvez vous retirer.

(*Le témoin regagne sa place dans le box du défendeur.*)

LE JUGE. — Et maintenant, Mr. Paulson?

LE DÉFENDEUR. — Votre Honneur, je voudrais demander à Gundar Jorgenson, de la Terre également, de venir témoigner.

LE JUGE. — Bien.

LE DÉFENDEUR. — Gundar...

(*Un mâle humain, entre deux âges, assez grand pour son espèce, approche et monte à la barre.*)

LE DÉFENDEUR. — Voulez-vous dire à la Cour vos noms et profession?

LE TÉMOIN. — Gundar Jorgenson, de Terre. Je suis un physicien temporel.

LE DÉFENDEUR. — Voulez-vous expliquer à la Cour votre rôle dans le cas qui nous occupe?

LE TÉMOIN. — Certainement. Par une radieuse matinée du mois de de mai dernier, le défendeur m'a demandé de l'accompagner pour une visite à zipdi...

(*Consternation dans la Cour. Cris de* « objection ! objection ! » *émanant du box du plaignant.*)

LE JUGE (*frappant pour rétablir l'ordre*). — Silence, silence dans la salle. Encore un incident de cette sorte et je la ferai évacuer. Le défendeur veut-il approcher, s'il vous plaît?

LE DÉFENDEUR. — Me voici, Votre Honneur.

LE JUGE. — Mr. Paulson, je dois admettre que je soupçonne depuis un moment que dans ce procès il s'agit de questions qui ne sont pas de la juridiction de cette cour. Je suis persuadé que le défendeur n'est pas sans savoir — et sinon, je suis certain que l'une des accointances de hasard qui partagent son box pourra l'en informer — qu'un cas concernant des irrégularités temporelles doit être examiné par la Haute Commission Criminelle. Les deux planètes impliquées doivent être mises sous séquestre, un embargo mis sur leurs produits, et un processus de décontamination d'une durée de cent ans mis en route. Le défendeur cherche-t-il à accuser le plaignant d'avoir procédé à un dérangement de la structure temporelle autour de la sa planète d'origine?

LE DÉFENDEUR. — Rien n'est plus loin de mes pensées, Votre Honneur. Ainsi qu'il a déjà été indiqué à la Cour, je ne suis qu'un simple citoyen inexpérimenté engagé dans un petit différend avec un autre citoyen au sujet d'une question d'importance mineure. Ainsi que le sait Votre Honneur, une condamnation pour un dérangement de structure temporelle est pratiquement impossible légalement ; et c'est précisément pour cette raison que la Haute Commission Criminelle a jugé bon de rendre la situation tellement désagréable pour le criminel ainsi que pour sa victime que les deux parties, innocente et coupable, hésitent à s'impliquer dans un tel procès. Je ne désire certainement pas apporter de tels désagréments à ma planète. Par conséquent, je voudrais éclaircir les doutes qui pourraient subsister dans l'esprit de la Cour au sujet de ce qui s'est passé du point de vue temporel. A mon avis,

aucune des irrégularités temporelles qui seront évoquées dans ce procès n'ont existé en réalité, mais ceux d'entre nous qui y ont été mêlés ont été hypnotisés pour leur faire croire qu'elles ont existé.

LE JUGE. — Hypnotisés ! Le plaignant admet-il avoir hypnotisé le défendeur ?

LE PLAIGNANT (*ricanant*). — Oui, Votre Honneur, avec la restriction que le défenseur désirait subconsciemment être hypnotisé, ce qui fait que cet acte ne peut être considéré comme ayant été commis contre la volonté du défendeur.

LE JUGE. — Le défendeur est-il d'accord avec cette restriction ?

LE DÉFENDEUR. — Oui, Votre Honneur, sous réserve de la nature théorique de ma contention.

LE JUGE. — Le plaignant est-il d'accord avec la nature théorique de la contention du défendeur ?

LE PLAIGNANT. — En théorie, je suis d'accord avec la théorie du défendeur.

LE JUGE (*dont les deux douzaines d'yeux inférieurs se cernent légèrement, murmure quelque chose d'indistinct.*)

MOI-MÊME. — Vous dites, Votre Honneur ?

LE JUGE. — Rien, rien. Continuez à questionner votre témoin, Mr. Paulson.

LE DÉFENDEUR. — Mr. Jorgenson, vous m'avez accompagné à notre visite théorique à zipdi. Voulez-vous dire à la Cour ce que nous y avons fait et ce que nous y avons découvert ?

LE TÉMOIN. — Avec le plus grand plaisir. Comme je le disais, par une délicieuse nuit de mai, nous avons laissé derrière nous la Terre de tous les jours...

LE JUGE. — Un instant, Mr. Paulson. Pourquoi avez-vous besoin d'un expert technique pour témoigner de faits qui théoriquement ne se sont jamais produits et n'ont pas existé ?

LE DÉFENDEUR. — Je me permet d'assurer Votre Honneur que ces faits inexistants ont un rapport essentiel avec le cas.

LE JUGE. — Ah ! bon... eh bien, continuez.

LE DÉFENDEUR. — Allez-y, Mr. Jorgenson.

LE TÉMOIN. — Nous sommes partis dans un astronef sloonien. La Terre s'est éloigné de nous. Parvenus à une certaine distance du globe, alors que la planète semblait flotter dans l'espace telle une immense boule de cristal voilée de brumes, nous avons attendu jusqu'à minuit, le mercredi. Puis, en cette heure solennelle, nous avons mis en marche le distorseur temporel de l'astronef...

LE DÉFENDEUR. — Vous voulez dire l'illusion de distorseur temporel.

LE TÉMOIN. — Oui, oui. Le dist... l'illusion, je veux dire, était de la plus grosse taille que j'aie vue. Jusqu'alors, je n'avais étudié que de minuscules modèles de laboratoire.

LE JUGE. — Des illusions ou des distorseurs temporels, Mr. Jorgenson ?

LE TÉMOIN. — Des distorseurs temporels. Votre Honneur. Enfin, je connaissais le principe de leur fonctionnement. En bref, l'appareil dilate un orifice existant dans la structure temporelle normale, et, à travers cet orifice, l'on peut découvrir le temps excédent qui peut se trouver dans la région.

LE JUGE. — Un instant. Je voudrais poser une question au témoin technique précédent. Ce n'est pas la peine de monter à la barre, Mr. Porniarsk Prime Trois, mais est-ce que cette description est essentiellement exacte?

VOIX VBULDONIENNE (*du fond de la salle*). — Tout à fait exacte, Votre Honneur.

LE JUGE. — Continuez, Mr. Jorgenson.

LE TÉMOIN. — Alors, lorsque nous avons regagné la Terre à 0 h. 06, zipdi, nous avons trouvé une planète déserte.

LE JUGE. — Une planète déserte?

LE TÉMOIN. — Entièrement déserte, Votre Honneur. Les villes, les routes, les foyers de la Terre étaient ce qu'ils avaient toujours été, mais pas une âme humaine ne les habitait. Nous avons contemplé ce spectacle grandiose, abasourdis. Devant nous s'étendaient de larges espaces vides...

LE JUGE. — Excusez-moi un instant. Le témoin serait-il par hasard un écrivain ou un poète amateur?

LE TÉMOIN (*dont le visage est envahi par un flot de liquide circulatoire*). — Mais oui, je le suis, à ma manière. Comment Votre Honneur a-t-il deviné? J'ai en fait publié quelques petits morceaux dans *Frontières Littéraires*. Pas pour de l'argent, bien sûr. Je ne daigne pas prostituer mon art, mais...

LE JUGE. — La Cour félicite le témoin de son altruisme, mais peut-être dans ces sordides locaux judiciaires, vaudrait-il mieux que le témoin s'en tienne à la prose de tous les jours.

LE TÉMOIN. — Mais aucun lieu n'est trop sordide pour que n'entre l'âme de la poésie...

LE JUGE (*avec un peu de lassitude*). — Peut-être que oui, mais jusqu'à ce qu'elle soit appelée comme témoin, nous la prierons de respecter l'ordre de cette salle de tribunal en gardant le silence. Continuez, Mr. Paulson.

LE DÉFENDEUR. — Allez-y, Mr. Jorgenson.

LE TÉMOIN. — Euh... enfin, comme je l'ai dit, il n'y avait personne. J'ai fait des expériences.

LE JUGE. — Sur cette illusion?

LE TÉMOIN. — Oui, Votre Honneur. J'avais l'intention d'exposer quelques cobayes comme sujets d'expérience, mais cela n'a pas été nécessaire. Autant que j'ai pu m'en rendre compte avec mes tests c'était du temps parfaitement normal, comparable à celui de la Terre en tous points.

LE DÉFENDEUR. — Par suite de ces tests, quelles ont été vos conclu-

sions à notre retour sur Terre au jeudi normal après vingt-quatre heures?

LE TÉMOIN. — J'ai conclu que la Terre avait un jour supplémentaire par semaine dont nous autres humains n'avions jusqu'alors tiré aucun bénéfice.

LE DÉFENDEUR. — Merci, Mr. Jorgenson. C'est tout.

LE JUGE. — Pas de question à poser, Mr. Usussis?

LE PLAIGNANT. — Non, Votre Honneur. Je désire féliciter le témoin sur son exposé impartial de cette illusion.

LE JUGE. — Je suis persuadé que le témoin vous en sait gré. Vous pouvez vous retirer, Mr. Jorgenson. Vous avez d'autres témoins, Mr. Paulson?

LE DÉFENDEUR. — Votre Honneur, je désirerais maintenant m'appeler moi-même comme témoin, c'est-à-dire, je voudrais faire une déclaration pour les archives et l'information de la cour.

LE JUGE. — N'y a-t-il aucun autre moyen d'obtenir ces informations, Mr. Paulson? Ne pouvez-vous produire à la barre une autre personne qui était présente et en obtenir les renseignements par des questions?

LE DÉFENDEUR. — Malheureusement pas, Votre Honneur. J'étais seul à ce moment.

LE JUGE. — Je suis contre cette manière de procéder. Cette façon de faire simplifie énormément les choses et est contre toutes les traditions juridiques. Enfin, si vous devez le faire, je suppose que je dois m'incliner. Allez-y.

LE DÉFENDEUR. — En faisant la découverte du zipdi, je dois avouer que j'étais ravi. Il me semblait que c'était une chance inespérée pour la Terre. Un jour supplémentaire par semaine — un jour de plus pour faire toutes ces choses que les gens n'ont jamais le temps de faire. Un jour de plus pour se reposer, pour faire des visites, pour resserrer les liens de famille. Qu'est-ce que la race humaine ne pourrait accomplir à présent? Vous connaissez tous notre capacité humaine pour les rapides progrès technologiques...

(*Murmures de protestation indignés de l'assistance.*)

LE JUGE (*sévèrement*). — Pas de propagande, Mr. Paulson. J'ai déjà eu à prévenir le plaignant à ce sujet. Je ne veux pas avoir à revenir là-dessus avec l'un de vous deux.

LE DÉFENDEUR. — Excusez-moi, Votre Honneur, je me suis laissé entraîner. Donc, j'ai pensé à tous les avantages que le zipdi amènerait à notre globe. J'étais enthousiaste. Je me suis couché ce jeudi soir en homme heureux, ayant pris des dispositions avec le plaignant — qui tout à fait par hasard est l'ami intime d'un Contrôleur Général d'Usine sur Sloon — pour signer un contrat le jour suivant en vue de l'achat de certaines commodités slooniennes. Des articles tels que des pendules de neuf jours, des calendriers de 417 jours, et autres articles divers. Mais surtout pour l'achat d'équipements destinés à dilater le temps suffisamment pour rendre le zipdi effectif sur toute la surface du globe. Le lende-

main matin, toutefois, je me suis réveillé avec quelques doutes dans l'esprit. J'ai pensé, en me brossant les dents...

(*Hurlement affreux provenant du fond de la salle. Consternation générale tandis qu'un Jonquill de Lyx est emmené sur une civière, ses pétales rigides, dans un état de choc nerveux.*)

LE JUGE (*frappant sur son bureau*). — Silence ! Silence ! Ce genre d'incident se reproduit trop fréquemment depuis quelque temps. L'huissier a annoncé clairement au début de ce procès que toute personne craignant une atteinte à ses sensibilités personnelles et délicates était priée de se retirer. Le gentil-être de Lyx a pu constater on ne peut plus clairement que le défendeur de ce procès est d'une espèce dentée, et il aurait dû prévoir qu'il pouvait parfaitement être fait mention de dents ou de mastication. Une entité adulte doit être responsable de sa propre santé émotive et ne pas s'attendre à ce que ce tribunal en prenne la responsabilité pour elle... Continuez.

LE DÉFENDEUR. — Comme je le disais, le lendemain matin, je me suis trouvé, non pas soupçonneux, mais un peu plus réfléchi dans mon estimation du bien-être que le zipdi pouvait apporter à la Terre. Je me suis posé des questions sur le statut légal de ce nouveau jour. Serait-ce un jour ouvrable ou férié. Qu'en penserait le Congrès? Comment réagiraient les syndicats ouvriers? Et, en particulier, quelle attitude serait adoptée par le bloc puissant représenté par les votes des enfants d'âge scolaire? Le zipdi serait-il, en fin de compte, une bénédiction sans mélange pour la Terre?

LE JUGE (*gracieusement*). — Vos réflexions prudentes vous font honneur, Mr. Paulson, si...

LE DÉFENDEUR (*avec autant de grâce*). — Je remercie Votre Honneur. Ce sont presque les paroles mêmes avec lesquelles le plaignant a tenté de me rassurer le même jour lorsque nous nous sommes rencontrés pour signer le contrat.

LE JUGE (*sévèrement*). — ... *Si,* allais-je dire, Mr. Paulson, avant que vous ne m'interrompiez, cela peut être prouvé. Personnellement, je ne doute pas de vos paroles, mais nous sommes après tout dans une salle de tribunal, et nous devons nous occuper des faits. Il est regrettable que vous n'ayiez point de témoin pour substantialiser vos sages pensées.

LE DÉFENDEUR. — Il se trouve que j'en ai un, Votre Honneur. Peu de temps avant que le plaignant n'arrive avec son contrat, j'ai exprimé ces mêmes doutes à ma secrétaire. Si vous voulez me permettre de rappeler miss Jolman à la barre.

LE PLAIGNANT. — Objection ! Le témoin en question est présent et vient d'entendre le défendeur exprimer les sentiments qui nous occupent. Comment savoir si elle ne fera pas une confusion entre cette déclaration récente et ce que le défendeur a pu lui dire plus tôt?

(*Murmures de protestation dans la salle. Cris de* « honteux ! » *émanant d'un Tyrannosauroïde Sapiens, qui est éjecté par l'huissier pour cause de perturbation du Tribunal.*)

LE JUGE. — Il a déjà été répondu au plaignant au sujet de l'admissibilité de la question de préjugé chez un témoin. La Cour désire ajouter qu'en ce qui la concerne, elle a toute confiance en la compétence de ce témoin. Objection rejetée. Miss Jolman, voulez-vous monter à la barre, s'il vous plaît?

(*Le témoin monte à la barre.*)

LE JUGE. — Mr. Paulson...

LE DÉFENDEUR. — Merci, Votre Honneur. Marge, voulez-vous relater à la Cour ce que je vous ai dit?

LE TÉMOIN (*tremblante d'émotion*). — Je ne l'oublierai jamais.

LE DÉFENDEUR (*toussant avec ostentation*). — Juste les faits, Marge,

LE TÉMOIN. — Je me souviens de chaque parole. « Marge chérie, » vous m'avez dit, « je me demande si je fais bien. Vous savez qu'il faut être coriace pour être acheteur-agent de presse, Marge, quand des millions de crédits interstellaires dépendent de votre décision officieuse. J'ai toujours été coriace. Mais je commence à me poser des questions. Quelle sorte de monde est-ce que ça va être pour nous autres humains ici sur la Terre — pour vous et pour moi, pour nous, Marge, si cette affaire se fait? Quel genre de monde pour les générations futures avec un zipdi dedans? Tout d'un coup, cela me paraît très important... » (et alors vous m'avez prise dans vos bras)...

LE DÉFENDEUR. — S'il vous plaît, Marge, les faits seulement.

LE TÉMOIN. — ... « à cause de vous, Marge, parce que je vous aime. » (*Le témoin est soudain affligé par un envahissement de liquide circulatoire au visage, similaire à celui qui a déjà incommodé un témoin précédent.*) Et j'ai dit : « Je vous aime aussi, » et alors vous m'avez demandé de vous épouser et nous avons bavardé pendant un moment. Et au bout d'un moment, j'ai dit : « Pour le zipdi, vous devriez faire ce que vous pensez être juste et les choses s'arrangeront sûrement pour le mieux. »

LE DÉFENDEUR (*s'épongeant le front*). — Merci, Marge. C'est tout.

(*Applaudissements spontanés tandis que le témoin quitte la barre, réprimés par le Président frappant pour rétablir l'ordre et interrompus par des cris de* « Objection ! » *de la part du plaignant.*)

LE JUGE. — Oui, Mr. Usussis?

LE PLAIGNANT. — Je veux savoir s'il sera permis au défendeur de continuer à influencer la Cour par ces injustes appels à l'émotion. Je veux...

LE JUGE. — La cour n'est *pas* influencée. (*Il ajoute sévèrement*) : Et je vous préviens de ne pas attribuer de nouveau une telle faiblesse à la Cour sous peine de vous voir prévenu d'offenses au tribunal. Maintenant, désirez-vous poser des questions au témoin?

LE PLAIGNANT. — Ce témoin ne m'intéresse en aucune façon.

LE JUGE. — Oui ou non?

LE PLAIGNANT (*un peu plus calme*). — Non, Votre Honneur.

LE JUGE. — Bien. Mr. Paulson?

LE DÉFENDEUR. — Il ne me reste qu'à déclarer que mes doutes étaient

bien fondés. Peu après avoir signé le contrat, j'ai découvert que le zipdi auquel Mr. Jorgenson et moi-même avions rendu visite n'était pas du temps propre à la Terre, mais bien au contraire, une intrusion délibérée du temps sloonien dans la semaine terrienne...

(*Agitation violente dans la salle. Cris de* « objection » *du box plaignant.*)

LE JUGE. — Silence ! *Silence !* Qu'est-ce encore, Mr. Usussis?

LE PLAIGNANT (*très agité*). — La déclaration du défendeur ne s'appuie sur aucun fait, est injuste, et ne peut être prouvée.

LE DÉFENDEUR. — Mais c'est la vérité.

LE PLAIGNANT. — Cela n'a aucun importance. Nous sommes d'accord que tout ce que vous avez éprouvé était une illusion. Une illusion n'existe pas. Donc qu'elle soit véridique ou pas est hors de propos.

LE DÉFENDEUR (*se tournant vers le Juge*). — Et voilà justement le point que je voulais souligner, Votre Honneur. Le plaignant avoue que tout ce qui s'est passé jusqu'au moment de la signature du contrat était basé sur quelque chose qui n'a pas existé...

LE PLAIGNANT. — Ce qui n'annule pas le contrat... « *Un accord commercial sera valide sans égard à sa relation avec l'univers réel.* » *Nuggle contre Jwickx, Décision de la Cour Galactique N°* 1328474639475635. Vous êtes légalement tenu à un achat d'une valeur de vingt quintillions de crédits monétaires galactiques de marchandises en provenance de Sloon.

LE DÉFENDEUR. — Je suis entièrement d'accord sur ce point, à condition que le plaignant désire toujours faire exécuter le contrat. Ce n'est pas cela que je voulais dire. Le contrat, étant une chose réelle, et existant de son propre chef, bien qu'il repose sur des bases inexistantes, est inattaquable. Toutefois, l'insulte pour laquelle le plaignant a porté plainte contre moi, n'ayant aucune existence propre, mais uniquement une existence *rapportée*, pour être réelle doit reposer sur des bases réelles. Puisque le plaignant nie la base réelle de l'insulte — à savoir la situation et les causes qui l'ont amenée — et de plus nie toute base physique à cette insulte — c'est-à-dire insiste sur le fait qu'il possède *trois* tentacules seulement — alors l'insulte, n'ayant aucune base réelle, n'a pas d'existence réelle. Autrement dit, non seulement il n'appartient pas à l'autorité de ce tribunal de prononcer une condamnation pour l'insulte originale, mais une répétition de cette insulte se trouverait dans le même cas. Je demande le rejet pur et simple de la plainte, pour cause non-existante.

LE PLAIGNANT (*effaré*). — C'est du vol pur et simple. Il sait que la bonne société de Sloon ne me recevrait jamais plus si j'admettais qu'on m'insulte librement. Votre Honneur, il cherche à me faire déchirer le contrat en me forçant à nier que j'aie jamais été en rapport avec lui ou le contrat lui-même. Si vous lui permettez de continuer à m'insulter, je n'aurais pas d'autre solution que...

LE JUGE. — Silence ! Que le plaignant se contienne ! (*Le plaignant se calme, les tentacules agités de tremblements convulsifs.*) Maintenant, si

le plaignant désire réfuter la thèse du défenseur, qu'il le fasse d'une manière légale.

LE PLAIGNANT (*encore agité, mais de plus en plus sûr de lui*). — Excusez-moi, Votre Honneur, j'avais oublié qu'il y a une réponse légale à ma disposition. Le défendeur semble oublier qu'un avertissement ne doit pas nécessairement être basé sur une cause réelle pour être donné. « *La* crainte *d'une insulte est une raison suffisante pour qu'un avertissement soit donné, l'interdisant à une ou plusieurs personnes. Puis s'il y a insulte et que des témoignages sont recueillis, il n'est pas besoin de preuves supplémentaires.* » *Twingo contre* 1/4 *Kud, Décision de la Cour Galactique N°* 19483738473645485937. C'est tout ce que j'ai à dire.

LE JUGE. — Pas de commentaires, Mr. Paulson?

LE DÉFENDEUR. — Non, Votre Honneur, sauf pour souligner que le système économique de toute la Terre dépend de l'issue de ce procès.

LE JUGE. — Cela n'a pas de rapport avec l'affaire qui est uniquement une question de mœurs et de moralité entre deux personnes privées, sans considération de leur race ou leur lieu de résidence. Je ne vois pas de raison de prolonger cette audience si les deux parties ont terminé leurs plaidoyers. Il ne me sera pas nécessaire de me retirer pour réfléchir à ma décision, puisque la loi dans ce cas est parfaitement claire et ne peut donner lieu qu'à une seule interprétation et une seule conclusion. Je suis moi-même, naturellement, complètement impartial et je n'aurais que du mépris pour quiconque prétendrait voir sous ce procès une ingénieuse escroquerie perpétrée par un être sans scrupules qui aurait vu une occasion de tirer profit d'une situation légale particulière. Mais même si ce point de vue me paraissait assez méprisable pour me permettre de le partager, il n'en reste pas moins que mon devoir est de rendre mon jugement avec le même souci de scrupule que si j'étais un partisan avoué de cet être, qu'il soit en possession de tentacules ou non, et quel que soit le nombre de ces tentacules.

» Le défendeur a présenté une ingénieuse — et même quelques-uns des spectateurs dont le point de vue ne serait pas exempt d'un certain manque d'impartialité seraient tentés de dire une courageuse — argumentation logique, tendant à démontrer qu'un avertissement lui interdisant d'insulter le plaignant au sujet du nombre de ses tentacules ne devrait pas être formulé contre lui. La Cour est obligé d'admettre qu'il a parfaitement raison en soutenant que l'insulte originale dans les conditions décrites n'a pas d'existence réelle. Toutefois, la thèse du plaignant selon laquelle une cause réelle n'est pas indispensable à un avertissement est également exacte. Par conséquent : il est ordonné par cette Cour que Garth Paulson, Humain résidant actuellement sur la planète Terre, se voie interdire d'exprimer une opinion au sujet du nombre de tentacules possédés par Drang Usussis, Nesbler de la planète Sloon, dans les cas où une telle expression pourrait être traduite comme étant nuisible ou injurieuse aux sensibilités dudit Drang Usussis, Nesbler de la planète Sloon. En outre, si ledit Garth Paulson devait, en contravention avec

l'ordre de cette Cour, exprimer une telle opinion, il est ordonné qu'il subisse la pleine sévérité de la loi dans de tels cas, c'est-à-dire la détention durant un minimum de deux ans dans un lieu ou des lieux qui seront déterminés par une personne désignée par cette Cour, à la garde de qui il sera confié. Les frais occasionnés dans ce cas par le prisonnier et son gardien seraient à la charge du plaignant dans cette affaire. Ainsi en a décidé Umka, Bolver de Bol... Greffier, vous fournirez aux parties intéressées des copies de cette décision.

LE DÉFENDEUR (*hurlant*). — Votre Honneur, ne quittez pas la Cour ! Lâchez-moi, Marge, je sais ce que je fais ! Au diable la condamnation. Ecoutez, Usussis ! Ça m'est égal ce qu'ils me feront. Vous avez quatre tentacules et vous le savez...

(*Hurlement sinistre de la part du plaignant. Désordre dans la salle.*)

LE DÉFENDEUR (*criant plus fort*). — Pas trois, *quatre !* Tout le monde le sait, et si vous essayez de venir sur Terre et de faire exécuter ce contrat que vous m'avez escroqué, il n'y a pas un seul humain digne de ce nom qui ne se mettra en face de vous pour vous montrer votre *quatrième* tentacule. Ecoutez, bonnes gens, vous savez pourquoi il ne peut pas admettre qu'il a un quatrième tentacule?

(*Le plaignant se débat férocement pour atteindre le défendeur. Il est retenu par ses sympathisants et l'huissier de la Cour.*)

LE DÉFENDEUR. — Vous savez à quoi il lui sert? Ce quatrième tentacule est celui qu'il emploie pour zorrgler son grob ! (*Le plaignant pousse un cri perçant et s'évanouit.*) Vous ne saviez pas que je savais que vous étiez un zorrgleur de grob, hein, Usussis? Mais je le sais bien et...

LE JUGE. — Silence ! Silence, Mr. Paulson. Silence dans la salle ou je demande qu'elle soit évacuée !

(*Le désordre dans la salle s'apaise peu à peu, sauf dans le box du plaignant qui, maintenant ranimé et fou de honte, grince furieusement des dents en déchirant en menus morceaux des papiers ayant l'aspect d'un contrat.*)

LE JUGE. — Huissier, arrêtez le prisonnier et amenez-le moi.

(*L'huissier s'exécute.*)

LE JUGE. — Garth Paulson, vous venez de vous rendre coupable de violation flagrante d'un avertissement formulé par cette Cour. Plaidez-vous coupable ou non coupable?

LE PRISONNIER. — Coupable, Votre Honneur. Et j'ajoute que je le ferai de nouveau avec plaisir si c'est nécessaire.

LE JUGE. — Silence ! On ne viole pas la loi impunément, quels que soient les bons motifs que le prisonnier peut penser avoir.

LE PRISONNIER. — Donnez-moi la liberté ou donnez-moi la mort !

LE JUGE. — Il vous est interdit de chercher à instruire cette Cour. Je vous condamne à deux ans de détention, selon le temps en vigueur sur votre planète d'origine, sous la garde d'une personne qui sera désignée par cette Cour et qui déterminera le lieu et les conditions de ladite déten-

tion. Et je désigne, comme gardienne du prisonnier, la femelle humaine Marge Jolman, à condition que, afin d'être mieux en mesure de mener à bien les tâches qui lui sont ici imposées par la Cour, elle se soumette aux cérémonies d'accouplement avec le prisonnier sans délai. Les frais occasionnés par le prisonnier et son gardien seront supportés par le plaignant pendant la durée de cette détention. C'est tout. Audience terminée. Huissier, évacuez la salle.

LE PRISONNIER. — Merci, Votre Honneur.

LE JUGE (*avec une lueur de malice dans sa douzaine d'yeux supérieurs*). — Ne me remerciez pas, Mr. Paulson. Cela a été un plaisir de mettre un bâton dans les roues de ce filou de sloonien. Où est-ce que vous allez passer votre voyage de noces aux frais de Mr. Usussis, mes enfants? Puis-je vous recommander les plages d'Elysia? C'est tout ce qu'il y a de bien.

LE PRISONNIER. — On va y réfléchir, Votre Honneur.

LE JUGE. — Il y a une chose qui m'intrigue. Comment êtes-vous arrivé à découvrir qu'Usussis avait farci votre semaine de ce faux zipdi fabriqué avec du temps sloonien? Je me suis toujours laissé dire qu'il était presque impossible, même pour un expert, de distinguer un temps étranger d'un temps naturel une fois qu'il a été fermement incrusté dans la structure temporelle?

LE PRISONNIER. — Eh bien je sais que c'est en principe assez difficile...

LE GARDIEN DU PRISONNIER. — C'est que Garth est tellement sensible...

LE PRISONNIER. — Laissez-moi lui expliquer, Marge. Vous comprenez, Votre Honneur, il n'y avait rien de vraiment tangible au début. Mais le matin du jour où j'ai signé le contrat j'avais des démangeaisons ; et peu après avoir signé j'ai jeté un coup d'œil au poignet que je grattais et la vérité m'a sauté aux yeux.

LE JUGE. — Ah ! oui, je me souviens qu'il en avait été question.

LE PRISONNIER. — Exactement.

LE JUGE. — Et vous avez vu sur votre poignet?...

LE PRISONNIER. — De l'urticaire. J'étais allergique au temps sloonien.

LE JUGE. — Merveilleux ! Vraiment la vertu triomphe de la façon la plus inattendue... Greffier, à quoi pensez-vous de noter tout cela? L'audience est terminée. Arrêtez le compte rendu.

COMPTE RENDU TERMINÉ

MINUTES CLOSES

(*Traduit par Evelyne Georges.*)



POURQUOI NOUS AVONS PERDU LA COURSE AU SATELLITE

par G. HARRY STINE

Nous avons publié dans notre numéro du mois dernier « La route est ouverte », *une nouvelle de Lee Correy dont l'intérêt documentaire était de nous offrir une* prévision *(faite il y a plusieurs années) des retards américains en matière de conquête de l'espace. En présentant ce récit, nous disions que son auteur s'était illustré, au moment du lancement du premier Spoutnik, par des déclarations extrêmement virulentes à l'égard des erreurs d'administration et de technique qui ont pu amener cet état de chose. C'est là un sujet dont Lee Correy — de son vrai nom G. Harry Stine — est particulièrement averti, puisqu'il est ingénieur des fusées, et qu'il a travaillé des années au bureau d'études des fusées de White Sands.*

Mais il existe aussi des raisons psychologiques, plus internes et plus profondes, et ce sont celles-là qu'expose maintenant G. Harry Stine dans le lumineux article que nous publions. On y verra un Américain juger avec une rare lucidité son propre peuple.

En 1775 un groupe d'hommes du Massachussetts, rebelles à toute discipline, « tira un coup de feu dont le monde entier perçut les échos ». En octobre 1957, un groupe de soviétiques, spécialistes des fusées, ont tiré à leur tour, quelque part dans le désert de Kara Koum, un coup de feu qui a littéralement été entendu dans le monde entier. Le « bip-bip-bip » du *Spoutnik* est parvenu aux oreilles de quiconque disposait d'un appareil radio capable de capter les émissions sur 20 ou 40 mégacycles.

Cette « explosion » contemporaine « entendue dans le monde entier » a ébranlé les citoyens américains jusqu'aux moelles. Il leur était impensable qu'un état communiste pût conquérir l'espace avant eux. N'étions-nous pas fermement ancrés dans la croyance que notre pays pouvait construire n'importe quoi, en plus grand, plus vite et mieux que tout autre?

La première réaction des Américains fut l'incrédulité. Ce n'était pas possible! Tout cela n'était que propagande communiste! Cependant... le « bip-bip-bip » persistant du *Spoutnik* continuait à sortir d'innombrables hauts-parleurs.

Quelques jours après vint la seconde réaction. Tous les Américains s'étonnèrent : « Comment est-ce arrivé? Pourquoi avons nous été battus par les Russes? » Après tout n'avions-nous pas le premier satellite du monde et sa fusée porteuse, presque prête à prendre son essor mais toujours entravée par une série d'imperfections qui avait retardé de cinq mois son lancement?

De nombreuses raisons sont à l'origine de cet état de fait. Certaines sont contemporaines, d'autres peuvent être palliées, mais il en est qui prennent leurs racines dans les premiers jours de notre passé. La faute n'en est pas à quelques individus ; nous sommes tous coupables et même nos ancêtres ont leur part de responsabilité car ce sont eux qui ont modelé ce pays et lui ont donné l'esprit qui l'anime.

Notre nation, dès le début, a eu ses défauts et ses inconvénients. Peu de gens en ont conscience, peut-être parce que notre propre histoire a fait de nous un peuple sûr de lui, presque arrogant, fermement convaincu de la Perfection Américaine, conviction justifiée par la culture que nous avions acquise dès 1830.

Tout le monde, ou presque, a oublié ce qu'était exactement notre pays au début de sa précaire existence en 1776. Peu de gens se rendent compte que les Colonies américaines totalisaient à peine 2 500 000 âmes disséminées en petites communautés sur la côte atlantique de l'Amérique du Nord. Nous n'étions alors qu'une poignée d'hommes, pauvres et de toutes nationalités, nous méfiant les uns des autres et tous animés d'une haine profonde pour la Couronne britannique. Aux environs de 1770, 5 hommes seulement dans les Colonies pouvaient consacrer plus de 10 000 dollars par an

à leurs nécessités familiales. Dans le Massachussetts, la moitié des villes seulement avaient des écoles et cependant cette colonie imposait une amende de un shilling aux parents qui négligeaient d'instruire leurs enfants! La Virginie était totalement illettrée et rares étaient les hommes instruits parmi les colons. (Ces déclarations m'attireront probablement les foudres de certaines organisations, mais elles n'en sont pas moins exactes !) Pour les 13 colonies existantes, seuls 300 hommes étaient inscrits dans les universités, qui ne délivraient d'ailleurs que 50 diplômes par an.

Dominant les méfiances réciproques des colonies et leur haine commune pour la Couronne, régnait la grande peur des Terres Vierges qui s'amorçaient moins de 100 milles à l'ouest de la côte et s'étendaient sur une distance inconnue, jusqu'au Pacifique. Au-delà des villes, des villages et des fermes éparpillées, c'était la forêt silencieuse et pleine de mystères, les plaines sans fin et dénudées, les montagnes impressionnantes et cruelles. C'était l'Inconnu, dont il fallait faire la conquête.

Cette conscience des Terres Vierges toutes proches se refléta dans tous les aspects de la vie américaine, et dans une certaine mesure, ce sentiment prévaut encore. Il a déterminé notre caractère national ainsi que la nature et l'orientation de notre science et de notre technique. Nous n'avions que faire alors des théories mesquines et des hypothèses inutiles ; c'était bon pour les Européens qui, eux, n'avaient plus à conquérir de Terres Vierges! Il nous fallait à nous les méthodes et les outils nécessaires à les conquérir.

C'est pourquoi, de tous les peuples, y compris les Romains, les Américains devinrent le plus *pratique*. La philosophie pratique est en elle-même un produit de la nation américaine. Notre science devint un moyen d'explorer le monde inconnu, vers l'Ouest, et de nous en rendre maîtres.

Et qu'avions-nous pour partir à la conquête de ce monde? *Rien*. Nous n'avions ni savants, ni techniciens. Nous avions des artisans, mais bien inférieurs à ceux de l'Europe. En Amérique, l'artisan ne pouvait pas se spécialiser ; il devait être bon-à-tout pour arriver à vivre, même chichement. Le Traité Commercial britannique interdisait aux Américains de se livrer à des études ou travaux en relation avec les phénomènes naturels ; ces hommes étaient ainsi privés de l'encouragement nécessaire pour s'adonner à ces activités. Notre indépendance conquise, nous nous trouvâmes totalement dépourvus de tout ce dont nous avions besoin pour la conquête des Terres Vierges.

Les cinquante premières années de notre histoire en tant que nation furent consacrées à remédier à cette situation. Alors naquit l'Ingéniosité américaine. Nous devînmes des bricoleurs intéressés à l'application pratique des idées et non aux idées en elles-mêmes. Nos savants et techniciens exerçaient, à l'origine, d'autres professions — aux Etats-Unis Franklin était réputé comme imprimeur, mais à l'étranger il était connu comme savant ; Robert Fulton était un artise, de même que Morse.

Dès 1830, cinquante ans après notre lutte pour l'indépendance, nous nous étions inculqué le concept de la Destinée Manifeste et de la Perfection américaine. Fait étrange nous parvînmes à ce concept sans avoir donné le jour à des savants et techniciens dignes de ce nom. Jusqu'aux environs de 1850, l'ingénieur était un homme qui fabriquait des machines de guerre : tours, catapultes et fortifications; on ne le considérait que comme un habile artisan. Jusqu'après la Guerre civile il n'y avait pas d'écoles techniques, pas d'enseignement scientifique en Amérique.

En 1838, on n'avait délivré que 500 brevets d'invention et cependant les Américains en étaient venus à croire — probablement par autodéfense — que « la Nation Yankee est capable de battre tous les records »! A l'époque, les inventeurs pratiques étaient portés aux nues.

Et à cette même époque les inventeurs américains crevaient de faim lorsqu'ils s'obstinaient à vouloir travailler avec des appareils qui, du moins en ce qui concernait le profane, n'avaient aucune valeur pratique.

Au moment du Centenaire, en 1876, nous avions déjà modifié notre point de vue. Nous venions de livrer la plus grande bataille de notre histoire, la première guerre moderne. On avait

découvert de l'or dans l'Ouest et, attirés par cette promesse dorée, des hommes avaient conquis les territoires de l'ouest qui jusqu'ici n'avaient été habités que par des trappeurs et des explorateurs (les Mexicains et les Indiens n'entraient pas en ligne de compte!)

En un sens, notre science technique s'était épanouie. Nous étions fiers maintenant de nos réalisations passées et nous faisions confiance aux précédents pour orienter notre technique. Nos wagons de chemins de fer ressemblaient à leurs ancêtres, les diligences. Notre architecture s'était assimilé les concepts de la Grèce et de Rome mais les structures en étaient métalliques. Nous n'aimions pas les conceptions ou idées révolutionnaires.

(Encore aujourd'hui nous n'en sommes pas partisans. La popularité du nouveau mixer électrique portatif est due au fait que cet appareil ressemble à un fer à repasser ; cette constatation a été mise en lumière à la suite d'une étude destinée à déterminer la forme que devait revêtir ce mixer pour attirer le plus grand nombre possible d'acheteurs!)

De 1870 à 1900 et pendant les quelques années suivantes, nos inventeurs et nos savants continuèrent à consacrer leurs efforts à la liberté individuelle. Pendant la Première Guerre Mondiale, cependant, une nouvelle idée apparut : le concept de l' « équipe ». Notre science appliquée prit une telle ampleur pendant cette période qu'il devint évident un seul homme ne pouvait pas la connaître sous tous ses aspects. Ce fut l'origine des équipes de chercheurs.

Et alors que l'idée du travail en équipe gagnait du terrain, un certain Langmuir fut lâché dans les laboratoires de la General Electric avec mission de travailler à ce qui lui plaisait, à ce qui l'intéressait, en se laissant guider par sa curiosité. Les résultats inattendus des travaux de Langmuir et d'autres savants tels que Steinmetz firent de la General Electric la firme la plus importante du genre, ayant à sa disposition plus de fonds et de personnel que les Empires des Hohenzollern ou des Napoléon. La science servie par la liberté individuelle avait créé, accessoirement, une richesse fabuleuse et d'immenses pouvoirs privés.

L'idée du travail en équipe continua cependant à faire son chemin. L'inventeur solitaire travaillant dans sa cave devint une chose du passé. Les inventeurs et savants devinrent des hommes « organisés », mettant en œuvre tous leurs efforts pour trouver une méthode ou une technique plus perfectionnée susceptible d'être utilisée pour le produit de la firme, cherchant toujours ce qui crevait les yeux et respectant en cela les instructions des groupes de débats, s'efforçant constamment de satisfaire les désirs du Bureau Directorial à la tête duquel se trouvaient des avocats, des banquiers et autres, incapables de distinguer un électron d'une trottinette. On s'habitua dans ces équipes à « jouer à coup sûr », à « être conciliant » pour obtenir cette augmentation ou cette direction du laboratoire sans courir de risques.

Il n'y avait pas dans ces équipes la moindre place pour l'inventeur individualiste qui avait mis au point les dispositifs et les principes fondamentaux sur lesquels repose toute notre technique.

En outre nos concepts scientifiques actuels sont corrompus... pourris; la Section de Physique de l'université la plus pauvre du pays jetterait à la poubelle l'interferomètre grâce auquel Slipher découvrit le décalage vers le rouge des galaxies lointaines à l'observatoire de Lowell. Je le sais ; je l'ai vu faire. Un savant ou une équipe de chercheurs estime qu'actuellement il lui faut des appareils de tests et des salles d'expérimentation d'une valeur de plusieurs millions de dollars, avec des tas d'instruments impressionnants, pour prouver qu'il ou qu'elle fait quelque chose. Il semble que nous ayons oublié un des facteurs les plus importants du travail scientifique, à savoir que ce n'est pas l'apparence ou le prix du matériel qui compte, mais *l'esprit* de l'homme qui s'en sert.

Pourquoi les Soviets, avec leur *Spoutnik*, nous ont-ils battu dans la conquête de l'espace? Ce n'est ni parce qu'ils ont trouvé le moyen de mieux vivre en commun ni parce qu'ils ont des savants plus qualifiés.

Mais c'est peut-être parce que nous n'avons pas cessé de les sous-estimer. Il y a cent ans la croyance prédomi-

nante était que « la Nation yankee est capable de battre tous les records »; et cette croyance persiste encore de nos jours malgré le fait reconnu que la « Science n'a pas de patrie ».

Fondamentalement cette situation est née de quatre caractéristiques de l'histoire et de l'expansion de notre pays :

1. Notre attitude pratique devant la science convenait parfaitement à la conquête des Terres Vierges, mais elle ne convient plus aussi bien pour la conquête de l'Inconnu. Nous nous méfions des recherches scientifiques fondamentales dont les buts ne sont pas évidents.

2. Nous n'avons jamais su apprécier la science pour elle-même. Les Européens en connaissent la valeur. Il y a peu de temps encore, c'était en Europe que s'effectuaient la plupart des recherches fondamentales. Nous ne comprenons pas ou nous n'apprécions pas réellement la valeur des découvertes de hasard.

3. Notre conception de la science est faussée. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de parvenir à des résultats avec du matériel simple. Nous pensons que, pour obtenir des résultats, nous devons entasser complexité sur complexité. Nous croyons en l'importance des instruments et nous sommes persuadés qu'il nous en faut pour appuyer nos idées alors qu'en réalité nous ne comprenons pas vraiment ce que c'est que penser.

4. L'importance prise par le concept de l'équipe dans nos travaux scientifiques et techniques a pratiquement tué l'initiative personnelle qui est à l'origine des réalisations fondamentales sur lesquelles repose notre technique actuelle. Si un membre d'une équipe essaie d'exprimer une idée personnelle, il devient dangereux pour l'intégrité de l'équipe.

⁂

Que pouvons-nous faire pour éviter que de futurs coups nous relèguent définitivement à l'arrière-plan, du point de vue prestige national et fierté personnelle de notre pays? En premier lieu ne pas essayer de singer l'adversaire ; nous n'en retirerions que des déboires et nos convictions nationales nous interdiraient d'adopter ses méthodes ou ses points de vue. Inutile également de se laisser aller à la peur et à l'hystérie, et de courir après des chimères pour en revenir à l'empirisme.

Si nous voulons survivre en tant que nation dans un monde consacré à la science, à l'ère des vols interplanétaires, nous devons nous efforcer de mieux comprendre nos propres faiblesses scientifiques.

Nous devons apprendre à tempérer notre point de vue pratique, et comprendre que des travaux en apparence inutiles peuvent donner des résultats étonnants.

Nous devons apprécier la valeur du savoir en lui-même.

Nous devons prendre conscience du fait que la connaissance vient de l'esprit de l'homme et non des appareils, et que la science peut naître de l'esprit humain sous des formes étranges.

Nous avons conquis les Terres Vierges de nos ancêtres et nous sommes étendus sur un continent qui compte maintenant 170 000 000 d'hommes; nous sommes également parvenus à établir un mode de vie que jamais nos ancêtres n'auraient pu envisager. Nous avons créé un Monde Utopique qui nous est propre en conservant les croyances d'un âge révolu depuis longtemps, en une ère où l'on ne mesure plus les distances qu'en fonction du temps qu'il faut pour les parcourir. La nation souveraine des petits bricoleurs arrogants avec sa Destinée Manifeste s'est levée pour prendre place parmi les nations du monde, avec au cœur un immense désir d'être aimée de tous; malgré ses erreurs, ses défauts, sa lenteur administrative et son retard au départ de la course, elle a réussi à survivre et grandir.

Nous sommes maintenant en lisière de nouvelles Terres Vierges encore plus étendues. Il serait peut-être bon maintenant de faire le point pour décider où nous voulons aller.

Même si le *Spoutnik* nous a porté un coup des plus terribles en notre soi-disant point « vulnérable », il est possible qu'en fin de compte, cela constitue exactement le rappel à l'ordre dont nous avions besoin.

(Traduit par Janine Villars.)

JACQUES STERNBERG OU LE ROBOT ÉCŒURÉ

par ***GÉRARD KLEIN***

Un frisson d'angoisse leur parcourant l'échine, quelques bons esprits ont émis un jour l'idée qu'on en viendrait à construire des machines à fabriquer des romans, des robots doués pour la littérature. Quelle effroyable littérature, pensaient-ils, dénuée de toute sensibilité, dotée d'une logique en forme de hasard et d'un humour authentiquement absurde, glacialement rigoureuse et pourtant dominée par l'improbable et l'incongru, hantée par le spectre de l'observation méticuleuse autant que par celui d'une expérience étrangère. Il ne leur est jamais venu à l'esprit qu'une telle machine puisse exister déjà, ni que ses œuvres soient publiées sous un masque humain, chez les éditeurs les plus respectables. L'idée que l'on pût mettre le talent, celui qu'ils s'accordaient par exemple, en équation, les émouvait trop ; aussi ont-ils rejeté dans un avenir utopique et délicieusement inquiétant cette conception d'une « Machine à écrire ».

Ils sont excusables. Ils n'ont sans doute jamais lu Sternberg et ne l'ont pas non plus rencontré. Sinon, ils auraient perçu dans son style le cliquètement des relais, ou décelé dans ses yeux la lumière froide et clignotante des tubes électroniques.

Peut-être la structure électronique de Jacques Sternberg s'explique-t-elle par ce qu'il est et ce qu'il a été. Il est né à Anvers en 1923 ; il est curieux des connaissances nouvelles au point d'avoir étudié la théorie de l'effroi dans Kafka — et d'en avoir vérifié la pratique pendant la guerre dans un camp de concentration ; il a exercé assez de métiers pour savoir que l'homme est une mécanique éminemment adaptable. Bien qu'il s'intéresse beaucoup à la science-fiction, ses connaissances scientifiques sont réduites au minimum ; mais l'essentiel est qu'il soit extrêmement sensible à l'esthétique nouvelle qui jaillit de l'éclat des lampes d'un laboratoire, de la régulière instabilité d'un oscillographe, ou du métal poli d'une coque de fusée ; et c'est cela, l'avenir. Bien des savants sont intellectuellement plus proches de la science à venir que Sternberg, mais en préférant la peinture de Rubens à celle de Paul Klee, ou en négligeant la beauté des éprouvettes dont ils se servent, ils montrent qu'ils sont émotionnellement beaucoup plus attachés que lui au passé. Ils fabriquent peut-être le Futur, mais Sternberg, lui, appartient déjà tout entier à l'avenir.

C'est pourquoi le passé de Sternberg n'est pas tellement important ; il ressemble, à des degrés divers, à tout nos passés. Il semble plutôt que ce soit son futur qui compte. Ce qu'il va faire le modèle beaucoup plus que ce qu'il a fait. Une théorie philosophique élaborée pour la première fois par Aristarque d'Alexandrie présentait le passé comme le développement logique du futur, et prétendait qu'un état donné ne découle pas d'un état précédent, mais se trouve nécessité par un inéluctable avenir, en un mot que la causalité se déroule en sens inverse du temps. Elle convient parfaitement au personnage de Sternberg qui, de nouvelles en romans, de photomontages en articles, s'achemine sûrement vers ce que, de toute évidence, il devait être : un robot écœuré.

Vous n'en remarquez rien, pourtant, lorsque vous le voyez pour la première fois. Vous croisez un petit homme à l'air ordinairement triste. Il traîne légèrement les pieds, ses yeux s'efforcent d'être ternes. Il se vêt de gris. Trop banal pour être vrai.

Ecoutez-le, lisez-le, et il se métamorphosera en une sorte d'araignée tissant à la vitesse de la lumière une toile saugrenue, jetant ici et là des fils absurdes, humectant d'une bave logique le filet où vous viendrez vous prendre. Et la toile va se mettre à étinceler, va se replier et exploser en même temps et se transformer en une sorte de cristal, une forme si froide que vous vous efforcez de l'abandonner avant que vos doigts soient gelés, mais vous ne pouvez, et tout le temps

que vous lisez ou que vous écoutez, vous devez mener un dur combat contre cet étranger de l'extérieur, et contre cet étranger de l'intérieur qu'il sait faire naître en vous-même.

Etranger, Sternberg l'est d'abord au monde, car il ne tient à rien, sauf à lui-même, et ce serait la marque du plus parfait des égoïsmes si, par un suicide permanent de son intellect, il n'était perpétuellement étranger à lui-même. Essayez donc de cerner Sternberg ; vous n'y parviendrez pas, puisqu'à la page quatre de son livre, il contredit ce qu'il dit à la page une tout en s'appuyant sur la même absurde logique.

Car chez lui, l'absurdité est reine. Il n'y a pourtant rien de moins philosophique que l'absurdité que Sternberg aime à déceler dans le genre humain. C'est au contraire une très réaliste absurdité, malgré les apparences ; c'est en quelque sorte le fruit de l'étude et de l'expérience d'un étranger, d'un natif de Bételgeuse qui contemple sans surprise et sans étonnement (pourquoi s'étonner, pourquoi s'indigner?) les us et coutumes de notre planète.

Il est enfin étranger au lecteur ; Sternberg a appris auprès de Kafka une froideur nécessaire, mais il y a chez lui, à côté d'une rigueur glaciale (la rigueur n'étant pas recherchée pour elle-même, mais pour son caractère glacial), un carrousel perpétuel, une suite de rebondissements, de pirouettes qui interdisent au lecteur de ne se trouver jamais à l'aise. Sternberg n'est pas un de ces écrivains qu'on apprend par cœur et dans l'univers desquels on aime à trembler ou à se trouver. Dans le monde de Sternberg, il n'y a pas de place pour l'émotion ; c'est un monde dans lequel vous pouvez avancer solitaire, mais où vous ne percevrez jamais l'écho de vos pas. On a parlé de feux d'artifices à propos de Sternberg, mais c'est une erreur. Il s'agit plutôt de cristaux de neige, de fleurs de glace, à coup sûr de rien qui puisse réchauffer. Et en un siècle où l'optimisme béat et le pessimisme sentimental assaisonnent largement une planète vite attendrie, c'est une excellente chose.

On comprend, dans ces conditions, que Sternberg ait très largement le culte de l'artificiel. Il y a chez lui une aversion innée pour tout ce qui est chaud, vivant et qui échappe à la beauté d'une régularité et d'un contrôle parfaits. Il manifeste au contraire une admiration profonde pour tout ce qui est minéral et inéluctablement prédéterminé, le mouvement des planètes et des étoiles, la giration des galaxies, comme si cette détermination absolue opposée à l'agitation fébrile de la vie consacrait une sorte de dignité et de valeur. Cette admiration est poussée à son paroxysme lorsqu'elle porte sur des objets fabriqués, parfaitement artificiels, parfaitement abstraits de la nature et abstraits de l'homme.

Sternberg est, sans nul doute possible, l'homme de la ville. Il n'est à son aise que sur des allées goudronnées, qu'entre des falaises de ciment, que dans les boyaux carrelés de la ville où rugit le plus parfait des monstres de métal, le métro, non pas qu'il s'y sente chez lui, mais précisément parce qu'au sein de la ville, il est plus parfaitement détaché et froidement observateur. Il en va de même pour son humour. L'humour des choses inanimées, des trajectoires prédéterminées que suivent les étoiles, c'est le hasard. Le démon de Maxwell peut faire brusquement bouillir un point d'un verre d'eau jusque-là parfaitement tiède ; c'est improbable mais cela se peut ; et le démon est le hasard. De même, l'humour de Sternberg est fondé sur l'imprévisible, le gratuit, sinon le démentiel. La logique et le hasard, quoique apparemment contradictoires, se complètent dans l'esprit de Sternberg parce qu'ils excluent radicalement toute humanité.

Voilà ce qu'est Sternberg, ou du moins, ce que je pense qu'il est. Et cela se traduit dans ce qu'il écrit, dans sa logique, dans son attitude à l'égard du monde inanimé de l'artificiel et du monde écœurant de la vie, à tel point que je pense qu'il vaudrait mieux, peut-être, le reproduire lui-même, en une édition de luxe, aux exemplaires numérotés, plutôt que de persister à imprimer ses livres. Mais il est vrai que l'on ne commencera à fabriquer des robots de son modèle que dans cinquante ans.

⁂

Sa logique, sa façon de pensée, ou, si l'on préfère, le mode d'emploi de ce robot, Sternberg les a donnés dans sa « *Géométrie dans l'impossible* ». C'est la déroute de l'ordinaire en même temps que le piège de l'habituel, mathématiquement formulés.

Rien de plus ordinaire qu'un affamé, rien de plus habituel qu'un homme-sandwich ; mais lorsqu'un affamé engloutit un homme-sandwich, nous quittons l'habituel et l'ordinaire, sans pourtant les perdre de vue, pour plonger dans un domaine peuplé de gens qui ont si bien raté leur existence que la mort les rate toujours, de machines dont l'unique but est de s'ennuyer, sillonné de routes taillées en pointe par la perspective, mais qui — cela ne se voit que lorsqu'il est trop tard — vont réellement en se rétrécissant au point d'enserrer un camion dans un mortel étau d'arbres.

Si l'on veut, Sternberg prend perpétuellement le réel au sérieux, mais ne tient jamais le sérieux pour vrai, à la façon du reste des meilleurs « cartoonists » pour qui il a une grande admiration.

Ses théorèmes de « *La géométrie dans l'impossible* » sont en fait des légendes sans dessins. C'est une mise en évidence de l'absurdité du monde, le monde n'étant pas pour Sternberg absurde parce qu'il n'a pas de sens, mais parce qu'il en possède trop qui finissent par s'excluer et se dévaloriser mutuellement.

Aussi rien n'est plus éloigné de la plaisanterie ou du canular que la logique de Sternberg. Ses découvertes sont plus grinçantes que drôles, insolites plutôt que comiques, et le rire qu'elles éveillent a un son discordant.

Cet humour est un humour de robot, si l'on y regarde d'un peu près. Il résulte d'une volonté d'enfermer les choses dans les mots qui les expriment ; c'est un humour abstrait qui naît d'une association inattendue, qui abandonne bientôt la réalité pour se poursuivre sans fin dans le domaine parfois vaporeux des concepts. De même que les personnages des meilleurs « cartoonists » américains, Steinberg et Partch, les réflexions de Sternberg sont linéaires et abstraites.

Quant à l'insolite, il naît du hasard le plus pur. On sait qu'on peut donner des mots à mélanger à un cerveau électronique et qu'il en tire les assemblages les plus réjouissants, du type : « Les vagues mortes enjambent les nuages ». Mais parce que Sternberg est un robot extrêmement perfectionné, il est pourvu d'un dispositif d'élimination des phrases sans intérêt, dépourvues de toute intelligibilité ou simplement anodines. Il a poussé cette méthode à son aboutissement logique dans son étonnant « *Vingt mille lieues sous l'avenir* », encore inédit, dans lequel il est impossible de trouver une demi-page qui soit logiquement nécessitée par le texte précédent. La désarticulation, pour ne pas dire la désintégration, de l'action, est totale : les gags s'enchaînent les uns aux autres avec un mépris total de l'ordre ou de l'antériorité, de l'espace ou du temps. Car le temps lui-même n'est pas épargné. Il semble n'être pour Sternberg qu'une succession d'instants, ou encore qu'un perpétuel élargissement du présent. Cela explique sans doute l'absence d'action continue ou d'action tout court dans les histoires de Sternberg, absence allant de soi, puisqu'une action implique un passé, un présent, un devenir, et qu'il ne connaît que l'actuel : le temps des phrases de Sternberg est un présent qui se déplace, non pas un déplacement des personnages dans le présent.

Cette désagrégation est une façon d'affirmer la liberté totale en face de la fatalité morne de l'ordinaire. Car cet humour, cet insolite, ce goût des jeux du hasard résultent d'une ferme volonté de rendre le monde intéressant. La réalité est épouvantablement morne et ennuyeuse, et si l'on y regarde de près, avec l'œil détaché d'une machine, la vie n'est que répétition et monotonie. Mais c'est l'homme, se complaisant dans la médiocrité, qui impose aux faits d'être ennuyeux. Ce que « *La géométrie dans l'impossible* » nous raconte, au fond, c'est la vengeance des faits, la rebellion des objets contre la tyrannie humaine. Les ombres refusent d'obéir à leur propriétaire, les reflets s'en vont faire un tour, la mort prend des vacances, et les machines décident de se reposer.

Et cette permanente vengeance des faits et des choses que l'homme ennuie et qui s'expriment par la plume du robot Sternberg, explique peut-être

son inextinguible besoin d'expression. Sternberg écrit très vite, trop vite parfois, parce que ses idées chevauchent bien plus rapidement que ne s'abattent les touches de sa machine à écrire. Les éditeurs, interloqués par ses manuscrits, hésitent. Peu importe. Sternberg s'éditera lui-même. J'ai sous les yeux plusieurs des plaquettes polycopiées qu'il répandit de par le monde. La plupart, qu'il s'agisse du « *Petit précis d'histoire du futur* » ou du « *Journal de mon futur passé* », sont introuvables, car d'autres, toujours, leur succèdent. « *Le Petit Silence Illustré* » est la pararevue de cette paralittérature en ces temps de parapsychologie. Elle s'est infiltrée jusque dans la Bibliothèque Nationale, où elle sera, n'en doutons pas, le grain de sable qui se glisse dans les rouages.

⁂

Cette sympathie d'un robot pour les choses réellement inanimées serait presque touchante si l'on pouvait parler de sentiments à propos de cristaux. Car il est bien évident que ce goût affirmé de Sternberg pour les choses régulières, qui s'oppose à sa relative répulsion vis-à-vis des êtres vivants, se porte tout d'abord sur les minéraux, et sur cette colossale cristallisation irrégulière qu'est une ville.

Cela se manifestait déjà dans la « *Géométrie* » ; il y était question de villes immenses et désertes, et au-delà même de ce qui était dit, la ville était peut-être le seul lien de ces textes étrangement divers ; sa présence était silencieuse mais inévitable, elle était là en tant que murs, que rues grises et pluvieuses, en tant que caves, en tant que toits, fenêtres et rideaux tirés, en tant que fatalité mathématique des numéros pairs et impairs des maisons. La ville était le personnage dont on ne parle pas, le cadavre dans l'armoire.

Dans « *Le délit* », postérieur d'un an à la « *Géométrie* », la ville fait une entrée fracassante. On la sentait venir. Ses fondations étaient déjà prêtes, mais elle n'avait point encore jailli du sol. Voilà qu'en une nuit, c'est fait. Au bout de cette nuit, le héros du « *Délit* » découvre une réalité « bien plus effrayante que le cauchemar » dont il venait de sortir.

On peut définir « *Le délit* » comme la marche d'un coupable à travers une ville entièrement déserte, abandonnée, sans qu'il sache pourquoi, peut-être parce que « depuis des années la ville avait été désignée comme champ d'expérience de l'explosion du gaz atomique ». C'est peut-être un délire, c'est peut-être un cauchemar, mais c'est effroyablement réaliste, à la fois réaliste et abstrait. C'est une ville vue par des yeux qui se sont dépouillés de l'ordinaire enveloppe de l'ennui. C'est un labyrinthe qui n'est au fond qu'un désert compliqué.

Car la fascination qu'exercent le minéral et l'inanimé, l'intemporel sur Sternberg, trouve sa solution logique dans le désert ou dans l'espace. L'espace ou le désert de Sternberg ne sont pas des réalités épiques, ils sont bien plutôt des négations abstraites. Ils plaisent à Sternberg, beaucoup plus par tout ce qu'ils excluent que par tout ce qu'ils peuvent contenir. Ils sont l'image même de la stérilité, ils sont purs de toute humanité. A la limite, ils ne peuvent pas être décrits. Ce n'est sans doute pas un hasard que la première nouvelle de Jacques Sternberg publiée dans « *Fiction* » se soit appelée « *Le désert* » et qu'elle ait mis en scène des extra-terrestres instantanément détruits par le bruit de la vie, par le bruit d'un avion, lorsqu'ils commettent l'imprudence de se poser sur la Terre.

Mais cet espace, ce désert, ce temps, il faut bien les meubler, faute de quoi ils demeureraient ternes et sans profondeur, même brillant de leur éclat métallique. Aussi Sternberg n'hésite-t-il pas à imaginer dans la plus pure tradition de la science-fiction toutes sortes d'êtres qu'il pare des qualités des minéraux, ou encore auxquels il accorde les pouvoirs de l'absurde qu'il avait énumérés dans « *La géométrie dans l'impossible* ». Dans sa nouvelle « *Le navigateur* », l'une des plus intéressantes qu'il ait écrites en matière de science-fiction, nous assistons à un véritable carrousel de planètes composées de caoutchouc, de mica, de diamant, de goudron, et d'êtres-phantasmes dont les formes effarantes éclatent devant nos yeux stupéfaits. Il y est même question des Actuphages. Des Actuphages de la planète Actur. Mais les Actuphages ne sont pas

comme les autres, ils n'ont ni la propreté du diamant ni la netteté de l'acier, ils sont hésitants, ils sont belliqueux, ils sont écœurants. *Les Actuphages sont les hommes.* Et leur destruction est une mesure de salubrité publique pour les habitants de la galaxie.

Cette attitude vis à vis du monde minéral, et par contraste vis à vis des humains, autorise un rapprochement qui n'est peut-être pas gratuit. Dans son roman « *Sanctuary* », Faulkner met en évidence les défauts de l'un de ses héros, Popeye, gangster de son état, en le décrivant avec des termes empruntés à la mécanique. Par exemple : « *Il avait cette qualité vicieuse et sans profondeur du fer blanc* ». Mais chez Sternberg, l'inverse est la règle. Les adjectifs empruntés aux métaux ou au vocabulaire technique décrivent des qualités. Faulkner, que Sternberg admire, est tourné vers le passé ; Sternberg évolue dans un monde historiquement contemporain de celui de Faulkner, mais dans lequel les valeurs se trouvent exactement renversées. Ce qui est défaut pour le premier est déjà une qualité pour l'autre. Et ce n'est pas une coïncidence. C'est seulement la preuve de la disparition d'une conception de l'homme remplacée par une autre.

Ainsi, lorsque Sternberg fait la différence entre l'homme et l'objet, c'est pour bien mettre en évidence l'insuffisance de l'homme eu égard à l'objet. La vie ne peut se racheter qu'en redevenant cristal, ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être.

Dans une nouvelle remarquable de Sternberg, « *Quoi ?* », parue dans « *La géométrie dans la terreur* », la confusion entre l'homme et un objet devient totale et dramatique. Le pilote d'un astronef tombe sur une planète et les habitants de ce monde l'étudient avec un vif intérêt. La façon de vivre de ces êtres est du reste purement incompréhensible pour l'homme, il n'y a pas d'odeur sur ce monde, rien que des formes géométriques et parfaites et des bruits réguliers et obsédants ainsi que des couleurs vives. Et ces êtres finiront par tenter une expérience décisive avec l'homme, ils le pousseront dans un abîme pour le voir s'envoler ; sachant qu'il est venu du ciel, ils l'ont pris pour un astronef.

⁂

Ce point de vue du cristal ne laisse aux humains dans les histoires de Sternberg qu'une place bien spéciale : celle de l'aberration. Les humains ne sont pour lui que des erreurs, des minéraux ratés, des parasites. Devant la vanité des humains, leur laideur, leur mollesse, leur barbarie, le robot demeure écœuré. Il n'y a nul espoir d'améliorer jamais ces êtres répugnants et querelleurs. Il n'y a qu'une seule chose à faire : les détruire. Et au hasard de ses nouvelles ou de ses romans, Jacques Sternberg s'acharne sur l'espèce humaine. Dès « *Un beau dimanche de printemps* », il présenta l'équivalent des humains sur Mars comme des parasites repoussants et veules, tandis que dans leurs cavernes souterraines, les vrais Martiens se préparaient à détruire en une seule nuit les envahisseurs venus de la Terre. Dans « *Le navigateur* », la Terre est enfumée comme l'on fait d'un nid de rats. Dans « *Les conquérants* », les humains belliqueux et destructeurs trouvent sur le lieu de leur triomphe ce qu'ils n'attendaient pas, la contagion de la mort, et suivent de près leurs innocentes victimes.

Ce dégoût de l'homme, et plus précisément de l'homme en tant qu'être physique soumis à toutes sortes de servitudes et esclave de la monotonie de ses réactions, éclate mieux que partout ailleurs dans « *Vingt mille lieues sous l'avenir* ». Le héros, qui est considéré par l'auteur comme un être au fond tout à fait normal, anodin, subit tout ce qui peut arriver de pire, au sens sternbergien du terme, à un humain ; il naît et meurt plusieurs fois, il est constamment pris au mot ou encore il prend les choses au pied de la lettre, il bascule constamment dans le fossé toujours approfondi de son incapacité à sortir de lui-même. Le saugrenu ne peut pas l'atteindre, il est humain. Il devrait être secoué d'un rire homérique ou frappé d'une incurable tristesse en face de ce monde dément, mais il ne réagit pas, il ne remarque rien. Il est de naissance sourd et aveugle. Il est muré dans son petit monde humain d'am-

bitions, de plaisirs, de luttes et de malheurs. L'immensité glaciale de l'univers ne saurait l'émouvoir ; heureusement, car il ne se relèverait jamais de la grande frayeur des espaces infinis.

C'est du moins une interprétation des « *Vingt mille lieues sous l'avenir* ». Il en est peut-être d'autres, mais celle-là trouve sa place dans le contexte sternbergien. N'était-ce pas déjà le même thème qui se trouvait développé dans « *Le petit précis d'histoire du futur* », qui fit un certain bruit lorsqu'il parut dans « *Cellules grises* »? Dans cette désolante histoire de l'humanité à naître, les hommes s'entredéchirent, ratent leurs expériences, construisent et détruisent avec la même rage folle, sans jamais la moindre lueur d'intelligence, comme de répugnants insectes occupés à miner le sol qui les porte. Mais les Vénusiens les attendent, qui, pour le plus grand bien de l'univers, détruiront les quelques survivants de la folie des hommes.

⁂

Car il fallait en arriver aux Vénusiens, ou aux Martiens, ou aux Sconges, ou au Navigateur, à tous ces êtres qui appartiennent à la faune de la science-fiction, mais qui surtout se ressemblent étrangement, en ce sens qu'ils sont radicalement et définitivement inhumains, abhumains. Ce ne sont pas des surhommes puisqu'ils se situent en dehors de l'humain, c'est-à-dire en dehors de toutes les faiblesses et de toutes les lâchetés. Ce sont des êtres froids, splendides, aux yeux de glace, sûrs d'eux ; ce sont des robots, véritables maîtres d'un monde mécanique, immense et multiple, trop vaste, trop net, et trop désert pour l'homme, d'un monde de science-fiction qui se confond peut-être avec le monde réel que l'homme refuse de voir, le monde dans lequel la Terre n'est qu'un point infime, et dans lequel les choses importantes sont les étoiles qui brûlent, rougeoient, les galaxies qui tournoient, les électrons qui s'évadent des noyaux atomiques ou qui parcourent les nerfs de cuivre d'une machine parfaite. C'est un monde sans bavures et sans à peu près. Un monde méticuleusement ordonné, celui, après tout, que nous découvrons lorsque nos yeux abandonnent les fumées sales des cheminées et se portent sur le ciel nocturne. Et l'homme, fragile et inadapté vis à vis de ce monde qui le tolère à peine, a commis la monstrueuse erreur de s'en croire le maître. Les Vénusiens, les Martiens ou les Sconges ne rient pas de cette erreur, car le rire est la manifestation d'un plaisir humain qu'ils ignorent, mais ils en suppriment inexorablement les causes ; ils indiquent à l'homme cette « sortie qui est au fond de l'espace ».

Les microbes, un beau jour, sans prévenir, se mettent brusquement à grossir, si bien que toute l'eau des villes, puis celle des fleuves, puis celle de la mer enfin, se transforment en une masse protoplasmique et gélatineuse. Il n'y a devant cette invasion d'autre solution que la fuite ; encore les retardataires seront-ils dévorés vifs par les microbes affamés. Mais où fuir? La Terre entière est infestée. Les survivants peu nombreux, se concertent et décident d'essayer de gagner une autre planète, d'abord pour sauver leur peau puisque c'est ce à quoi tiennent le plus les humains, et ensuite pour maintenir dans les siècles à venir le flambeau de la vie, de l'humanité et de la civilisation.

Ils partent donc, et partout ils sont repoussés. Non pas qu'on leur fasse la guerre ; nulle part ils ne rencontrent de population hostile ; mais sur chaque monde qu'ils explorent, ils ne rencontrent qu'une étrangeté mortelle. Ils s'étaient crus les maîtres du monde et la raison d'être de l'univers, et, tandis qu'ils s'amenuisent, ils s'aperçoivent qu'ils n'en étaient qu'un accident, toléré par erreur ou par hasard.

Jusqu'au jour où les Sconges arrivent. Les humains ne doutent pas que la présence des Sconges va tout arranger. Leur forme est humaine, donc rassurante, et si leur beauté et leur froideur sont inquiétantes, elles valent mieux que l'anonymat de l'espace ou que l'incompréhensible nature des planètes. De fait, les Sconges s'occupent des humains rescapés et les emmènent sur leur monde. Mais là, les humains ne peuvent trouver le sommeil, et au bout de longs jours d'agonie, ils meurent jusqu'au dernier, de fatigue. Et les Sconges respirent.

Car ç'avait été un piège d'un bout à l'autre, ils avaient semé les germes des microbes géants dans l'eau de la Terre et ils savaient que l'univers entier serait définitivement hostile à l'homme. Ils avaient minutieusement prévu cette « sortie au fond de l'espace », et ils n'avaient pas, en l'orchestrant, le moindre remords, seulement l'impression de nettoyer un coin de l'univers où, trop longtemps, une vieille toile d'araignée avait été oubliée. Ils savaient parfaitement pourtant que les Terriens étaient des êtres humains.

« *Mais cette notion d'humain, c'était précisément ce qui dégoûtait le plus les Sconges.* »

Tout le livre a été écrit pour cette phrase. Encore faut-il l'expliquer. Il est intéressant, à cet égard, de remarquer que la haine de Sternberg semble porter à notre temps, qu'il déchire à belles dents en maintes nouvelles sarcastiques, s'accompagne d'un incoercible besoin de ce temps. Sternberg est sans doute possible le personnage d'une seule époque, la nôtre, ou plutôt celle qui va être, plus extrême encore, faite de l'extermination de la masse et des camps de concentration aussi bien que des merveilles de la technique et des surfaces nickelées des cerveaux électroniques. Il y a de tout cela dans « *La sortie est au fond de l'espace* ». L'homme a donné l'exemple du pire et du meilleur. Les robots le jugent maintenant et le condamnent comme il s'est condamné lui-même. Et le plus terrible pour l'humaniste, ce personnage égotiste et anthropocentriste, est peut-être que cette condamnation suivie de cette exécution ne tire pas à conséquences.

⁂

Mais l'homme une fois détruit, la vie continue. Celle des robots. Et il ne faut pas les négliger. Ils sont faits à l'image de l'univers de Sternberg. Ce sont des cristaux; dotés à la fois d'une parfaite logique interne et d'une perpétuelle fortuité. Deux des personnages de « *La sortie est au fond de l'espace* » bénéficient quelque peu de l'indulgence de Sternberg. C'est qu'ils possèdent à un certain degré ces qualités : Diegher, qui a organisé le départ des rescapés en fusées, ressemble un peu à Orson Welles, par son caractère entier et par son attitude génialement désordonnée ; Wiana est un étrange personnage féminin que Sternberg décrira sans doute plus longuement un jour ou l'autre, sous ce nom ou sous un autre, car il semble lui tenir à cœur. A eux deux, ils constituent ce que l'espèce humaine comporte de plus précieux aux yeux de Sternberg, ils sont à la fois totalement logiques et totalement instinctifs. Ils ignorent les contraintes autant que les faux-fuyants. Ils n'ont pas à vouloir être. Ils sont et ils agissent, à moins que la passivité ne soit leur état naturel. Ils n'ont pas cette allure malsaine de faux animal et de demi-dieu qu'il plaît à l'homme de se donner.

L'esthétique de ce monde de robot est dénuée de toutes contingences. Dans « *Comment vont les affaires ?* », une gigantesque usine de savon, sorte d'entité mécanique composée de rouages et d'ouvriers, installée sur toute la surface de la planète, finit par prendre goût à la fabrication du savon, au point qu'elle y met tout son art, toute sa puissance, tout son temps, qu'elle néglige la quantité au profit de la qualité, qu'elle ne produit plus qu'une savonnette par mois, puis par an, puis par siècle. Peu importe, la fabrication du savon est devenue un art puisqu'elle n'a plus d'utilité, plus de sens immédiat autre que la satisfaction de l'artiste.

La beauté des personnages de Sternberg, humains ou robots, est comparable à celle de ces colonnes naturelles de pierre, sculptées par le vent, qui dominent certains déserts de la Terre, et qui sont le résultat mathématique d'un hasard implacable et du jeu inexorable de lois physiques, une seule et même chose. Qui donc osait dire que le hasard est l'antithèse de la beauté, puisque les paysages que les hommes admirent en sont le produit. Ainsi Sternberg, au travers de l'extrême artificiel, retrouve-t-il peut-être l'extrême naturel, mais un naturel dont l'homme s'était détourné. Or, c'était de l'homme que Sternberg voulait s'évader; il a examiné les humains et pesé son écœurement. Il connaît maintenant les limites de sa prison. Il l'abandonnera demain en se penchant sur ses frères les robots.

BIBLIOGRAPHIE

Le désert, Fiction n° 4.
Un beau dimanche de printemps, Fiction n° 11.
La géométrie dans l'impossible, Fiction n° 21 (extraits).
Le navigateur, Fiction n° 32.
Les conquérants, Fiction n° 35.
Comment vont les affaires ? Fiction n° 42.
Vos passeports, messieurs! Fiction n° 49.
Partir, c'est mourir un peu moins..., Fiction n° 51.
La géométrie dans l'impossible, 1953, Editions Arcanes.
Le délit, 1954, Editions Plon.
La géométrie dans la terreur, 1955, Collection « Le Terrain Vague ».
La sortie est au fond de l'espace, 1956, Editions Denoël (Présence du Futur).
Entre deux mondes incertains, 1958, Editions Denoël (Présence du Futur).

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

SCIENCE-FICTION

LE MONSTRE DE MÉTAL (The metal monster), par Abraham Merritt (Rayon Fantastique-Hachette).

Le botaniste américain Goodwin, explorant une région inconnue du Tibet, rencontre successivement un jeune globe-trotter, fils d'un de ses anciens amis, puis deux chasseurs, Martin Ventnoor et sa sœur Ruth. Ces deux derniers lui apprennent qu'ils sont en proie aux attaques de guerriers qui, à en juger d'après leur langage et leur uniforme, sont les descendants de soldats de Xerxès jadis égarés dans cette contrée. Le quatuor est sur le point d'être massacré par ces féroces guerriers anachroniques quand survient Norhala, jeune femme d'une sublime beauté, qui les sauve en faisant intervenir un monstre de forme mobile, fait de dizaines de milliers de figures géométriques en métal.

Les trois hommes et la jeune fille sont entraînés à la suite de Norhala dans les entrailles de la Terre où ils font la connaissance de l'Empereur, puis du « Gardien » de l'empire métallique dont les habitants, si l'on ose dire, se nourrissent de la lumière du soleil.

Les guerriers de Cherkis, descendant de Xerxès, continuant leurs attaques, Norhala organise une expédition punitive au cours de laquelle elle détruit de fond en comble leur ville, mais périt elle-même avec l'ensemble des autres êtres de métal dans un cataclysme provoqué par un combat entre l'Empereur et le « Gardien ».

Mélange de *space-opera* et de roman fantastique, cet autre ouvrage de l'auteur du « *Gouffre de la Lune* » (1) est attachant par de nombreux points. Baignant dans une poésie assez curieuse, que je qualifierais volontiers de « poésie d'anticipation », plein d'une imagination surtout descriptive, « *Le monstre de métal* » est un exemple significatif de la manière de Merritt — manière qui a peut-être un peu vieilli mais n'en constitue pas moins une date du fantastique moderne (2).

Igor B. MASLOWSKI.

(1) Voir compte rendu dans notre numéro 50.

(2) N. D. L. R. Nous publierons dans notre prochain numéro une étude de Jacques Van Herp sur Abraham Merritt.

FANTASTIQUE

LE LABYRINTHE, par Maurice Sandoz (Plon).

Surprise ; un bon roman qu'on n'attendait pas. Annoncé par un étonnant frontispice de Salvador Dali — qui se regarde dans les deux sens — c'est l'histoire d'un sombre mystère dans un non moins sombre château d'Ecosse. Ce mystère, pour quelqu'un qui est rodé à la littérature fantastique, se laisse sans doute un peu tôt pressentir, mais l'art de l'auteur consiste à nous tenir en haleine par une suite d'effets subtilement ménagés, jusqu'à une révélation finale qui a quand même la saveur de l'imprévu. Ce livre dont le ressort est, non le surnaturel, mais la terreur de l'insolite, s'inscrit avec aisance dans la lignée de toute la littérature fantastique gothique. Mais s'il est permis d'y relever l'apport lointain d'Ann Radcliffe et de Walpole, c'est pour marquer la distance qui peut séparer un modèle perfectionné et décanté d'un prototype surchargé et anachronique. Ce château de Craven vaut bien tous les châteaux d'Otrante. Je souhaite seulement que Maurice Sandoz — auteur fantastique suisse dont c'est la première œuvre publiée en France — choisisse des sujets charriant un sang plus neuf pour alimenter un talent sans contredit intéressant. En tout cas, je pense que les amateurs de fantastique peuvent inscrire son nom sur leurs tablettes.

Alain DORÉMIEUX.

Par l'incomparable choix de ses auteurs la COLLECTION « ANTICIPATION » est maintenant lue par 100 000 personnes chaque mois. Faite d'un mélange de science, de suspense, d'aventure et d'action, elle peut être lue par tous. Instructive et distrayante son succès est le gage de sa qualité.



VIENNENT DE PARAITRE

LE NAVIRE ÉTOILÉ E. C. TUBB

CHOCS EN SYNTHÈSE M. A. RAYJEAN

Quelques titres parus :

FLÉAU DE L'UNIVERS
F. RICHARD BESSIÈRE

LE TEMPLE DU PASSÉ
STÉFAN WUL

EN VENTE TOUTES LIBRAIRIES 250 F

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
52, RUE VERCINGÉTORIX - PARIS

EPOUVANTE

SUEURS, par Kurt Steiner (Fleuve Noir).

Un journaliste français, en visite chez un ami, raconte à celui-ci la façon dont il est « mort » à bord d'un avion transatlantique sur lequel voyageaient également une vedette de cinéma, réincarnation d'Anda, déesse mexicaine de la mort, un professeur atteint de folie et quelques autres spécimens d'une faune plus ou moins étrange. L'explication que l'auteur nous fournit à la fin est des plus rationnelles, mais l'angoisse, qui prend par moments un aspect d'authentique épouvante est fort bien rendue tout au long de l'ouvrage, lequel demeure palpitant jusqu'aux dernières lignes. Les lecteurs difficiles eux-mêmes ne manqueront pas de suivre avec intérêt les inquiétantes péripéties de ce « vol de la mort ».

LE SCEAU DE FRANKENSTEIN, par Benoît Becker (Fleuve Noir).

Je croyais définitivement mort la seconde incarnation du monstre né de l'imagination un peu morbide de Mary Shelley. Il n'en est rien, hélas! et la créature revient, en 1924 cette fois, dans un petit village d'Autriche, célèbre par sa maison d'aliénés, afin de retrouver l'enfant qu'elle eut d'Ingrid Schleger, femme d'un pasteur fou (cf. « *La nuit de Frankenstein* »). Crimes, massacres, tentatives de viol se succèdent à une cadence accélérée dans un milieu éminemment propice à ce genre d'événements et, après l'hécatombe finale, le monstre s'échappe de nouveau, mais nous le reverrons probablement vingt ou trente ans plus tard. L'auteur ne pourrait-il, à cette occasion, faire intervenir la bombe A ou H afin de nous en débarrasser définitivement? Car il a prouvé, plus d'une fois, qu'il pouvait mieux et je le préfère infiniment dans une œuvre originale que dans ces séquences-ersatz à un roman noir de l'époque romantique.

Igor B. MASLOWSKI.

SCIENTIFIQUES ET DOCUMENTAIRES

Le livre du mois est VENTS, NUAGES ET TEMPÊTE, par Jean Dessemoulin et Roger Clausse (Plon). C'est le premier livre de vulgarisation de la météorologie en France. Ouvrage extrêmement clair, riche en idées nouvelles. La partie concernant la possibilité de contrôler les climats et de modifier le temps est particulièrement intéressante pour les auteurs de science-fiction. Il est intéressant de rappeler que, quelques jours à peine après la parution de cet ouvrage, le père de la bombe à hydrogène, le Dr. Teller, témoignant devant une commission d'enquête du Sénat américain, affirmait qu'il serait possible de contrôler les climats avant vingt ans.

Les livres inspirés par les Spoutniks sont tellement nombreux qu'il est impossible de les citer tous. D'après mon libraire habituel (L'Atome), il y en a 14 déjà et 76 autres seraient annoncés. Un seul jusqu'à présent se détache du peloton : LA ROUTE DU COSMOS, par Albert Ducrocq (Julliard). Comme toujours, M. Ducrocq extrapole intelligemment et avec audace. Je recommande particulièrement aux auteurs de science-fiction son projet de colonisation de la planète Vénus, avec un cerveau super-conducteur au pôle du froid, et un générateur d'énergie au point le plus chaud.

Les Editions d'Etat, à Moscou, viennent de publier un ouvrage extraordinaire, dont malheureusement une partie seulement est en français, le reste étant en anglais et en allemand. Il s'agit du compte rendu intégral, exécuté sous la direction du professeur Oparine, du Colloque qui s'est tenu en août 1957 sur l'origine de la vie. Il en ressort que les rêves les plus fantastiques de la science-fiction sont réalisables, et qu'avant la fin du siècle, l'homme saura probablement modifier les espèces et peut-être même créer la vie elle-même.

Sur le plan des cadeaux pour jeunes (8 à 12 ans), signalons chez Armand

Colin, dans la collection « Mon Univers », trois albums fort bien écrits et admirablement bien illustrés : « *Les plantes* », par Marguerite Fleury, « *70 siècles d'invention* », par Frédéric Petit et « *Bateaux pour l'aventure* », par Nathalie Delage.

Enfin M. Jean Huguet publie, à la Colombe, « *Rayonnement de Lecomte du Nouy* ». Je ne suis personnellement pas du tout d'accord avec les thèses de Lecomte du Nouy, que je considère comme un faux philosophe. Mais sur le plan humain, ce témoignage est passionnant. M. Huguet, est rappelons-le, l'auteur du remarquable ouvrage paru chez le même éditeur l'année dernière : « *Saint-Exupéry ou l'enseignement du désert* ».

Jacques BERGIER.

HORS-SÉRIE

LA MODIFICATION, par Michel Butor (Editions de Minuit), prix Renaudot 1958.

« *La modification* » n'est ni un roman fantastique ni une œuvre de science-fiction, loin de là. Cependant, cet ouvrage, comme le précédent de Michel Butor, « *L'emploi du temps* » (1), se détache du roman contemporain par certaines qualités d'étrangeté qui font qu'il pourra plaire à certains lecteurs de « *Fiction* ».

Le thème de « *L'emploi du temps* » reposait sur une certaine incertitude de l'espace. Dans « *La modification* », c'est le temps qui devient incertain, non-linéaire, non-absolu. Cette ville anglaise dont le héros de « *L'emploi du temps* » portait toujours la carte sur lui, est remplacée ici par un wagon de chemin de fer qui va de Paris à Rome; les hésitations à situer une rue sont remplacées par une difficulté à s'orienter dans le temps. Un horaire des trains tient lieu de carte. Et la trame du roman s'organise autour des arrêts immuables dans les gares, et autour des possibles affectifs qui naissent de chaque minute.

Un voyage est un possible à l'état pur, un état entre deux états. Le train entraîne inexorablement un homme dans l'espace, mais il le laisse libre de vagabonder en esprit dans le temps. Et de cette liberté naîtra un certain avenir.

La méthode est intéressante et remarquablement appliquée, soutenue par un incessant souci du détail. Elle nous semble neuve. Il n'est nullement exclu qu'elle dégage certaines possibilités qui enrichiraient le roman fantastique, car elle fait passer la source du sentiment de l'étrange, du monde extérieur au sein de l'esprit qui doute, analyse et tâche d'être heureux en organisant le moins mal possible l'univers dans lequel il vit.

Gérard KLEIN.

(1) Voir compte rendu dans notre numéro 44.

LES FOLIES BOURGEOISES, par Paul Gilson (Editions du Rocher).

Les folies bourgeoises, ce sont celles des inventeurs qui, entre 1850 et 1900, ont déposé et fait breveter de multiples inventions plus ou moins baroques et saugrenues. Pour la joie de nombre d'esprits curieux, Paul Gilson s'est penché sur ces manifestations le plus souvent restées éphémères du génie humain, en nous les restituant, dans un luxueux album, sous forme d'estampes toutes fraîches sorties d'un sommeil de plus d'un demi-siècle à la Bibliothèque Nationale, et en accompagnant celles-ci d'un commentaire dans le ton ironique et poétique dont il a la spécialité. Voici donc, au long d'une centaine d'illustrations, un concentré assez ahurissant de délires imaginatifs farfelus, dont certains n'eussent pas été désavoués par Pawlowski pour son Musée des Inventions Imaginaires et dont beaucoup raviraient Jacques Sternberg pour son « *Petit Silence Illustré* ». Le sel de la chose étant évidemment l'imperturbable sérieux de tous les braves gens qui croyaient sincèrement, grâce à ces cogitations, participer au bien-être de l'humanité. Avec l'avènement de la machine à vapeur et de l'électricité, la religion du progrès industriel dut

avoir pour résultat de fêler plus qu'un peu des cerveaux déjà par nature tarabiscotés. Sans doute faut-il voir là la cause de cette floraison d'idées passablement démentes.

L'avenir est à la mécanisation. Voyons les modes de propulsion ultra-perfectionnés que réserve le progrès. Foin de la marche à pied, voici le *pédo-motor* (1880) ou soulier à roulettes. Pour le nageur, rien de mieux que *l'hélicompère* (1880) qui vous adapte une hélice aux pieds. En ce qui concerne la voie des airs, Icare a sans doute inspiré la *machine au vol naturel* (1865) où l'inventeur laisse à dix aigles harnachés (pas un de moins) le soin d'enlever la nacelle et son passager. Quant au *vélocipède sphérique* (1882), c'est une sphère creuse que le voyageur fait rouler en marchant simplement à l'intérieur des parois, comme un écureuil dans sa cage.

Mais le progrès est aussi à la porte des foyers. Voici les ancêtres des machines automatiques. Le *moteur à vapeur domestique* s'adapte au poêle de cuisine et met en mouvement une machine à coudre, cependant qu'un autre dispositif du même genre permet simultanément de battre le beurre et de bercer un bébé rien qu'en se balançant dans un rocking-chair. Il y a encore plus ingénieux : ainsi, le *moteur quadrupède* (1880), où c'est un caniche en marche sur une roue tournante qui actionne la machine à coudre. Et que dire de cette *guillotine à rats* (1868), où les rats appâtés s'exécutent eux-mêmes et basculent dans un baquet?

Les joies de la vie à la campagne ne sont pas oubliées. Grâce au *vélocipède aquatique* (1885), muni de flotteurs, le chasseur aux canards peut sans danger s'approcher de sa proie. La *machine pneumatique à nettoyer les routes* (1892) qui chasse la poussière avec un soufflet, assainit les voies de communication. La paix des champs est doublement servie par la *charrue à canon* (1896), qui permet au laboureur de se défendre en même temps contre un éventuel envahisseur. Mais pour la défense du sol, rien ne vaut sans doute le *canon à vapeur* (1859), ancêtre géant de la mitrailleuse, où une bassine tournante projette jusqu'à cinq cents boulets à la minute sous l'effet de la force centrifuge.

Maintenant, pour occuper ses loisirs, quoi de mieux que le *violoncelle-piano* (1892), qui combine l'agrément de ces deux instruments, ou encore le *soufflet musical*, dont l'inventeur a ce mot superbe : « *On arrive avec un peu de patience à produire un son, et où il y a son, il y a musique* ». Comment enfin ne pas applaudir à cet aboutissement sophistiqué et délirant qu'est le *piano de chats* (« *Au lieu de cordes, l'instrument contient un certain nombre de queues de chats vivants, engagées dans des gaînes où s'élèvent et s'abaissent les marteaux munis de pointes. Sous les doigts du virtuose, les pointes attaquent les queues des animaux dont les miaulements varient selon les différences d'âge, de sexe, ou l'acuité de la voix.* »).

J'aimerais encore saluer au passage des trouvailles aussi géniales que le *col anti-garrot* (1856), fort utile contre les malandrins susceptibles de vous étrangler, le navire séparable en deux tronçons, qui fut réellement mis en service en 1890, l'appareil à métalliser les cadavres (1883), ou le projet de cet illuminé qui voulait faire tomber les amateurs de sensations fortes du haut de la Tour Eiffel dans une cage fermée en forme d'obus et concluait en disant : « *Pour rendre pratique cette manœuvre, il suffit de recueillir sains et saufs les voyageurs à l'arrivée.* »

J'arrête ici cette nomenclature, suffisante pour donner une idée de l'envergure de l'ensemble! Après avoir plongé dans une telle débauche d'idées en marche, il sera difficile de ne pas se représenter effectivement la tête en ébullition de l'inventeur sous la forme de cette tête composite, à base de roues, de cames et de pignons, qui est reproduite en couverture du présent numéro de « *Fiction* ». Et on pourra évoquer au passage le souvenir de Christophe, en se disant qu'il n'exagérait qu'à demi en faisant inventer au savant Cosinus l'appareil qui avait nom « anemélectroreculpédalicoupeventombrosoparacloucycle »...

Enfin, pour conclure ce voyage au pays des merveilles mécanisées, on fera sienne la parole de Paul Gilson, aimable et docte guide, quand il

écrit : « *Je rends hommage aux chercheurs qui se succédèrent de 1850 à 1900, aux plus candides comme aux plus excentriques de ces provocateurs de Folies Bourgeoises, à tous ceux qui, même à leur insu, dégagèrent le merveilleux du banal et laissèrent la porte ouverte à l'avenir* ».

Alain DORÉMIEUX.

LES DIMENSIONS DE L'AMOUR

par F. HODA

« *Un amour de poche* », le film de Pierre Kast, constitue à mon sens le premier essai de science-fiction fait en France depuis la guerre. En effet, pendant l'occupation une autre tentative avait été faite : André Zwoboda, partant des hypothèses de la relativité, revues et corrigées par les producteurs de l'époque, réalisa « *Croisières sidérales* » (1943). Il n'y a aucune commune mesure entre ces deux productions. Certes nous ne nous attendions pas en regardant « *Un amour de poche* » à un échec : nous connaissions déjà le talent de Pierre Kast et de France Roche. C'est justement pourquoi, je l'avoue, j'ai été quelque peu déçu. Le film m'a paru timide (du point de vue de la S. F. évidemment), les auteurs et les producteurs n'ayant pas voulu effrayer le grand public pour qui la S. F., nous dit-on, est devenu synonyme de mauvais film d'épouvante. L'élément scientifique se trouve ainsi réduit au strict minimum et tout au long de la projection on sent que France Roche se refuse à tirer toutes les conséquences des prémisses de son scénario, qu'elle se censure elle-même pour rendre l'entreprise acceptable à ses producteurs. A cet égard puis-je me permettre de souligner que lesdits producteurs ont tort lorsqu'ils croient que la comédie de S. F. n'a pas de public : qu'ils aillent voir « *Chérie je me sens rajeunir* », de Hawks, et qu'ils laissent libre cours à la fantaisie des cinéastes épris de S. F. Car, comme les lecteurs de *Fiction* le savent, France Roche et Pierre Kast sont des fictionnistes de longue date. Avant même que les revues de S. F. eussent parues, avant même que le Rayon Fantastique vînt allonger nos bibliothèques, ils fondaient avec Raymond Queneau, Stephen Spriel, Boris Vian et quelques autres le fameux « Club des Savanturiers » qui ouvrit la voie au genre en France.

Ce que je reproche principalement au film de Kast et de France Roche, c'est de rester trop mesuré en ce qui concerne le comique découlant de l'élément scientifique, c'est de donner trop d'importance au côté comédie d'amour, avec les ficelles habituelles du genre, c'est en un mot, d'essayer de satisfaire les désirs des producteurs... Malgré cela « *Un amour de poche* » ne ressemble pas aux autres comédies et constitue une entreprise non seulement sympathique mais aussi fort intéressante.

De quoi s'agit-il?

Le liquide N. 734 du professeur Nordmann réduit les corps 25 fois en les pétrifiant. Cette découverte peut changer la face du monde : voyages de 1 000 personnes dans un seul panier, fin de la crise du logement en faisant coucher 10 000 personnes dans une seule pièce... etc. Malheureusement tout cela reste dans le dialogue. Quoiqu'il en soit, pour des raisons particulières le professeur est obligé de garder le secret sur son invention. Et celle-ci à défaut du monde bouleversera sa vie privée, en lui permettant de réaliser le rêve de tout homme : avoir dans sa poche la femme qu'il aime. Le professeur comprendra qu'il n'aime pas sa fiancée. Mais cette dernière veut se venger de l'assistance qui essaie d'enlever son futur mari. Dès lors le film devient assez banal, sans perdre pour autant son intérêt. De temps en temps l'intervention du N. 734 rallume les rires. De même que les trop brèves apparitions de Jean-Claude Brialy. Voilà un acteur qui promet. Jean Marais emportera l'adhésion de ses admirateurs. Quant aux actrices : Geneviève Page, Agnès Laurent et... France Roche, elles sont fort jolies et se tirent très bien d'affaire.

Pour mieux expliquer les origines du film je donne la parole à Pierre Kast en reproduisant ici une partie de ses déclarations à notre ami Pierre Billard, parues dans « *Cinéma* 57 » (n° 22) : « Ce n'est pas un sujet qu'on a choisi pour moi. C'est un sujet que

nous avons choisi ensemble, France Roche et moi, il y a environ 4 ou 5 ans et qui était une de nos préoccupations du moment ; une certaine fantaisie plus ou moins en rapport avec la S. F., mais non pas la S. F. comprise comme la grande fantaisie interplanétaire ou comme le dépaysement magique, mais comprise comme une petite distraction logique. Ce film ne s'inscrit pas dans le cadre du cinéma fantastique. *C'est un film commercial destiné au grand public.* C'est une comédie de mœurs, une comédie de situation et nous avons pensé qu'il y avait dans le sujet tel que nous l'avions lu dans une nouvelle américaine parue en 1920 une certaine possibilité de fantaisie. La nouvelle elle-même était d'ailleurs traitée d'une manière scientifique et ne concernait pas du tout les problèmes sentimentaux. Nous avons transféré l'intrigue dans le domaine des sentiments, pour aboutir à un sujet de comédie que nous estimions plaisant et distrayant ».

Ces buts, France Roche et Pierre Kast les ont parfaitement atteints. A cet égard leur entreprise constitue un succès complet. Bien plus, ils nous apportent, chacun d'eux, la preuve, s'il en était besoin, de leur talent et de leurs possibilités. Mais en tant que science-fictionniste acharné ils me permettront de ne pas porter de jugement sur leur film. Je les attend. Car je suis sûr qu'ils feront un jour ou l'autre le film de science-fiction pure qui habite en chacun de nous.

UN AMOUR DE POCHE.

Réalisation : Pierre Kast. Scénario, adaptation et dialogues : France Roche, d'après la nouvelle de Waldemar Kaempfert. Images : Ghislain Cloquet. Interprétation : Geneviève Page, Jean Marais, Agnès Laurent, Regine Lovi, Amédée, Pasquali, Jean-Claude Brialy. Distribution : Gaumont, 1957.

Livres de cinéma.

Je tiens à signaler à mes lecteurs la parution du « *Hitchcock* » de Claude Chabrol et Eric Rohmer (Editions Universitaires). Si je ne suis pas toujours d'accord avec les thèses défendues par les auteurs, je dois cependant reconnaître que ce volume (petit par les dimensions), très intelligemment illustré, constitue un modèle dans son genre. Suivant l'ordre chronologique, les auteurs, tout en poursuivant le développement de leur thèse, donnent un compte rendu complet de l'œuvre du célèbre cinéaste. La lecture en est facile et agréable. On reste étonné devant la mémoire visuelle d'un Chabrol qui se rappelle les moindres gestes des acteurs et les plus petits détails du décor hitchcockien. Nul doute qu'après ce livre Hitchcock n'aura plus qu'à bien se tenir : Chabrol et Rohmer, tels des gendarmes, se chargeront de le remettre dans le droit chemin. Autant dire que ses films friseront de plus en plus l'ennui. Mais Hitchcock est un malin. Je parie que pour se protéger contre de tels exégètes qui veulent faire passer (par un très brillant discours il est vrai) la « suite dans les idées » pour du « génie », Hitchcock se consacrera de plus en plus à la télévision. Les hitchcockiens ne manqueront pas d'acheter ce livre. Je conseille vivement aux anti-hitchcockiens d'en faire autant.

L'AGE D'OR DU CINEMA FANTASTIQUE : L'EXPRESSIONNISME ALLEMAND

par JACQUES PINTURAULT

Les vrais classiques du cinéma sont, pour le profane, d'un abord difficile. Muets, leur rythme est par surcroît alourdi considerablement par les explications et dialogues, écrits blanc sur noir, le plus souvent dans des langues incompréhensibles (les grands classiques sont allemands, suédois, russes, danois et aussi, heureusement, français et américains) et qui viennent à tout instant interrompre le déroulement des images (on rêve d'une Cinémathèque assez riche pour entreprendre la traduction de ces plans explicatifs et les transformer en sous-titres). Interprétés par des acteurs qui jouent sur un registre dont les outrances font sourire le cinéphile le plus respectueux, ces films ont été réalisés par des cinéastes encore à la recherche des règles grammaticales du langage cinématographique. C'est pourquoi l'approche des classiques du cinéma doit être entreprise avec un bagage solide, non pas d'indulgence mais plutôt d'objectivité. Bien des grandes œuvres du 7ᵉ Art valent par des images, des scènes ou des séquences d'une beauté que le temps ne ternira jamais, mais qui sont noyées dans une action théâtrale fixée sur pellicule par une caméra immobile ou maladroite.

On excusera ce préambule si l'on sait qu'à la suite de mon article sur le Festival Fantastique à la Cinémathèque (1), j'ai retrouvé en septembre dans cette même salle un certain nombre de lecteurs de « *Fiction* », qui m'ont avoué avoir été un peu déroutés par les aspects rebutants que je viens de signaler. Le programme — mentionné à la suite de cet article — comportait pourtant les plus célèbres des films allemands illustrant le style dit « expressionniste ».

●

LE CABINET DU DR. CALIGARI, de Robert Wiene (Allemagne, 1919).

Un des plus connus de ces films, « *Le cabinet du Dr. Caligari* », est aussi celui qui a le plus ennuyé ces néophytes, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. De cette œuvre, en effet, il faut bien le dire, il ne reste pas grand-chose qui puisse plaire au spectateur de 1957. L'œil et l'intelligence se lassent très vite des décors révolutionnaires qui ont fait la gloire du film et qui réduisent l'univers réel à une abstraction où toute perspective est détruite, où les maisons et les rues, sur le même plan comme sur une toile peinte, évoquent des maisons et des rues de cauchemar, noires, sinueuses, chaotiques. Certes, le climat est créé par ce décor sur qui, pour la première fois dans l'histoire du cinéma, pesait la lourde tâche d'exprimer par lui-même des sentiments en accord avec ceux des personnages. Certes, le film est un récit à la première personne à travers l'intelligence et les sens de laquelle êtres et choses sortent transfigurés. Ceci admis et mis à part trois ou quatre plans inoubliables (ceux du somnambule, sorte de noire araignée aux membres grêles, glissant le long d'un mur qui ne ferme rien ou fuyant sur les toits inclinés à 45° et coupant net le gris du ciel; celui de la salle de la clinique où aboutissent des couloirs innombrables qui se roulent sur eux-mêmes comme s'ils ne voulaient arriver nulle part), il reste que l'ensemble du film est affreusement pesant; sa démarche est incertaine, sa construction déséquilibrée; il ennuie franchement.

J'espère avoir calmé les inquiétudes de mes interlocuteurs : d'abord, peu de films muets ont autant vieilli que ce « *Caligari* »; la raison, fort simple, en est que Robert Wiene était plus un décorateur et un homme de théâtre qu'un cinéaste. Son film fut un essai pour lui sans suite, car il n'était pas non plus un grand créateur, mais un essai qui a ouvert une grande époque du cinéma et, par là même, sert maintenant à la compréhension de cette époque. Replacé à sa juste place, « *Le cabinet du Dr. Cali-*

(1) « *Fiction* » nº 46.

gari » a permis à ces quelques lecteurs-spectateurs de mieux apprécier d'autres grandes œuvres muettes, plus solides, plus belles, moins chargées d'erreurs de syntaxe ou de fautes de goût.

●

LE CABINET DES FIGURES DE CIRE, de Paul Leni (Allemagne, 1924).

En dehors de Fritz Lang, toujours en fonction et parfois encore génial, peu de cinéastes allemands de l'époque expressionniste ont survécu au vieillissement du style qui avait fait leur célébrité. Sans doute faut-il attribuer cette inadaptation à des thèmes étrangers à l'expressionnisme, au fait que nombre de ces cinéastes étaient des chercheurs, des stylistes plutôt que d'authentiques créateurs. Des hommes comme Wiene ou Galeen se préoccupaient somme toute assez peu de leur sujet et de leurs personnages; seuls les prolongements purement décoratifs ou architecturaux de la matière qu'ils façonnaient retenaient leur attention.

C'est pourquoi l'expressionnisme allemand est bien plus le reflet d'une époque que d'individus. L'Allemand que sa défaite de 1918 avait mis au bas du piédestal ne voit pas d'issue dans ce monde de l'après-guerre où tout, y compris et surtout lui-même, est remis en question. Pour trouver le sens des choses et des êtres, de sa vie, il veut voir et sentir plus profondément que ne le lui permettent ses sens, il tentera d'exprimer dans son art l'indéfinissable; il détruira les formes, croyant en découvrir de nouvelles capables de mettre en lumière le pourquoi des précédentes. L'univers ainsi reconstruit sera un univers chaotique, tortueux, labyrinthique, assez semblable, en surface du moins, d'un film à l'autre pour qu'on puisse dire qu'il exprime l'état d'âme, la « weltanschavung » d'un peuple en proie au désespoir et non celui d'un créateur qui précède son temps et apporte une nouvelle vision du monde.

Paul Leni n'a pas échappé à l'emprise de ce moule de pensées qui constituait l'expressionnisme. Son film, classique à juste titre, car il est à mon avis le bilan d'un style, est une variation sur le thème du désespoir, de la folie, du destin et de la mort comme le sont les autres films allemands de cette époque. Aussi avide de connaître, aussi mortifié de ne pas comprendre que Wiene, Weggener et Galeen, il était autre dans la seule façon d'appliquer les théories de l'écriture expressionniste.

Différent, il l'est surtout parce qu'il a dominé son style, s'en est servi en parfaite connaissance de cause, l'a ordonné afin qu'il exprime, enfin nettement, les quelques idées maîtresses de l'intelligence allemande de l'époque.

Son film est un triptyque qui commence sur le mode bouffon, se poursuit sur le mode barbare pour déboucher enfin sur le tragique.

L'argument, fort simple, nous introduit une fois de plus dans le monde des fêtes foraines dont le tumulte, le comique, la totale gratuité symbolisent le chaos de la civilisation. Une baraque annonce un spectacle de figures de cire animées : celles de Haroun Al Raschid, d'Ivan le Terrible et de Jack l'Eventreur. Un conteur est engagé par le forain pour inventer trois histoires dont ces figures soient tour à tour les vedettes. Un jeune homme se présente et les trois histoires que le film va mettre en scène seront la représentation visuelle des complexes, des désirs, des craintes, des espoirs et des terreurs de ce jeune homme.

C'est d'abord l'épisode Haroun Al Raschid; dans un Orient de pacotille, tout en rondeurs, en cercles, en virages, en dédales, Haroun, tout-puissant et ventripotent pacha, se roule dans la poussière d'un fournil pour l'amour d'une pauvresse. Haroun ainsi que le jeune boulanger, époux de la fille, sont vantards et orgueilleux, dérisoires surtout car déterminés par le désir sexuel qui fait d'eux des jouets entre les mains de la femme.

Animal en chaleur, l'homme est aussi un monstre d'égoïsme et de mégalomanie. Ivan le Terrible s'est créé un univers glacé où l'on rencontre des chambres de torture dans chaque anfractuosité des couloirs. Tout-puissant, maître de la science et des hommes, Ivan ne peut arrêter le cours du temps. Le sablier s'écoule

inexorablement et Ivan meurt à côté de la seule chose dont il n'ait pu venir à bout.

Et la mort prend les traits de Jack l'Eventreur. Le jeune homme qui rêve ses histoires est poursuivi cette fois par le légendaire meurtrier. Ce dernier conte vient parachever le symbolisme des deux premiers : ceux-ci nous frappaient comme nombre de films expressionnistes par l'infinie multiplication, dans le décor, de coins, d'angles, de ruelles, d'escaliers. Les acteurs s'y mouvaient péniblement dans des boyaux étroits et bas de plafond dont beaucoup donnent sur des culs-de-sac ou bien ouvrent sur des précipices. Dans ce dédale du monde toute agitation est vaine. Le seul être à qui la ligne droite soit permise, c'est la mort; la mort qui va son chemin continuement, calmement, inexorablement, tout comme le filet de sable qu'Ivan ne pouvait empêcher de glisser d'une boule du sablier à l'autre, tout comme Jack l'Eventreur qui traverse sans jamais faire de détours les obstacles placés sur son chemin.

Tout cela, Paul Leni nous l'a rendu compréhensible en donnant à chacun des épisodes de son film le style qui convenait : gonflé, voluptueux, grossier pour Haroun Al Raschid, hiératique et sanglant pour Ivan le Terrible, frénétique et effrayant pour Jack l'Eventreur. En même temps, il nous donnait le seul vrai bilan de l'expressionnisme en tant que style de décoration.

●

Les Niebelungen, de Fritz Lang (Allemagne, 1923).

Fritz Lang livre encore régulièrement en pâture à ses admirateurs des œuvres curieuses qu'il faut regarder à deux fois pour éviter de les mal juger. Apparemment bâclés, sans apprêts ni charmes, glacials dans les cadrages, le montage, les décors, les films du Fritz Lang moderne sont cependant les descendants logiques des grandes œuvres auxquelles ce cinéaste doit sa réputation. Je n'en veux pour témoin qu'un des plus récents, « *La cinquième victime* », qui, tout comme « *Les Niebelungen* », est l'apologie, non du surhomme mais de la droiture, d'une sorte d'ascétisme moral qui laisse nu l'homme face à la corruption générale qu'il doit vaincre avec pour seules armes le courage et la volonté.

Je ne raconterai pas la légende des Niebelungen telle que l'a fidèlement traduite en images Fritz Lang. Je vais seulement tenter de montrer comment un cinéaste de l'école expressionnisme a pu plier totalement à sa volonté ses décors et ses personnages, au point de leur faire dire le fond de sa pensée rien qu'en modifiant leurs rapports de masse.

Il n'est pas inutile de préciser que Lang était architecte avant que d'être cinéaste. Chez cet homme maniaque des volumes, des axes de symétrie, de l'équilibre des matériaux architecturaux, l'architecture était plus qu'une seconde nature : une façon de s'exprimer. Dans un film comme « *Les Niebelungen* », muet et peu encombré d'inter-titres explicatifs, il suffit en effet d'étudier de quelle façon Lang a ordonné ses décors pour saisir ce qu'il leur voulait voir exprimer. A chaque moment du film, dans les temps forts, ceux où l'action est violente, comme dans les temps faibles où règne le calme, correspond un dialogue significatif décor-acteurs.

Examinons en premier lieu le cas où les protagonistes sont à l'abri des remous de la haine ou de la passion, où l'action est à l'abri des coups de théâtre. Le décor se présente à nous dans sa nudité géométrique : le plus souvent un motif central, majeur, est flanqué de motifs mineurs et rigoureusement symétriques. La caméra, qu'elle soit immobile ou en travelling, reste toujours sur l'axe de symétrie du décor; les personnages font leur entrée sur l'écran par le centre et en bas, et, durant leur marche lente, ne rompent à aucun moment l'équilibre de l'ensemble architectural. C'est ainsi que se présentent la scène des mariages simultanés de Siegfried et Kriemhild et de Gunther et Brunehilde (les deux couples, à genoux de part et d'autre d'un autel sur lequel sont posés, en tout et pour tout, une croix au centre et un cierge à chaque extrémité), et la scène finale où Siegfried, mort, est veillé dans la cathédrale par son épouse. Cet accord total entre les attitudes des acteurs et l'équilibre des masses décoratives

réussit pleinement à transmettre aux spectateurs les impressions de grandeur, de perfection, de calme et de spiritualité.

En revanche, lorsque la scène décrit un conflit ou une crise, le désaccord est complet entre les personnages et le décor. Citons la magnifique séquence de l'orageuse explication de Brunehilde et Kriemhild sur le parvis de la cathédrale. Celle-ci s'impose d'abord à nous par sa masse impressionnante, répartie encore une fois en trois motifs, un central et deux latéraux. Le tiers supérieur de l'image est occupé par ces motifs; les deux tiers inférieurs par les marches de l'escalier monumental. L'importance donnée dans la construction de l'image à cet escalier crée d'emblée une sorte de suspense : on sait que quelqu'un doit gravir ces marches, et Lang prolonge un instant notre attente alors que, d'habitude, dans les scènes « sereines » les personnages s'intègrent immédiatement au décor. Kriemhild coupe alors l'écran de la gauche vers la droite, en biais; Brunehilde ensuite fait littéralement irruption sur l'écran, et de la droite vers la gauche vient couper la route de sa rivale. A tout instant l'équilibre de l'image est rompu par les attitudes.

Notons que Siegfried, le héros, est toujours en accord parfait avec le décor (la scène la plus significative dans cet ordre d'idée est celle de son entrée au château des Burgondes), sauf lorsqu'il est ramené, mort, au château (il entre alors par le coin inférieur gauche de l'écran).

Dans les normes qui régissent le dialogue décor-acteurs, la ligne droite semble donc être synonyme de grandeur et d'équilibre tant physique que spirituel. Le début du film est, par contre, tout en lignes brisées : Siegfried n'a pas encore tué le dragon et son chemin à travers la forêt, dont les arbres forment un inextricable dédale, au sortir de la grotte de Minne et vers l'antre des Niebelungen, est sinueux, hésitant. De même, lorsque Hagen a planté sa lance dans le dos de Siegfried, au seul point vulnérable du héros, celui-ci titube au centre de l'écran, cherchant vainement à suivre cette ligne droite dont la mort l'écarte à chaque pas.

Synonyme d'équilibre parfait, la ligne droite l'est aussi de droiture morale. Certains personnages sont en désaccord permanent avec le cadre : ce sont Brunehilde (incarnation de l'orgueil) perpétuellement décentrée par rapport à l'axe de l'image, Gunther (lâche et félon), Hagen (intrigant et féroce) qui est un équilibre par lui-même mais toujours opposé à l'ensemble du décor. Kriemhild, par contre, lorsque Siegfried est mort et que l'image nous communique la sensation du déséquilibre moral, vient, par la permanence de son amour et sa détermination à la vengeance, rétablir l'équilibre rompu.

Cette signification donnée aux lignes se retrouve dans « *Les figures de cire* » où leur enchevêtrement conduit toujours à un cul-de-sac et donne à l'œuvre un sens tout différent. J'ai fait remarquer à propos des « *Figures de cire* » lorsque les personnages tournaient en rond dans un monde chaotique et ne pouvaient échapper à la mort. Seul, Jack l'Eventreur suit une ligne inexorablement droite, tout comme le sable qui s'écoule du sablier dans l'épisode d'Ivan le Terrible.

Il y a donc un semblable souci de symbolisme, une ordonnance des objets et des lignes s'inspirant d'un même style « expressionniste », mais une éthique différente chez Leni et les premiers expressionnistes et chez Lang, qui annonce déjà le cinéma nazi dont les sommets, dûs à la grande cinéaste Leni Riefenstahl, sont « *Les dieux du stade* » et « *Le triomphe de la volonté* ». Mais Lang, s'il a transmis à Riefenstahl son style architectural, n'exaltait pas comme celle-ci la volonté de puissance; la grandeur de son héros Siegfried est toute faite d'humanité. Siegfried n'a que des qualités d'âme, tout comme Kriemhild; les autres personnages, fourbes, orgueilleux et lâches, sont tous épris, à un degré plus ou moins grand, de volonté de puissance comme les futurs héros nazis. Sensible, aimant, prêt à donner son amitié, Siegfried au contraire n'entend nullement mettre son courage et sa force au service de son ambition.

C'est pourquoi il est l'ancêtre des personnages que Lang a toujours mis en scène, dans « *Furie* », « *J'ai le*

droit de vivre », et jusque dans ses films actuels où, si le souci architectural n'est pas porté à un tel degré de perfection et de systématisation que dans « *Les Niebelungen* » ou « *Métropolis* », le culte de l'honnêteté et de la force morale est resté le souci majeur de ce grand cinéaste.

En réalisant une parfaite adéquation du fond et de la forme, Lang s'est créé un style bien à lui, inimitable bien que souvent plagié. Tout comme Clair, Hitchcock ou Orson Welles, dont on reconnaît les films dès la première image, une œuvre de Lang s'impose d'emblée comme telle au spectateur averti. Et ceci est vrai depuis 1924; de quel cinéaste peut-on en dire autant?

●

NOSFERATU LE VAMPIRE, de Murnau (Allemagne, 1922).

Les lecteurs s'étonneront peut-être de ne me voir accorder au chef-d'œuvre de l'expressionnisme, le « *Nosferatu* », de Murnau, qu'une place réduite dans cette chronique. La raison en est que je ne veux pas redire une fois encore et plus maladroitement tout ce qui a été écrit sur ce film et particulièrement dans l'excellent ouvrage de Mme Lotte Eisner, « *L'écran démoniaque* », dont je recommande la lecture à tous ceux que passionne le cinéma fantastique. Ce que je désire surtout, en restant bref et élogieux, c'est vous engager tous à courir voir ce film dès qu'il sera présenté à la Cinémathèque (ce qui se produit heureusement deux ou trois fois par an) (1).

Il ne m'a jamais été donné pour ma part d'éprouver devant les images d'aucun film de terreur le malaise profond que je ressens chaque fois que je revois le célèbre film de Murnau. Ce malaise va beaucoup plus loin que le simple frisson de la peur ou le choc éprouvé à quelque image surprenante de brutalité. Cette « symphonie de l'horreur », sous-titre que Murnau lui-même a donné à son film, plonge dans un atroce rêve éveillé où la réalité des choses, de la nature et des êtres, est peinte aux couleurs noires et grises de la Mort. Le personnage du vampire, les lieux où se déroule l'action, les images, leur montage et leurs cadrages, le thème du film, tout concourt à faire de « *Nosferatu* » l'équivalent cinématographique des œuvres de Lovecraft et du meilleur Jean Ray.

Au-delà de chacune des images superbement composées par Murnau et son opérateur Fritz Arno Wagner, derrière ces façades lépreuses aux fenêtres semblables à des yeux d'aveugles, images reproduites dans toutes les histoires et revues de cinéma, est tapie, comme un monstrueux insecte sous une pierre, l'horreur du Mal et de la Mort. Jamais plus sur un écran, depuis la mort, hélas! prématurée de Murnau, nous ne nous sommes sentis aussi près de l'Enfer; cet Enfer qui, dans « *Tabou* », le dernier film du génial réalisateur, venait détruire jusqu'à l'idée du Paradis Terrestre.

●

Il est évident que ces quelques réflexions sur l'expressionnisme allemand n'épuisent pas, loin de là, le sujet. Il reste à évoquer bien d'autres films de Fritz Lang (« *Les trois lumières* », « *Métropolis* », « *Le docteur Mabuse* »), des œuvres moins connues de Galeen (principalement « *L'étudiant de Prague* », qui est une fort intelligente version de la légende de Peter Schlemil, l'homme qui a perdu son ombre), de Weggener. Tous ces films sont des classiques du cinéma et il ne fait aucun doute que, lors d'une prochaine chronique, il me faudra revenir sur ces œuvres qui sont les plus valables du style expressionniste, « âge d'or du cinéma fantastique ».

(1) Cinémathèque française, 29, rue d'Ulm, Paris (5e). Trois séances par jour, à 18 h 30, 20 h 30 et 22 h 30.



Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.
Dépôt légal : 1er trimestre 1958. — *Le Gérant :* M. RENAULT.

TARIF DES ABONNEMENTS A « FICTION »

	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B RECOMMANDÉ FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D RECOMMANDÉ FRANCS
CATÉGORIE N° 1. - FRANCE ET UNION FRANÇAISE				
6 mois	**760**	**1030**	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	**1480**	**2020**		
CATÉGORIE N° 2. - ÉTRANGER				
6 mois	**960**	**1230**	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an	**1850**	**2380**		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres pour la Métropole ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés de l'Union Française et de l'Étranger.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS		CATÉGORIE 1	CATÉGORIE 2
NOTA. — Les numéros 1, 2 et 3 sont épuisés.	**N° 1 à N° 50 inclus.**	**120**	**145**
	à partir du N° 51	**140**	**165**

Supplément pour envoi recommandé *(par paquet de 1 à 5 numéros)* **:**
France et Union Française : **45** F — *Étranger (tous pays) :* **45** F

TARIF DES RELIURES

Reliures pouvant contenir 1 semestre complet. Prix : 325 F (10 % remise aux abonnés). Dans votre commande, *ne manquez pas de spécifier* le type désiré et les indications d'année et de semestre.
Type A - large - Pour les n°ˢ 1 à 7 inclus et tous les numéros à partir du n° 38.
Type B - étroit - Pour les n°ˢ 8 à 37 inclus.

ajouter les frais de port et de recom.		France et U.F.	Étranger
	1 rel.	**95** F	**75** F
	2 rel.	**115** F	**105** F
	3 rel.	**150** F	**130** F

BON DE COMMANDE (F.)

1 abonnement de 6 - 12 mois - catégories 1 - 2 ;

Expédition A - B - C - D (à servir à partir du n° ....) ....
(Rayer les mentions inutiles.)

.... Reliures à .... F = ... plus frais de port ....

.... N^os antérieurs à ....F = ... plus frais de port ....

N^os .... TOTAL ....

Règlement : Mandat-Chèque bancaire ou C. C. P. Editions O. P. T. A. Paris 1848-38 (1)
Aucun envoi contre remboursement.

(1) Rayer les mentions inutiles. Date ....

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM ....

ADRESSE ....

.... *PROFESSION (2)* ....

(2) *Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.* **F.**

BUREAUX D'ABONNEMENT A L'ÉTRANGER :
En BELGIQUE : A_ ..ce Franco-belge de Presse, 57, av. des Citrinelles, Bruxelles, Auderghem. C. C. P. Bruxelles 612-51.
En SUISSE : M. VUILLEUMIER, 6, rue Micheli-du-Crest, Genève. C. C. P. Genève 1.6112.